

Loïse Haenni
Rue de la Côte 33
2000 Neuchâtel
loise.haenni@unine.ch

Université de Neuchâtel
Faculté des Lettres et des
Sciences Humaines
Institut d'Ethnologie
Rue Saint-Nicolas 4
2000 Neuchâtel
<http://www.unine/ethno>

«*A vida maluca*»

(« La vie folle »)

Ethnographie du quotidien et des stratégies de travail d'une travesti
brésilienne clandestine travaillant dans les salons de massage en Suisse

Travail présenté par :

Loïse Haenni

Mémoire de licence en ethnologie

Octobre 2006

Directrice de mémoire : Madame Ellen Hertz

Membre du jury : Madame Janine Dahinden

*« Je n'ai pas pour maîtresse une lionne illustre ;
La gueuse dans mon âme emprunte tout son lustre.
Invisible aux regards de l'univers moqueur,
Sa beauté ne fleurit que dans mon triste cœur.*

[...]

*Vice beaucoup plus grave, elle porte une perruque.
Tous ses beaux cheveux noirs ont fui sa blanche nuque ;
Ce qui n'empêche pas les baisers amoureux
De pleuvoir sur son front plus pelé qu'un lépreux.*

[...]

*Et bien qu'elle n'ait pas souvent même une obole
Pour se frotter la chair et pour s'oindre l'épaule –
Je la lèche en silence avec plus de ferveur,
Que Madeleine en feu les pieds du Sauveur.*

[...]

*Ses grands yeux inquiets durant la nuit cruelle
Croient voir deux autres yeux au fond de la ruelle –
Car ayant trop souvent ouvert son cœur à tous venants,
Elle a peur sans lumière et croit aux revenants.*

[...]

*Si vous la rencontrez, bizarrement parée,
Se faufilant au coin d'une rue égarée,
Et la tête et l'œil bas – comme un pigeon blessé –
Traînant dans les ruisseaux un talon déchaussé,*

*Messieurs, ne crachez pas de jurons ni d'ordure,
Au visage fardé de cette pauvre impure
Que déesse Famine a par un soir d'hiver
Contrainte à relever ses jupons en plein air.*

*Cette bohème-là, c'est mon tout, ma richesse,
Ma perle, mon bijou, ma reine, ma duchesse,
Celle qui m'a bercé sur son giron vainqueur,
Et qui dans ses deux mains a réchauffé mon cœur. »*

Un tout grand merci spécialement à Cynthia pour son amitié et sa confiance, un grand merci aussi à ses collègues pour m'avoir incluse dans leur monde. Je remercie aussi particulièrement mes professeurs Ellen Hertz et Christian Ghasarian pour leur intérêt, leurs critiques et encouragements. Finalement, je tiens à remercier sincèrement Marie-Elise Haenni, Samuel Tikou et Louis Nardin pour leurs corrections ainsi que toutes celles et ceux avec qui j'ai partagé cette expérience et qui m'ont aidée à y réfléchir.

A ma mère, qui fut la première à me parler des points de vue.

Table des matières :

1	Introduction	1
1.1	Première approche du terrain	1
1.2	Problématique.....	2
1.3	L’approche phénoménologique.....	4
1.4	Cynthia	5
2	Méthodologie.....	8
2.1	Rapport au terrain.....	8
2.2	Sources	9
2.3	Limites de la recherche	10
3	Les « <i>bichas</i> ».....	12
3.1	Terminologies.....	12
3.2	« <i>Cuando eu virei...</i> »	13
3.3	Quelle place pour les bichas dans la dichotomie femme - homme ?	14
3.4	Mangeur ou donneuse ?	16
3.4.1	Inquisition et Sodomie	16
3.4.2	La pénétration comme élément classificatoire	17
3.4.3	Et le vagin ?.....	17
3.5	Les <i>bichas</i> et la prostitution	19
3.5.1	Vie privée vs vie professionnelle	21
3.5.2	Les clients.....	22
3.5.2.1	<i>Attentes des clients</i>	24
3.5.2.2	<i>Pourquoi choisir une travesti ?</i>	26
3.5.3	Préparation au travail ou l’art du paraître.....	27
4	La prostitution	30
4.1	Différents lieux, différentes prostitutions.....	30
4.2	Deux conceptions dominantes dans les sciences sociales.....	31
4.2.1	La prostitution, une désaffiliation ?.....	33
4.2.2	Quel regard porter sur la prostitution ?	34
4.3	Prostitution et migration, incompatibilité théorique ?.....	36
4.3.1	Quelle marge d’action pour les prostituées migrantes ?	37
4.3.2	Le cas des <i>bichas</i>	40
4.3.3	Marginalisation, autoprotection, ragots et résistance	41
4.4	Prostitution et clandestinité	43
4.4.1	Questions législatives	43
4.4.2	Législation et salons de massage.....	45
4.4.3	Le mariage, un accès vers de meilleures conditions de travail ?.....	46
4.5	La prostitution de salon	47
4.5.1	Salons et clandestinité	47
4.5.1.1	<i>Contrôles de police</i>	47
4.5.1.2	<i>Stratégies contre les contrôles de police</i>	49
4.5.1.3	<i>Les salons, centres de transactions économiques parallèles</i>	50
4.5.2	Sécurité et protection.....	52
4.5.3	Rideaux et discrétion.....	53
4.5.4	Mobilité et déménagements	54

4.5.5	Relations entre collègues.....	55
4.5.5.1	<i>Entraide</i>	56
4.5.5.2	<i>Compétition</i>	57
4.5.6	Les annonces	59
4.5.6.1	<i>Les annonces sur Internet</i>	60
4.5.6.2	<i>Les annonces dans les journaux</i>	60
4.5.6.3	<i>Contraintes et stratégies dans les annonces du « Matin »</i>	63
4.5.6.4	<i>Exemples de termes « codés » propres au journal</i>	65
4.5.6.5	<i>Le téléphone</i>	66
5	Conclusion.....	67
6	Références	69
6.1	Bibliographie.....	69
6.2	Liens Internet sur les lois sur la prostitution et la traite des êtres humains.....	76
6.3	Autres	76
7	Annexes	77
7.1	Loi sur la prostitution	77
7.2	Lexique des petites annonces dans les titres Edipresse.....	82
7.2.1	(Autres) mots interdits.....	82
7.2.2	Mots permis dans les titres Edipresse	82

1 Introduction

1.1 Première approche du terrain

Au cours de l'année dernière, j'ai eu l'occasion de suivre un cours en ethnopsychiatrie au Centre Devereux à Paris, au terme duquel il nous a été demandé d'écrire un mémoire. Étant donné la place primordiale accordée à la notion de la médiation dans le dispositif ethnopsychiatrique,¹ j'ai décidé de creuser davantage cette notion dans un autre domaine : celui de la prostitution et plus précisément celui des dispositifs sociaux mis à disposition des prostituées en Suisse romande. J'ai donc pris contact avec les directrices d'associations engagées dans le soutien des prostituées : *Aspasie* à Genève² et *Fleur de Pavé* à Lausanne.³ *Aspasie* a développé un volet spécial destiné aux prostituées étrangères « APM » (Aspasie Prévention Migrantes) qui a ensuite été repris par *Fleur de Pavé*. Ce volet d'aide a été conçu pour atteindre un groupe cible considéré comme encore plus marginalisé que les prostituées : les prostituées *migrantes*. Dans ce cadre, l'intervention de « médiatrices culturelles » est envisagée comme un « pont » pour que les messages de prévention soient reçus et compris de manière adéquate par la population-cible.⁴ La notion de « médiation culturelle » a attiré mon attention. Dans un premier temps, je me suis penchée sur les interventions des médiatrices pour ensuite m'intéresser à la perception qu'elles avaient de leur travail. La spécificité d'une « médiatrice *culturelle* » tient au fait qu'elle partage une « affinité culturelle » avec la population-cible. Dans le cas des associations mentionnées plus haut, cela impliquait, pour la médiatrice culturelle, soit d'avoir une expérience en tant que prostituée, soit d'être de la même « culture » que les prostituées abordées.

Pour des raisons de disponibilité des médiatrices, j'ai surtout pu accompagner des Brésiliennes (dont certaines étaient ou avaient été prostituées), ce qui m'a amenée à connaître principalement des prostituées brésiliennes.

Un jour où j'accompagnais une médiatrice sur son terrain j'ai rencontré Cynthia⁵ qui par la suite est devenue mon informatrice. Nous avons rapidement sympathisé et sommes devenues amies. Dans les premiers temps, nous passions des heures au téléphone à faire connaissance. Plus tard, j'allais régulièrement lui rendre visite dans ses différents lieux de travail.

¹ Voir les divers ouvrages et articles de Tobie Nathan, entre autres : 1999 « Georges Devereux et l'ethnopsychiatrie clinique ».

² Cf. site web : www.aspasia.ch

³ Les débats internationaux sur la prostitution ont fait apparaître un clivage entre deux termes posant des problèmes de terminologie : celui de « *sex worker* » (se traduisant pauvrement en français par « travailleuse dans les métiers du sexe ») et celui de « *prostitute* » (prostituée-e). Ces deux termes portent une lourde charge idéologique (sur laquelle nous reviendrons plus tard), reflétant chacun des positions politiques différentes, face à la prostitution. J'ai choisi ici de parler des « prostituées » plutôt que des « *sex worker* », car mon propos n'est pas d'entrer dans ces débats, mais plutôt d'entrer dans la perspective des acteurs (Cf. Anderson et O'Connell 2003). Les Brésiliennes que j'ai rencontrées sur mon terrain parlaient en termes de « pute » « faire la pute » « *fazer a puta* » ou de « prostituée / se prostituer » selon le contexte. Quand elles disaient qu'elles « allaient travailler », elles n'adoptaient pas pour autant une prise de position politique sous-tendue dans le terme « *sex worker* ».

Sauf indication contraire, les traductions sont les miennes. Pour cette raison, je demande aux personnes maîtrisant le portugais d'être indulgentes si des citations devaient comprendre des fautes de grammaire et d'orthographe.

⁴ Pour une discussion sur la notion de « médiation » dans le cadre d'assistance sociale, et plus spécifiquement dans les projets destinés aux prostituées, voir entre autres Schweizer 1998, Haour-Knipe 1999, Mathieu 2000, Ritter Raimundo Matias 2001, et la page web www.tampep.com.

⁵ Afin de préserver la confidentialité des données, j'ai systématiquement utilisé de pseudonymes.

1.2 Problématique

Mon étude porte sur la vie des travestis brésiliennes (*bichas* en portugais du Brésil)⁶ clandestines se prostituant dans les salons de massage en Suisse romande. Sur la base d'une informatrice principale (Cynthia), je ferai un tableau de leur vie quotidienne, en montrant les enjeux qui sous-tendent leur démarche migratoire, et ceux auxquels elles font face une fois en Suisse.

Selon Julia O'Connell Davidson, les prostituées sont impliquées dans des relations de pouvoir à trois niveaux : premièrement avec le client, deuxièmement avec ce qu'elle appelle les « tiers partis » - tels les propriétaires des « chambres », des « bordels », des « night clubs » - et troisièmement avec la société entière et plus spécifiquement avec la police et les tribunaux. Ces trois relations de pouvoir s'influencent mutuellement : d'un côté, la loi et la manière dont elle est exécutée par la police posent les limites d'action des « tiers partis » et, parallèlement, les relations que les prostituées⁷ entretiennent avec les clients sont influencées par les deux autres.⁸ Considérer l'influence que ces trois paramètres exercent entre eux est essentiel si l'on veut comprendre l'organisation du quotidien des prostituées en général, et plus spécifiquement des clandestines qui développent des stratégies par rapport à la police. Ainsi, la situation illégale dans laquelle elles se trouvent est un des aspects les plus déterminants des relations de pouvoir qui les influencent.

J'aborderai donc différents volets significatifs de leur vie en focalisant sur deux dimensions principales, distinctes, mais néanmoins inséparables : celle de la *clandestinité* et celle du *genre*⁹. La clandestinité sous-tend différents éléments tels que la migration, le travail au noir et les problèmes relatifs à la police qu'elle comporte. Les différentes stratégies développées par les clandestines seront alors abordées, tels que les filtrages d'appels, les caméras filmant le seuil de la porte ou encore la manière d'écrire les annonces. Dans une perspective phénoménologique, nous chercherons donc à comprendre en quoi le cadre de vie des clandestines est conditionné par l'illégalité dans laquelle elles se trouvent et quelles stratégies elles mettent en place pour y faire face. Nous chercherons

⁶ « *Bicha* » signifie « homosexuel efféminé » en portugais du Brésil. Il présente l'avantage linguistique de s'accorder au féminin, ce qui correspond à la forme d'adresse qu'utilisent les *bichas* entre elles. Dans ce travail j'utiliserai ce terme systématiquement pour parler des *travestis prostituées brésiliennes*, bien qu'au Brésil, il soit aussi utilisé pour désigner des homosexuels efféminés *non travestis* ou des travestis *non prostituées*. Le terme « *bicha* » ici sera donc à comprendre dans un sens qu'en donnent mes informatrices, car c'est ainsi qu'elles s'appelaient. Nous reviendrons plus en détail sur ce terme dans le prochain chapitre. Suivant même la logique je parlerai des *travestis* au féminin (pronoms et adjectifs) bien que le mot lui-même soit masculin.

⁷ Afin d'éviter tout malentendu : lorsque je parle « *des prostituées* » en général, je ne parle évidemment pas de *toutes* les prostituées, et encore moins de *toutes* les formes de prostitution. Dans sa forme féminine, le terme inclut aussi les travestis, à moins que le contraire ne soit spécifié. Afin de distinguer les différentes formes de prostitution et les différents statuts légaux des prostituées, je spécifierai le lieu dans lequel les *filles* travaillent (rue, cabaret, bars à champagne, salons de massage). De même, lorsque je parlerai de *brésiliennes* ou de *clandestines*, il s'agira ici toujours de prostituées.

⁸ O'Connell Davidson 1998: *Prostitution*, repris par Thorbek (2002:6).

⁹ Le terme *genre* (*gender en anglais*) a provoqué de nombreux débats en sciences sociales, et il est difficile d'en trouver une définition concise et satisfaisante à la fois. Pour l'instant, nous ne retiendrons qu'une définition simplifiée comme étant ce qu'on pourrait appeler le « sexe social ». Ceci implique que le comportement en « homme » ou en « femme » n'est pas (uniquement) déterminé biologiquement, mais aussi socialement, impliquant la possibilité d'adopter des comportements sociaux généralement réservés au *sexe biologique* opposé. Dans le chapitre sur les *bichas*, nous reviendrons plus en détails sur les questions de genre en les illustrant par des exemples ethnographiques.

à dévoiler *comment* les clandestines gèrent leur situation au quotidien à travers l'analyse de leurs discussions et des dispositifs concrets qu'elles mettent en place. Au jour le jour, leur préoccupation principale se résume à savoir *comment* gagner le plus d'argent possible en s'assurant un maximum de clients sans se faire prendre par la police. De fait, la difficulté majeure, lorsque l'on travaille en tant que clandestine dans un salon de massage, est que, malgré les efforts déployés pour différencier un agent de police d'un client, on ne peut jamais être entièrement sûr de l'identité de la personne qui téléphone ou frappe à la porte. Les diverses stratégies développées dans le cadre de la clandestinité sont donc élaborées en fonction des différents facteurs qui conditionnent et limitent la marge d'action des clandestines. Elles structurent la vie quotidienne de ces dernières non seulement à un niveau professionnel, mais aussi au niveau économique et social plus global. Nous verrons par exemple que la manière spécifique dont elles gèrent leur argent et leurs visites reflète les limitations quotidiennes auxquelles les clandestines doivent faire face.

Lorsque nous aborderons la question du genre, un détour théorique nous permettra de comprendre la spécificité des *bichas*. Si l'on traçait une échelle de marginalisation de manière schématique comme le fait Rubin (1992), les prostituées clandestines travestis cumuleraient une « triple tare sociale » et se situeraient donc dans les derniers échelons. De fait, les prostituées exercent une activité marginalisée à différents niveaux: sociale, économique et politique endossant par conséquent un stigmat social puissant. Comme l'écrit Rubin, « *The most despised sexual casts currently include transsexuals, transvestites, fetishists, sadomasochists, sex workers such as prostitutes [...]. As sexual behaviours or occupations fall lower on the scale, the individuals who practice them are subjected to a presumption of mental illness, disreputability, criminality, restricted social and physical mobility, loss of institutional support and economic sanctions* »¹⁰

Les travestis présentent la particularité d'être des hommes à apparence féminine, ce qui fait leur succès dans la prostitution. Les hommes qui choisissent d'aller chez une travesti plutôt que chez une femme ont des attentes bien spécifiques qui n'échappent pas aux travestis. Je tiens à spécifier que la clientèle des travestis est toujours masculine, et, les rares fois où les travestis reçoivent des femmes sont lorsque ces dernières accompagnent leur mari. Comme nous le verrons, ces dernières jouent à leur tour sur les fantasmes et représentations des clients, ce qui implique pour elles des modifications importantes au niveau du genre. Nous porterons notre attention sur les différents aspects qui touchent à la relation aux clients : quelles sont leurs attentes, y a-t-il un « style » de travesti recherché, quels sont les facteurs qui déterminent la satisfaction ou l'insatisfaction des prestations? S'il est manifeste que les travestis jouent sur un registre du genre particulier face aux clients, il ne faut pas pour autant y voir *la* seule dimension à considérer dans leurs rapports à ces derniers. J'espère ainsi montrer comment les travestis « dupent » (*engañan*) les clients à travers d'autres stratégies comme par exemple la mobilité, les annonces, et l'accueil du client.

Etant donné que ces deux perspectives conditionnent le quotidien de mes informatrices, elles doivent être comprises comme des fils rouges à travers le texte. Pour des raisons de clarté, j'ai choisi d'exposer la spécificité des *bichas* en premier dans le corps du texte (chapitre 3). Le chapitre 4 sur la prostitution comprendra tous les éléments faisant la spécificité du quotidien de mes informatrices. Nous exposerons en premier une partie théorique sur la place de prostitution dans les sciences sociales, suivi des questions liées à la migration et à la clandestinité. Seront ensuite abordées les thématiques en lien

¹⁰ Rubin (1992:279). Nous reviendrons sur cette question dans le chapitre sur les *bichas* en montrant que ce « stigmat social » n'est pas forcément vécu comme tel.

avec la spécificité du travail dans les salons de massages, telles que le rôle des offrandes à l'entrée, la fonction du rideau tiré entre la cuisine et le reste de l'appartement, l'écriture des annonces ou encore les relations entre collègues.

Ceci dit, pour ne pas présenter les stratégies uniquement du point de vue des *bichas*, nous mettrons aussi en évidence les blocages, les limites, les risques et les déconvenues qui les conditionnent. Pour cette raison, nous prendrons également en compte les stratégies qui relèvent d'autres acteurs en jeu. Nous verrons par exemple que les clients ont des ruses, des attentes et, malgré l'anonymat du milieu, s'échangent des commentaires sur les prostituées à qui ils rendent visite. Nous aborderons également les tactiques des policiers pour « coincer » les clandestines ou encore les limitations auxquelles elles sont confrontées pour écrire les annonces avec lesquelles elles recrutent les clients. On assiste alors à un enchevêtrement de tactiques des acteurs, tel un jeu du chat et de la souris, selon le *leitmotiv* : « Comment prendre sans se faire prendre ».

1.3 L'approche phénoménologique

Pour des raisons morales et historiques, les personnes qui traitent de la prostitution (assistants sociaux, chercheurs, féministes) peinent à donner une image *de l'intérieur* du phénomène, ou en projettent le côté malsain, avilissant et aliénant. En effet, tant qu'il paraîtra inconcevable que l'entrée dans la prostitution puisse être la résultante d'une démarche personnelle délibérée, il devient extrêmement difficile de l'appréhender d'une manière qui rende compte du vécu réel des prostituées. Pour cette raison, l'approche phénoménologique me paraît offrir une perspective intéressante, car elle insiste particulièrement sur l'importance de décrire la vie des acteurs sociaux en se basant sur l'interprétation qu'eux-mêmes donnent à leurs actions dans leur vie de tous les jours.¹¹

L'influence des réflexions de Schütz dans les sciences sociales (et en phénoménologie en particulier) a été déterminante pour développer une autre approche d'analyse des pratiques et des actions sociales. Si Schütz n'a lui-même mené aucune étude empirique et n'a entretenu qu'un rapport lointain avec la technique, toute une partie de ses notions reste féconde aujourd'hui pour l'étude empirique des pratiques sociales et de leur conception du point de vue des acteurs sociaux. Il est parti des travaux de Max Weber pour qui la caractéristique essentielle d'une action porte sur la relation significative que l'acteur établit avec la réalité qui l'environne, spécialement avec autrui. Il se distancie toutefois de des théories de Weber en mettant l'accent sur la *pluralité* des interprétations du monde de la vie quotidienne.

Ce mémoire se base avant tout sur les *histoires de vie* des *bichas*. Les histoires de vie nous aident à comprendre un mode de vie et une « culture » et à établir des mémoires collectives. En d'autres termes, elles révèlent des valeurs collectives spatio-temporelles propres au groupe étudié. Pour Plummer (2001:395), "*Listening carefully to these stories may well be one of the cornerstones of ethnographic enquiry*". Maso rajoute : "*Although in terms of commonsense thinking men have only a more or less personal, fragmentary, restricted, often inconsistent, and partly indistinct knowledge of the world, it is sufficient for coming to terms with this social reality.*"¹² Ceci nous amène à la posture méthodologique de non seulement « donner crédit » à l'interprétation du monde social par les acteurs en question, mais aussi d'en tirer des informations qui nous renseignent sur la

¹¹ Ces éléments se retrouvent aussi dans la sociologie de la connaissance de Berger et Luckmann 1966.

¹² Maso (2001:137)

réalité sociale de leur point de vue. Pour Cortazzi, l'intérêt de cette méthode est non seulement admise, mais propre à l'ethnologie : *"There is increasing recognition of the importance and usefulness of narrative analysis as an element of doing ethnography"*.¹³ Ma recherche s'inscrit donc dans une anthropologie du quotidien avec comme question centrale : *« Que signifie le monde social pour l'acteur tel qu'on l'observe dans ce monde et qu'a-t-il voulu signifier par son agir ? »*.¹⁴ Je donne donc une grande place non seulement aux stratégies « concrètes » développées par les travestis, mais aussi aux discours qu'elles utilisent pour justifier leurs pratiques. En focalisant sur leur vie quotidienne, en me penchant sur la manière dont elles perçoivent leur vie en Suisse et en essayant d'expliquer les logiques sous-jacentes à leurs actes, je montrerai que les bichas sont des actrices sociales conscientes et raisonnables dans le contexte socioculturel de leur travail et de leurs vies quotidiennes.¹⁵

Les approches migratoires et genrées de la prostitution que je développe ici ont pour but de montrer quelles perspectives peuvent être abordées dans une recherche dans un domaine tel que la prostitution. Autrement dit, si j'expose les outils théoriques présents dans les différents discours sur la prostitution, mon but est avant tout de donner une perspective *emic* donc intérieure au phénomène.¹⁶ Nous verrons donc comment le quotidien est vécu et géré par les bichas qui forment un groupe particulier de prostituées. Ce qui m'intéresse est de montrer leur spécificité et ainsi de critiquer une tendance en ethnologie à généraliser des cas d'études.¹⁷ A ce titre, la recherche en ethnologie que réalise en ce moment Alice Sala sur la prostitution de salon d'une femme suisse nous indique clairement que les formes et les conditions de prostitution (de salon en Suisse romande) varie ostensiblement d'un cas à l'autre.¹⁸

1.4 Cynthia

Cynthia est une travesti brésilienne non opérée¹⁹. Elle vient d'une famille modeste qui habite une petite ville du sud du Brésil dans l'Etat de São Paulo. Elle a une sœur de quelques années son aînée et un frère cadet de 25 ans de mère et père identiques ainsi qu'une petite sœur de 10 ans d'un deuxième mariage. Les journées se déroulent au gré de cet enchevêtrement de parenté, tous reliés par l'unité domestique de la mère. Les voisins, amis et parents plus éloignés viennent chaque jour s'asseoir sur un banc dans le *patio*, à l'ombre d'un arbre et discutent jusqu'à tard autour de quelques bières. Les amies bichas de Cynthia défilent aussi régulièrement et prennent des nouvelles. Tout comme son frère

¹³ Cortazzi (2001:284)

¹⁴ Schütz, (1987:95)

¹⁵ Si je souligne ces aspects de leur personnalité, c'est parce que les travestis ont longtemps été classifiées par la pensée psychologique et psychiatrique (s'appuyant sur la notion d'inversion) de « dérangées » nécessitant une intervention médicale. Cf. Rubin 1992 et Kulick (1998:9)

¹⁶ En ethnologie, une perspective *emic* se propose d'exposer un phénomène du point de vue des individus « étudiés ». Nous reviendrons sur ces questions tout au long du travail.

¹⁷ Olivier de Sardan 1996 a insisté sur ce qu'il considère être une « violence faite aux données » ou une *surinterprétation* en anthropologie dont différents cas de figure seraient la réduction à un facteur unique ou « monofactorialisation », l'obsession de la cohérence, l'inadéquation significative et la généralisation abusive (i.e. jusqu'à quel point les propos d'un informateur peuvent-ils être tenus pour représentatifs d'un groupe ?)

¹⁸ Voir Sala 2006, mémoire en ethnologie (non publié).

¹⁹ L'« opération » fait ici référence à l'opération génitale (l'injection de silicone, par exemple, ne rentre pas dans cette catégorie). Les transsexuelles spécifient souvent si elles parlent d'une « trans non-opérée » ou d'une « opérée » (« *bicha castrada* » en portugais du Brésil).

et sa sœur aînée, Cynthia n'a jamais reçu de formation professionnelle. Elle est allée à l'école jusqu'à 15 ans, pour ensuite commencer à effectuer différents petits travaux. Ce n'est que vers 17 ans que Cynthia a travaillé dans un salon d'esthéticienne et a commencé par la suite à « sortir dans la rue » (« *sair para rua* »), c'est-à-dire, à racoler des clients. Sa collègue esthéticienne l'introduit la première à la prostitution. Après les heures de travail dans le salon de beauté, Cynthia enfilaient un petit sac à dos et « sortait dans la rue », ce qui lui permettait déjà à l'époque d'aider financièrement sa famille. Elle me raconta un jour sa première expérience avec un client :

« [...] Ça c'est passé comme ça : elle [sa collègue] me dit : « *Il [le client] veut aller avec toi, ne t'en fais pas, tout se passera bien* ». Alors, je suis montée dans sa voiture et il m'a emmenée dans un hôtel. Moi, j'étais très nerveuse tu sais, parce que c'était la première fois. Dans la salle de bain de la chambre, il y avait une baignoire. C'était aussi la première fois que j'entrais dans une baignoire. Mon Dieu Loïse, j'étais tellement timide avec cet homme. Il était gentil avec moi, tu sais, mais moi j'étais comme ça, à moitié effrayée. Il m'a dit : « *Allons prendre un bain* ». Ah, mon Dieu, quand je suis entrée dans le bain, il a pris mon zizi. Sainte vierge ! Moi, je ne savais pas quoi faire, j'avais tellement honte, tu sais... Il a remarqué et il m'a dit : « *Sois tranquille [n'aie pas peur]* ». Après, il m'a donné de l'argent et ça s'est bien passé. »

« [...] *Paso assim : ella me diz : « Ele quer ir con voce, não se preocupa que tudo va sair bem ». Então subi no carro dele e me leve ate um hotel. Eu estava bem nervosa sabe, porque era a primeira vez. No bahneiro da habitação tinha um baño. Era a primeira vez tambem que entrava em um baño. Nossa Eloisa, fique tan timida con acquele homen. Ele me tratava bem sabe, so que eu estava assim, meia pavorada. Ele me diz assim : « Vamo tomar baño ». Hay meu Deus, cuando entre no baño ele pego o meu pinto. Nossa²⁰ senhora! Eu fique sem saber o que fazer, estava com tanta vergonha sabe... Ele se deu conta e me diz assim : « Fica tranquila ». Depois ele me deu dinheiro e foi tudo bem. »*

Ce récit illustre bien ce que peuvent ressentir les *bichas* lors de leur première expérience dans la prostitution. Souvent les *bichas* sentent depuis l'enfance qu'elles sont différentes des autres garçons. Elles se sentent davantage « comme une femme » (« *como uma mulher* ») et cherchent à dissimuler leur sexe. Comme le dit Cynthia : « J'avais toujours honte [de mon pénis], tu sais... J'essayais toujours de le cacher » (« *Eu sempre tinha vergonha sabe... Sempre porcurava esconder ele* »).²¹ Cynthia me raconta qu'à partir de cette première expérience, elle sortait parfois le soir « pour faire un petit tour » (« *para dar uma voltinha* ») et voir si elle pouvait se faire quelques sous (« *para ver si dava para fazer alguma moneda* »). Elle explique son entrée dans la prostitution en termes de soutien financier à sa famille : n'ayant pas été scolarisée au delà de l'école primaire, elle souhaitait offrir à sa petite sœur et à sa nièce la chance qu'elle n'avait pas eue.²²

Aujourd'hui, si le chiffre d'affaire le permet, elle envoie chaque semaine de l'argent à sa famille. A long terme, son but est d'achever le paiement de la maison achetée à sa mère et avec qui elle veut retourner vivre. Elle désire également économiser pour monter un petit commerce, comme un magasin de vêtements ou un salon de coiffure. A 29 ans, elle considère qu'elle doit profiter de sa jeunesse (« *ten que*

²⁰ « *Nossa* » en portugais du Brésil ne trouve pas de traduction heureuse en française. Il s'agit d'une abréviation de « *Nossa senhora* » (lit. « notre dame »), la sainte vierge Marie et est utilisé en tant qu'exclamation.

²¹ Nous reviendrons sur ces questions plus loin dans le texte.

²² Pour une explication du rôle du soutien économique des travestis au sein de leur famille au Brésil, voir Kulick 1998.

aproveitar ») pour « travailler », car dans le milieu, une fois la trentaine passée, on est considérée comme « vieille ».

L'obstacle principal qu'elle rencontre dans son travail en Suisse et sur lequel elle revient tout le temps n'est pas le rapport aux clients, mais sa situation légale : malgré les précautions prises, elle s'est faite interpellé deux fois par la police. La première fois, elle était encore dans ses trois premiers mois de séjour légal et, malgré le fait qu'elle était en train de travailler dans la rue, elle n'a reçu qu'un avertissement : « Des fois, ils ferment les yeux » (« *As veces fecham os olhos* »). La deuxième fois, après huit mois en Suisse, elle travaillait avec d'autres *filles*²³ dans un salon qui n'était pas équipé de caméra.²⁴ Toutes ont dû accompagner les policiers au commissariat où ils ont gardé son passeport ; elle n'a, depuis ce jour, plus aucun papier.

²³ Lorsque écrit en italique, le terme « *fille* » est utilisé au sens de femme prostituée.

²⁴ Les caméras sont placées devant les portes et permettent d'identifier (ou du moins de voir) la personne qui sonne. Nous reviendrons ultérieurement sur cette question, ainsi que sur cette mésaventure.

2 Méthodologie

2.1 Rapport au terrain

Lors de mon dernier séjour en début 2006 en Amérique Latine, j'ai profité de passer quelques temps au Brésil pour rencontrer la famille et l'entourage natal de Cynthia. Notre relation avait commencé sur une base d'amitié, et ce n'est qu'à mon retour que j'ai envisagé d'approfondir les nombreuses discussions que nous avons eues et d'en faire un objet d'étude. Tant pour elle que pour moi, notre amitié était fortement inhabituelle. La plupart de ses collègues n'ont de contacts sociaux qu'entre elles ou avec des clients. De mon côté, il s'agissait d'un nouveau monde qui s'ouvrait à moi au fur et à mesure de nos rencontres.

J'avais une place privilégiée, car étant en dehors du « milieu »,²⁵ elle pouvait me confier certaines choses qu'elle se gardait de dire à ses collègues. Je pense notamment à l'irrégularité de son statut ou au montant de son revenu. Dans un contexte de compétition, il arrive fréquemment que les prostituées se dénoncent entre elles lorsqu'une est illégale ou gagne plus d'argent. Pour elle, je représentais une amie qui l'écoutait et la soutenait dans la mesure du possible.²⁶ Lorsqu'elle n'habitait pas trop loin de Neuchâtel, je me rendais quelques fois par semaine dans le salon où elle travaillait pour lui rendre visite. Le fait que j'aie rencontré sa famille a également joué un rôle important dans le processus de mise en confiance et, depuis que je suis revenue de voyage, elle me présente à ses collègues comme étant « *celle qui est allée dans son village et a connu sa famille* ».

Etant donné que les prostituées étrangères que j'ai connues n'avaient de relations sociales qu'entre elles, lorsque j'étais en compagnie de Cynthia, ses collègues qui ne me connaissaient pas encore pensaient que je travaillais aussi dans un salon. Ceci m'a amenée à devoir gérer une nouvelle « pseudo-identité » : celle de prostituée.²⁷ A titre d'exemple, lors d'une de mes visites, une Thaïlandaise avec qui elle vivait pensait que j'étais la *fille* qui devait arriver ce jour-là pour occuper la troisième chambre. Quand elle me vit, j'ai pu constater la tension qui résultait de l'arrivée d'une « nouvelle prostituée ». Cynthia m'expliqua par la suite que sa collègue (la quarantaine) avait eu peur de la concurrence.

En tant qu'ethnologue, il arrive toujours à un moment ou à un autre de la recherche que l'on pense à Malinowski, à sa théorie de l'observation participante, et surtout à ses carnets « noirs » dans lesquels il maudit sa position et globalement tous les indigènes qui l'entourent. Bref, à un moment donné, on s'interroge sur ce fameux et traditionnel rôle « d'observateur participant ». Les limites de ma participation ont toujours été claires et je ne suis jamais allée jusqu'à « véritablement recevoir un client » : j'ai été une observatrice sans partager les activités liées à la prostitution des membres de ce milieu. Une seule fois, il m'est arrivé d'être « prise pour celle que je n'étais pas » par

²⁵ Si j'utilise le terme « milieu » en parlant de la prostitution, c'est pour souligner la présence d'un réseau économique et social dépassant l'interaction la plus souvent mise en avant, à savoir celle entre les prostituées et les clients. Nous reviendrons sur ces questions plus loin dans le texte.

²⁶ Je dis « dans la mesure du possible » car elle vit dans une situation difficilement dénouable et la seule véritable aide serait la légalisation à travers le mariage.

²⁷ Une des amies de Cynthia pensait que j'avais aussi un salon ; en apprenant que ce n'était pas le cas, elle se retourna vers Cynthia et lui dit : « Mais, elle est jolie, sûrement qu'elle travaillerait bien ! » (« *Mais, ela e bonita, seguramente, trabalharia bem* »)

un client.²⁸ En principe, lorsqu'un client arrivait, j'attendais dans le salon lui-même derrière le rideau dans la cuisine ou dans la salle de bain. La plupart des passes duraient entre 15 minutes et 45 minutes et j'en profitais pour avancer dans mes lectures. Ma participation la plus « active » fut de rédiger quelques annonces érotiques pour des amies brésiliennes en manque d'imagination. Je reviendrai sur tous ces éléments plus tard dans le texte.

Cynthia changeait de salon tous les mois: elle habitait tantôt seule, tantôt avec des collègues. J'essayais autant que possible d'aller la voir pendant son jour de congé (jour sans annonce dans le journal) et nous profitions alors de sortir nous balader en ville ou au bord du lac quand le temps le permettait. Je l'accompagnais aussi lorsqu'elle avait besoin de l'aide d'une interprète pour régler un problème ou aller à la poste. Lorsqu'elle faisait paraître une annonce et devait sortir, elle profitait de le faire le matin, car les clients sont plus nombreux dans l'après-midi ; ainsi nous passions le restant de la journée à attendre le client en refaisant le monde. Dans les salons en colocation, une chambre était généralement sacrifiée à la télévision et nous passions alors la journée allongées sous le duvet (mes voisines en tenue de travail), à regarder des feuilletons à l'« eau de rose ». Bien entendu, je n'étais pas tenue longtemps dans le secret des nombreuses intrigues des épisodes et les *filles* se complétaient pour me faire rattraper les aventures précédentes.

2.2 Sources

Les descriptions qui vont suivre sont basées sur un terrain d'une année et reposent en grande partie sur *une* informatrice principale.²⁹ Cynthia m'a toutefois rapidement introduite dans son cercle de connaissances et j'ai pu compléter ce qu'elle me racontait à travers les histoires de ses collègues. Le fait de rencontrer ses collègues m'a aussi permis de me mettre à l'écart pour les écouter discuter entre elles. Ceci était aussi particulièrement intéressant, car cela faisait resurgir des thématiques récurrentes.

Les pratiques décrites dans les pages qui suivent sont souvent accompagnées d'explications que Cynthia et ses amies me donnaient.³⁰ J'ai choisi de leur donner une large place de « parole » en vue de rendre compte au mieux de leur manière de s'exprimer et de raconter les histoires. Mon objectif est de faire une ethnographie des actions *et* des discours : les stratégies que les *bichas* développent seront donc décrites, mais je donnerai une large place aux explications qu'elles en donnent.

En ce qui concerne mes sources ethnographiques, mis à part les informations tirées de mes observations, j'ai aussi énormément discuté avec Cynthia, ses collègues brésiliennes et une autre amie transsexuelle suisse, Natacha. J'inclurai également des données provenant d'entretiens avec des informateurs impliqués d'une autre manière avec la thématique de la prostitution, à savoir M. Bergentinos (chef de vente de la succursale

²⁸ C'était un samedi soir à Lausanne, dans un passage sombre derrière la gare. Je devais sortir avec Cynthia et sa cousine Alexa (également une travesti) qui ne pouvaient se décider sur le sac à main à prendre. Impatiente, je descendis les escaliers pour les attendre devant la maison qui était en réalité une maison close réputée où des clients sonnent à toute heure du jour et de la nuit. Je me tenais devant la maison lorsqu'un homme est arrivé. Il me salua poliment, me demanda comment j'allais, puis d'ajouter : « *Vous travaillez ?* ». Sur le moment, la seule chose qui m'est venue à l'esprit, c'était qu'il reprenait le langage *emic* pour faire référence au *travail* des *filles*... Prise de court, je bredouillai que non, que je ne travaillais pas...

²⁹ La monographie de Shostak 1981 marque à ce titre un tournant en ethnologie dans la manière de mener un terrain et de construire un discours sur une communauté, en se basant sur une informatrice principale.

³⁰ Pour une discussion sur le terme de « pratique » ou d' « action » sociale en phénoménologie, voir le recueil d'articles dans *Phénoménologie et Sociologie* (Benoist et Karenti 2001).

Publicitas à Neuchâtel) et M. Hainard (adjoint du chef de la police de sûreté à Neuchâtel). Comme nous le verrons, ces points de vue permettent de mettre en évidence les limites concrètes rencontrées au quotidien par les clandestines travaillant dans les salons de massages. Nous aborderons également la perspective des clients à travers l'analyse de discussions sur un forum Internet dans lequel ils échangent des commentaires sur les travestis qu'ils vont voir.³¹ Ces différents points de vue ont pour but d'élargir la perspective de recherche et d'apporter simultanément une distance face aux propos des prostituées.

2.3 Limites de la recherche

Les textes qui traitent de la prostitution ont tendance à se focaliser sur ce qui semble être « propre » au milieu, à savoir la question de la rétribution financière contre un acte sexuel ou alors les problèmes des maladies (principalement virus VIH et hépatites A et B). Aborder la prostitution dans une perspective culturelle impliquerait d'élargir les champs d'analyse et de prendre en compte le fait que les prostituées sont des personnes « comme tout le monde » qui vont au magasin, au cinéma, au parc, etc. Une étude complète devait donc mener à considérer de nombreux aspects de la vie sociale, allant des questions d'identité aux activités extra professionnelles en passant par les questions de citoyenneté.³²

Notre attention se focalisera sur un type précis de prostitution, celui de salon, ainsi que sur un échantillon de personnes assez restreint : Cynthia et ses collègues. Cynthia travaillait presque uniquement avec des Brésiliennes (lorsqu'elles n'étaient pas brésiliennes, elles étaient thaïlandaises). J'ai rencontré autant de femmes que de travestis au cours de mes visites dans les salons, et toutes étaient clandestines à une exception près (qui d'ailleurs ne manquait pas de vanter son permis C).

L'objectif de ce travail n'est pas de donner des réponses à ce qui est souvent considéré comme un « problème social », mais d'offrir un exemple sur la manière d'aborder la l'industrie du sexe sous de nouveaux angles d'analyse, sans tomber dans le moralisme ou le misérabilisme.³³ J'aborderai ainsi divers aspects de la vie quotidienne des *bichas* que j'ai connues lors de mon terrain, mais ces différentes facettes ne se veulent aucunement exhaustives et il faut les considérer davantage comme des pistes de réflexion pouvant mener à des recherches ultérieures et chaque chapitre pourrait en soi faire l'objet d'investigations plus approfondies. Je me limite ici à esquisser ce qui m'a semblé être

³¹ Internet permet d'avoir accès à des données sous forme de « discours textuels » qui peuvent être utilisés dans une approche ethnographique et certains auteurs ont argumenté que les règles et les problématiques concernant une ethnographie du cyber-space ne sont pas différentes de celles d'une ethnographie dite *classique*. Cf. Revelli 1998, Valastro 2003, Hirt 2005.

De plus, dans la thématique qu'est la prostitution, Internet offre la possibilité d'obtenir des informations quant aux opinions des clients difficilement atteignables autrement. Concernant la véracité des données, j'ai procédé comme avec les entretiens « normaux », c'est-à-dire en confrontant les données obtenues avec les sources bibliographiques.

³² Agustin (2005:619)

³³ Si j'utilise ici le terme « d'industrie du sexe » plutôt que celui de « prostitution », c'est avant tout parce que ce dernier terme est galvaudé et lourd de stigmates. Parler d' « industrie du sexe » comprend une dimension plus globale, incluant tout ce qui touche de près ou de loin au « marché du sexe » : non seulement les acteurs principaux (prostituées et clients), mais également tous les « seconds rôles » comme les tenanciers des locaux, mais aussi les « passeurs », les secrétaires dans les bureaux publicitaires, les chauffeurs de taxis, les coiffeurs, les médecins, etc. Cela dit, afin d'alléger le texte, je continuerai d'utiliser le terme « prostitution ».

particulièrement révélateur et significatif de leur vie au quotidien, c'est-à-dire le processus migratoire, la situation légale, les rapports entre elles et les clients. Si mon regard reste celui d'une observatrice extérieure, je tenterai, tout au long de ce travail, de transcrire aussi fidèlement que possible mon vécu parmi les *bichas*, malgré le fait que l'écriture ne puisse offrir qu'une dimension réductrice de cette expérience.

3 Les « *bichas* »

Les personnes auxquelles je parlais de mon travail de recherche me demandaient souvent si les clients des travestis savaient qu'ils allaient pertinemment voir des *travestis* et non des *femmes*.³⁴ Comme nous le verrons, les annonces que les *bichas* font paraître dans les journaux et sur Internet sont explicites. Ainsi, les clients qui choisissent une *bicha* ont des attentes spécifiques. Un détour théorique sur les questions de genre nous aidera à comprendre sur quoi repose la demande des clients. Nous verrons aussi en quoi la relation professionnelle diffère de la relation privée que les *bichas* entretiennent avec des hommes qui ne sont pas des clients. Ces bases nous permettront de comprendre les stratégies de travail déployées face aux clients ainsi que les modifications au niveau des genres que cela comporte pour les *bichas*. Plus loin, nous interrogerons aussi l'identité sexuelle qu'elles se font des clients.

3.1 Terminologies

Avant d'entrer plus en détail sur la spécificité des *bichas* parmi les personnes qui transgressent les genres (*transgenders* en anglais), il convient d'explicitier brièvement les différentes terminologies utilisées. Les *transgenders* existent dans de nombreuses cultures et civilisations, et les mots utilisés pour les désigner sont multiples. L'objectif n'est pas d'entrer dans les détails des débats scientifiques relatifs à ce terme, ni d'aborder les diverses terminologies, mais de contextualiser celles que j'utiliserai dans ce travail.

Une première distinction peut être établie entre les personnes qui transgressent les genres lors d'occasions spéciales et celles qui *vivent* jour et nuit en abordant le genre opposé. Les premières comprennent les *drag-queen* ou *transformistes* (*transformistas* en portugais) qui sont des hommes qui se *déguisent* en femme pour des spectacles, des performances ou des manifestations et ne modifient, en règle générale, pas leur corps. Je ne parle ici que des hommes qui transgressent les genres, mais ceci n'exclue pas, dans un autre contexte, la possibilité de trouver ce phénomène chez les femmes. Les hommes qui *s'habillent* tout le temps en femme entreprennent souvent des modifications corporelles pouvant aller jusqu'à une opération des organes génitaux. Ces personnes se disent alors *travestis* (« *travestis* » en portugais) ou *transsexuelles* (« *transsexuais* ») en spécifiant si elles ont ou non subies une opération génitale. L'utilisation de ces termes varie d'un contexte culturel à l'autre : alors que les Brésiliennes se disent « *travesti* » ou « *bicha* », d'autres se diront davantage *transsexuelle* (comme mon amie suisse Natacha) pour insister sur le fait qu'il ne s'agit pas *que* d'un travestissement mais également d'un changement identitaire plus profond. Pour cette raison, j'utiliserai alternativement les deux termes, à savoir celui de *travesti* et/ou de « *bicha* » en parlant des Brésiliennes, et celui de *transsexuelle* lorsque j'évoquerai Natacha.

³⁴ Malgré le fait que l'annonce dans le journal explicite clairement qu'elle est travesti, Cynthia s'est retrouvée une fois en plein malentendu avec un client. Elle me raconta, toute excitée, que ce dernier s'était rendu compte qu'il n'était pas avec une femme qu'une fois au lit. Je remarquai à quel point l'incident avait flatté Cynthia : être confondu ou pris pour une femme est le plus beau compliment qui peut être fait à une travesti ; elle lui a donc rendu son argent « parce qu'il était très gentil » : « On était couchés et il a passé sa main entre mes jambes. A ce moment, il a sursauté, il était tout effrayé et surpris. Il m'a dit : « *Aíe, mon Dieu, excusez-moi, je ne savais pas que vous étiez travesti !* » Moi je pensais qu'il savait parce qu'on le remarque dans la voix et dans d'autres détails. Sainte vierge, le saut qu'il a fait ! » (« *A gente estava deitada e ele baixo a mão entre as minhas pernas. Então, ele deu um salto assim, salto bem assim mesmo, estava todo apavorado e me diz assim: « Hay, meu deus, desculpa, não sabia que voce era travesti ! » Eu pensava que ele sabia porque a gente se da conta pela vos e outras coisas... Nossa senhora, a salto que deu !* »)

Le terme « *bicha* » est la version féminine du mot « *bicho* » qui signifie littéralement « bestiole » ou « petit insecte » en portugais. Au Brésil, dans le langage courant, il fait référence à un homosexuel efféminé. Lorsqu'il est utilisé par les travestis elles-mêmes, ce terme sert davantage de formule de salutation ou s'utilise pour désigner une autre travesti. Elles s'interpellent souvent dans les conversations en disant : « *Ay bichinha (...)* » qui est le diminutif de « *bicha* ». Etant donné que le mot *bicha* s'accorde au féminin, il correspond au genre des *bichas*. De fait, ces dernières parlent d'elles-mêmes au féminin.

Le terme « *viado* » (littéralement « cerf ») ou « *viadinha* » (diminutif) désigne un homosexuel efféminé et ne s'utilise qu'au masculin contrairement à « *bicha* ». Lorsque j'étais en leur compagnie, les travestis utilisaient ce dernier terme pour faire référence à un homosexuel efféminé, mais pas à une « véritable *bicha* », c'est-à-dire une travesti s'habillant en femme de jour comme de nuit.³⁵ Lorsqu'elles l'utilisaient entre elles, c'était avant tout pour se moquer l'une de l'autre, en montrant par exemple que l'autre « avait l'air homo » (« *parece viado* »), mais pas « femme ». Les *bichas* veulent donc avoir l'apparence d'une femme et non d'un *homo* (d'un « *viado* » selon leurs propres termes). Cette préoccupation se retrouve chez Alexa, la cousine *bicha* de Cynthia qui trouvait que son t-shirt (sans manches) lui donnait un air « homo », car il laissait apparaître la forme de ses biceps. De même, j'ai entendu maintes fois Cynthia dire à sa cousine : « Je suis femme ! » (« *Eu sou mulher !* »). A mon sens, elle se situe dans ce cas à un niveau de « rivalité de féminité » avec sa cousine et veut montrer qu'elle est *très femme* ou plus *femme* qu'elle.

Les *bichas* disposent donc de différentes manières de s'interpeller. Le fait qu'elles utilisent tantôt le terme « *bicha* », tantôt « *viado* » en jouant sur la distinction entre la version féminine et la version masculine du mot n'est pas anodin. Cela reflète la subtilité de la construction des genre chez les *bichas*.

3.2 « *Cuando eu virei...* »³⁶

Comme la plupart des *bichas*,³⁷ Cynthia a commencé dès l'enfance³⁸ à s'habiller en femme et à sentir une attirance pour les garçons : « Depuis toute petite, j'aimais jouer avec les poupées de ma sœur, j'aimais les trucs de filles, leur manière de s'habiller et tout le reste. Je me suis toujours sentie comme elles. » (« *Ja desde bem pequenihna gostava de brincar com as munecas de minha irma, gostava das coisas das menhinas, o jeito delas vestir, de tudo. Eu sempre me senti como elas.* »). La modification du corps d'homme en corps de femme se fait progressivement et/ou par étapes : certaines prennent des hormones, d'autres opteront pour des injections de silicones et quelques-unes iront jusqu'à l'opération génitale, sur laquelle nous reviendrons. Les hormones s'achètent facilement, sans ordonnance et à bas prix dans tout le Brésil. Les *bichas* qui commencent

³⁵ Tout comme le terme français de « pédé », la connotation de *bicha* et *viado* change selon le contexte et l'intonation. Il arrivait ainsi que Cynthia m'appelle *bichinha* ou *viadinha* sans que cela ait de connotation homosexuelle. C'était à mon sens davantage une manière familière de s'adresser à moi et de m'inclure dans leur monde.

³⁶ Lit. : « Quand j'ai « tourné », « viré ».

³⁷ Je souligne bien que mon étude porte sur les *bichas* qui sont largement majoritaires parmi les travestis qui se prostituent en Suisse. Cynthia m'explique qu'elles ont une façon bien spécifique d'être *bicha* et que les Thaïlandaises qui travaillent en Suisse sont très différentes. Alors que la plupart des Brésiliennes ne veulent pas se faire opérer (cf. Kulick 1998:6), les Thaïlandaises sont davantage opérées et donc *transsexuelles*.

³⁸ Bolin (1988:44) montre que les transsexuelles commencent en moyenne à sentir le désir d'être et de s'habiller en femme à l'âge de 6-7 ans.

à prendre des hormones avant la puberté sont souvent des jeunes garçons qui « se sentent déjà femme » et qui sont encouragés dans ce sens par d'autres *bichas* plus âgées.³⁹ Lorsqu'elles sont prises avant la puberté, les hormones limitent la pilosité masculine, empêchent la voix de muer et développent les hanches et les seins. Une prise régulière d'hormones (certaines *bichas* vont jusqu'à avaler une plaquette de pilules contraceptives *par jour*) engendre de multiples effets secondaires. Un des plus contraignants pour la vie professionnelle des prostituées est le développement anormal du pénis et l'absence d'érections, ce qui pose souvent problème, car l'intérêt de la majorité des clients est focalisé sur le pénis.

Parallèlement aux hormones, la silicone est utilisée pour augmenter la taille des fesses, des cuisses et de la poitrine.⁴⁰ Au Brésil, les injections de silicone peuvent être faites chez le médecin ou, de manière moins coûteuse, à travers un réseau illégal. A Salvador, la silicone proposée aux *bichas* est en réalité un produit plastique utilisé dans la fabrication de voitures. Dans chaque ville, quelques *bichas* arrivent à s'en procurer, le revendent à d'autres travestis qui injecteront le produit à d'autres encore.⁴¹ Cynthia me raconta la manière dont elle s'était faite injecter la silicone dans la poitrine : une *bicha* expérimentée dans l'injection de silicone était venue chez elle avec plusieurs seringues remplies et disposées sur une assiette. Cynthia m'expliqua qu'il était préférable de passer par des connaissances, moins coûteuses que les cliniques. De même, lorsque les *bichas* retournent au pays, (que ce soit de manière volontaire ou forcée), elles en profitent pour réaliser quelques petits « peaufinages » (implant de silicone ou remodelage plus satisfaisant de leur corps).⁴²

3.3 *Quelle place pour les bichas dans la dichotomie femme - homme ?*

Les travestis renvoient souvent une idée de dissonance, comme si elles transgressaient les frontières de genre⁴³ en mettant ainsi en question l'association considérée comme allant de soi d'homme avec « masculin » et de femme avec « féminin ».⁴⁴ Le fait que les travestis doivent travailler à construire leur identité sur la base des genres à disposition – alors que la plupart d'entre nous sommes dans l'illusion d'être en train de faire ce qui est naturel – fait resurgir les compréhensions tacites qui guident la création et le maintien des différences de genre dans la vie sociale.⁴⁵ En effet, la classification *genrée* entre l'*homme* et la *femme* paraît si naturelle que les questions de comportements « *cross-gender* » ont été étudiées en anthropologie en utilisant des critères différents, mais fixes également. Les travaux d'ethnométhodologistes et de féministes, par exemple, ont fait remarquer que les pratiques des « *transgenders* » ne se déroulent ni d'une manière naturelle ni arbitraire, mais qu'elles prennent forme dans un contexte

³⁹ Kulick 1998

⁴⁰ Au Brésil, les idéaux de féminité reposent sur les fesses et les hanches larges. Pour cette raison, beaucoup de travestis s'injectent de la silicone dans les fesses. La modification du corps se fait par étape et la poitrine n'est pas forcément une priorité. (Kulick 1996)

⁴¹ Kulick (1997:576)

⁴² Cynthia, par exemple, n'est pas satisfaite de sa poitrine : la silicone injectée s'est déplacée quelque peu et elle souhaiterait, lors d'un retour au Brésil, « tout enlever et en remettre une autre » (« *Vou tirar tudo e colocar otro* »).

⁴³ Pour une approche des transsexuelles les considérant sous l'angle du rite de passage, voir Bolin 1988.

⁴⁴ Cornwall 1994.

⁴⁵ Garfinkel (1967:181) *Studies in ethnomethodology*

social particulier et assument des formes sociales spécifiques, « reflétant elles-mêmes les structures qui les structurent » (Kulick 1998:10). En d'autres termes, les *bichas* et autres *transgender* se réapproprieraient des catégories de genre *déjà à disposition* dans la société et les réorganiseraient dans une « logique spécifique ».

« Pour expliquer le fait que les « invertis » dérogent à la règle d'attraction des contraires, (...) une troisième catégorie a été créée, celle du « troisième sexe », n'étant ainsi ni des « vrais » hommes, ni des « vraies » femmes, mais des « types intermédiaires » (Lhomond 2000:154). Or, placer les travestis dans la catégorie du « troisième genre » implique de donner aux termes « femmes » et « hommes » une pertinence en dehors de leur contexte d'usage et renforce globalement la notion essentialisée de genre dans les sciences sociales (Cornwall et Lindisfarne 1994:35). Dans les années '90, une multitude d'études ont été réalisées en anthropologie, pour montrer les différentes formes et expressions des *transgenders* selon les cultures spécifiques Kulick (1997/b:583).⁴⁶

Les *bichas* existent dans toutes les villes brésiliennes. Dans les mégapoles comme Rio et São Paulo, elles se comptent par milliers et beaucoup vivent de la prostitution de rue. Kulick (1996:4) fait remarquer que, contrairement aux transsexuels nord-américains et européens du nord, les *bichas* ne s'identifient pas en tant que femme, ceci en dépit du fait qu'elles s'habillent en femme, utilisent des prénoms féminins et modifient leur corps de manière irrévocable. L'idée d'être des « femmes enfermées dans un corps d'homme » est rejetée. Il souligne que si les travestis disent se sentir femme (*se sentir mulher*), il faut comprendre « se sentir *comme* une femme ». Elles se sentent *comme si* elles étaient une femme, en opposition au sentiment d'être femme (*ser mulher*).⁴⁷

L'ambiguïté *apparente* des *bichas* pose des défis théoriques dans l'analyse des genres. Par exemple, comment décrire une relation entre deux « hommes », dont l'un d'entre eux s'assimile au genre opposé ? Peut-on encore parler d'homosexualité dans le cas d'une relation fondamentalement *hétérogenrée* ?⁴⁸ La plupart des travestis ne veulent pas *devenir* femme, mais *agir* en tant que femme, contrairement à d'autres transsexuelles qui, à travers une opération génitale se *transforment* en femme.⁴⁹

Selon Kubrick, les *bichas* partagent avec les femmes un large éventail de goûts, comportements, sentiments et désirs (dont le plus fort est celui d'attirer et d'être attiré par des personnes du genre opposé) ce qui les fait entrer dans la même catégorie de genre. Je poursuis la réflexion en postulant que le fait d'être *bicha* est un genre *en soi*, une manière

⁴⁶ Voir entre autre, le recueil d'articles dans *Sexe relatif ou sexe absolu ?* « sous la direction de C. Alès et C. Barraud 2001).

⁴⁷ Parmi les premières recherches brésiliennes sur les travestis (Silva 1993 et Oliveira 1994), Kulick fut le premier à s'intéresser de plus près à l'aspect de la vie privée des *bichas* et à intégrer la question du conjoint et de son rôle sexuel dans la relation.

⁴⁸ J'ai eu de la peine au début à saisir non seulement comment Cynthia pouvait manifester un certain mépris envers les hommes qu'elle considère « pédé » et globalement une répugnance envers des pratiques et orientations sexuelles comme, en haut de la liste, les relations lesbiennes ; j'imaginai qu'en tant que « professionnelle des métiers du sexe » et « travesti homo », elle était en mesure de considérer toutes sortes de combinaisons. En fait, dans le cadre interprétatif qui est le sien, il n'y a pas de transgressions dans ses relations « homo », étant donné que « chaque genre est à sa place », ce qui serait par contre inenvisageable dans une relation entre deux femmes, où aucune ne pourrait réaliser le « rôle masculin ». Nous reviendrons sur ces questions plus loin.

⁴⁹ Des études ont toutefois indiqué que, même après une opération, certaines transsexuelles continuent à s'identifier en tant qu'homosexuels et restent dans le cercle social qui les entoure, ne se percevant pas comme *femme* pour autant. Au Brésil, le terme alors utilisé est celui de *bicha castrada*. (« homo castré »). Voir Kulick : 1997/b. Nous reviendrons sur la conception qu'ont les *bichas* des organes génitaux féminins et masculins dans le chapitre *Et le vagin ?*.

d'être qui leur est spécifique. S'il est clair qu'à première vue, les travestis « font comme les femmes », une analyse plus fine laisse apparaître un *style* « *bicha* » qui leur est propre, et qui peut ainsi aussi être repris par un/e « *non-bicha* ». L'actrice russe Elke Giorgierena Grunnupp Evremides, qui se dit « Elke Maravilha » en donne un exemple : elle intervient régulièrement dans les discussions de plateforme à la télévision du Brésil en tant que « La reine des travestis » (*A reina das bichas*) où elle défend ses protégées bec et ongles.⁵⁰ Dans le même ordre d'idée, Cynthia m'explique que sa sœur a des manières de *bicha* encore plus qu'elle-même « Elle s'assied comme ça, bien comme ça tu sais [*elle croise les jambes, se tient bien droite et croise les mains au dessus de ses genoux, relève la tête légèrement et parcourt l'horizon d'un regard glamour*] ; elle a l'air encore plus *bicha* que moi ! »⁵¹ Les gestes qu'employa Cynthia pour décrire la manière dont sa sœur s'asseyait étaient similaires aux gestes maniérés habituellement faits imiter de façon stéréotypée un homosexuel « efféminé ». Lorsqu'elle me parle d'une autre *bicha* qui, à ses yeux, exagère ses gestes, elle la traite de *viado*, parce que une « vraie *bicha* » est *comme une femme* et n'a, de ce fait, pas lieu de se donner un « style plus féminin » encore.

3.4 Mangeur ou donneuse ?

3.4.1 Inquisition et Sodomie

Les premiers écrits traitant de la sexualité au Brésil⁵² remontent à l'arrivée de l'Inquisition en 1591 qui cherche à catégoriser et contrôler les comportements sexuels des indigènes. A cette époque, les déviances portent davantage sur les *actes* que sur les *acteurs* : la sodomie « le péché abominable », la masturbation mutuelle et le travestisme deviennent tous des actes hautement pénalisés.⁵³ Les termes *comer* (littéralement « manger », pénétrer) et *dar* (« donner », être pénétré) apparaissent dans les confessions et les inquisiteurs classifient les personnes prenant part à la sodomie conséquemment comme *agente* (actif) et *paciente* (passif). Les personnes du côté « passif » sont comprises comme jouant le rôle de la femme et inversement.⁵⁴ L'indépendance du Portugal en 1820 amène de nouvelles mesures législatives qui reposent sur le discours européen du 19^{ème} siècle sur la famille.⁵⁵ En 1830, le « péché abominable » devient un « crime contre la moralité et les bonnes mœurs », pour devenir en 1890 sous le code pénal républicain, un « crime contre la sécurité et le bien-être de la famille ». ⁵⁶ Quant à l'homosexualité, elle est définie par Kertbeny en 1896 et entre dans les catégories de pathologies psychiatriques au Brésil vers la fin du 19^{ème} siècle.⁵⁷ L'attention jusque là focalisée sur les *actes* se déplace sur les *acteurs* et les catégories d'*actifs* vs *passifs* se réfèrent aux *personnes* impliquées dans l'acte sexuel et non plus seulement aux *positions*.⁵⁸ Deux

⁵⁰ Elke Maravilha a notamment joué dans le film « Pixote, la loi du plus faible » (*Pixote : a lei do mais fraco*) d'Hector Babenco 1980 et dans « Xica da Siva » 1976.

⁵¹ « *Ela senta asim, bem asim mesmo sabe, parece mais bicha que eu.* »

⁵² Afin d'éviter les généralisations, le Brésil étant un pays immense et culturellement très varié, je tiens à souligner que les recherches sur les questions de genre sur lesquelles je me suis basée ont été réalisées dans les grandes villes de la côte ouest : Salvador de Bahia (Cornwall, Kulick), Rio de Janeiro (Goldstein), Sao Paulo (Parker), ainsi que sur les travestis en France (Mathieu).

⁵³ Mott 1988 repris par Cornwall (1994:122)

⁵⁴ Trevisan 1986 repris par Cornwall (1994:123)

⁵⁵ Foucault 1978 repris par Cornwall (1994:123)

⁵⁶ Trevisan 1986 repris par Cornwall (1994:123)

⁵⁷ *Idem*

⁵⁸ Selon Lhomond 2000, ce déplacement de l'attention est motivé par des médecins qui, à la fin du 19^{ème} siècle, cherchèrent à se « réapproprié » les « homosexuels » qui étaient, jusqu'alors, « traités » par les

catégories émergent alors : celle de l'homme (*homem*) et celle de l'homosexuel (*bicha*) avec la pénétration pénienne comme élément clef dans la définition de la masculinité.⁵⁹

Cette distinction entre *homem* et *bicha* est encore très présente aujourd'hui et interroge les questions de genre dans le cadre de la prostitution où les travestis sont amenés à prendre la place de l'*homme*, de l'agent pénétrant. Ceci nous pousse à la nécessité théorique de ne pas considérer le genre comme une identité stable, mais davantage comme une identité construite en fonction des situations.

3.4.2 La pénétration comme élément classificatoire

Aborder le genre en Amérique latine par la perspective de la sexualité plutôt que du sexe biologique permet d'inclure et de mieux comprendre l'identité *genrée* d'individus tels que les *bichas*. Parker insiste sur la nécessité d'étudier la sexualité au travers des pratiques sexuelles *concrètes* et non uniquement au travers des représentations et des valeurs sociales. Selon lui, les études en anthropologie souffrent d'une tendance à ne pas « prendre le sexe au sérieux » et n'utilisent la sexualité que pour faire ressortir d'autres réalités sociales supposément plus fondamentales, comme la dimension économique ou symbolique. Il insiste pour cette raison sur la nécessité de considérer les pratiques sexuelles comme des sources fiables, permettant de révéler les constructions de genre.⁶⁰

Dans la même optique, Kulick (1998) propose de voir le genre en Amérique latine, non pas comme une opposition *homme vs femme*, mais comme une opposition *homme vs non-homme* qui correspondrait non seulement mieux aux représentations *emic*, mais permettrait également de récuser l'idée selon laquelle les travestis formeraient une sorte de 3^{ème} sexe ou de sexe intermédiaire.⁶¹ Selon Kulick toujours, les *bichas* émergeraient au contraire d'un système classificatoire *genré* reposant sur une stricte dichotomie construite sur la sexualité (ou les pratiques sexuelles) plutôt que sur le sexe biologique lui-même. Dans ce système classificatoire, ce qui fait la différence de genre est l'acte de pénétration Kulick (1997/b:579).

D'autres recherches ont montré que la division sexuelle entre ceux qui pénètrent et ceux qui sont pénétrés va bien au-delà des interactions sexuelles entre hommes ; elle constitue la base de la division des genres en Amérique latine (Kulick 1997/b:575). Toutefois, Mc Neal (1999) souligne que si la théorie du 3^{ème} sexe a été déconstruite au niveau conceptuel, cela ne veut pas pour autant dire qu'elle ne soit pas pertinente pour les acteurs sociaux qui l'intériorisent.

3.4.3 Et le vagin ?

Selon mes informatrices, les travestis thaïlandaises se feraient davantage opérer que les Brésiliennes qui sont majoritairement contre l'idée de l'opération génitale.⁶² Les *bichas* pensent qu'on ne peut changer le sexe que Dieu nous a donné, mais que malgré

magistrats. Pour ce faire, les médecins ont élaboré des théories insistant sur le caractère *pathologique* de l'homosexuel. La suppression de l'homosexualité de la liste des maladies mentales sera décidée par l'OMS en 1992. Lhomond (2000:156)

⁵⁹ Sur les questions de construction des genres au Brésil selon le modèle actif vs passif, voir aussi Parker 1987 et Kulick 1998.

⁶⁰ Parker (1989:58)

⁶¹ Kulick 1998.

⁶² Plusieurs travestis m'ont tenu ce propos. La seule travesti thaïlandaise non opérée que Cynthia a connu vivait au Brésil depuis plusieurs années ; elle avait déjà la « mentalité brésilienne » (« *Ela ja pensava do mesmo jeito que as brasileiras* ») et ne voulait pas se faire opérer. Selon Cynthia, les *bichas* qui se font opérer sont celles qui ont pris des hormones dès l'adolescence et dont le pénis ne s'est pas développé.

cette irréversibilité, les hommes ont la possibilité de jouer un rôle (sexuel) féminin.⁶³ De plus, les *bicha* sont unanimes sur le fait qu'une *bicha* opérée a ou aura des problèmes psychologiques,⁶⁴ comme me le dit un jour Cynthia lorsque je lui demandai si elle pensait se faire opérer : « Pourquoi veux-tu que je fasse l'opération, si c'est pour devenir folle ! » (« *Para que quer que fazo a operacao, para fica doida ?* »). Toutes connaissent l'histoire d'une *bicha* qui, après s'être faite opérer, a perdu la tête et s'est suicidée. Cynthia me raconta l'histoire d'une *bicha* qu'elle avait connue sur le trottoir au Brésil et qu'elle avait revue quelques années plus tard. Entre temps, elle avait changé de nom et de sexe, était devenue complètement dépressive et avait fini par se trancher la gorge. Elle me raconta une autre histoire sur la vie d'une *bicha* qui voulait se marier en France à l'époque où seul le mariage entre personnes de sexes différents était possible. Elle subit donc une opération mais, comme son mari aimait en fait les hommes, ils n'eurent pas de relations sexuelles « vaginales ». Cynthia m'expliqua que son « vagin » se « referma », s'infecta et elle mourut des complications peu de temps après. Enchaînant les histoires, Cynthia me raconta aussi comment, au niveau professionnel, une opération pouvait mal tourner : elle avait connu à Genève une *bicha* opérée qui s'était faite agresser et frapper par des clients dans la rue, car ils s'étaient sentis « lésés sur la marchandise », croyant qu'elle était une vraie femme (par esprit de compétition, d'autres prostituées les auraient informés !). Ces histoires de vie circulent souvent entre les *bichas*. Elles sont intéressantes, car elles révèlent des valeurs qui leur sont propres. L'intérêt n'est donc pas de savoir si les cas se sont réellement passés de la sorte, mais de comprendre qu'ils véhiculent des conceptions de la sexualité et du corps qui participent à l'identité des *bichas*, et comme nous le verrons, la plupart d'entre elles seraient contre une opération génitale.

Outre les histoires qui circulent entre elles sur les *bichas castradas* (lit. « *pédé castré* ») qui ont perdu la tête, les *bichas* ont une aversion générale pour ce qu'elles considèrent être « l'attribut type » de la femme : la *buceta* (le vagin). La majorité des *bichas* trouvent cette partie anatomique particulièrement repoussante, voire même carrément dégoûtante.⁶⁵ Un jour, alors que j'étais en visite chez Cynthia, un client venait de partir et un DVD pornographique tournait encore (Cynthia en possède pour tous les goûts et met souvent un film avant l'arrivée d'un client). Je me suis installée sur le lit en attendant qu'elle finisse de faire sa toilette. Quand elle revint, l'écran montrait un vagin en gros plan. Le visage de Cynthia se convulsa, elle fit une mine dégoûtée et éteignit la télé : « Sainte vierge ! Qu'est-ce que tu regardes ? [et en désignant l'écran :] Quelle affreuse chose ! » (« *Nossa ! Que voce esta assistindo ? Que coisa mais feia !* »). J'étais franchement surprise de sa réaction et à voir mon étonnement, elle poursuivit : « Pourquoi je trouve ça horrible ? Mais parce que *c'est horrible !* » (« *E horivel mesmo* »). On comprendra donc que les relations sexuelles entre une *bicha* et une femme sont pratiquement unimaginables, sauf au travail, lorsqu'elles reçoivent un couple, ce qui n'arrive que très occasionnellement. Il peut toutefois arriver (dans de rares cas) que les *bichas* aient une relation sexuelle avec une femme. Ceci peut toutefois s'avérer déroutant,

⁶³ Pour cette raison Kulick (1998:193) estime que les travestis brésiliennes sont constructivistes *et* essentialistes à la fois. Selon les *bichas* que Kulick a interrogées, les femmes ne pourraient, contrairement aux hommes, adopter un autre genre, du fait qu'elles ne posséderont jamais un pénis (et qu'un godemiché ne le remplacera jamais).

⁶⁴ «*Although there are many other cultures in which individuals cross, in various ways and through various means, gender lines, travestis seem to be among the few who irrevocably alter their body to approximate that of the opposite sex without claiming the subjectivity of that sex. [...] There is a consensus among travesties that any biological male who claims to be a women is psychologically unbalanced and in need of help.*» (Kulick 1998:6)

⁶⁵ Kulick (1998:193)

car elles seraient alors renvoyées à leur identité d'homme. Cynthia me raconta que sa cousine Alexa avait eu une fois un rapport sexuel avec une fille et que depuis, « plus rien ne la surprenait ». Elle dit cela comme si sa cousine avait atteint le paroxysme des « déviations sexuelles ». Lorsque j'en parlai avec Alexa, elle me dit que ça avait été une sensation « très bizarre » (« *muito raro* ») et qu'elle avait l'impression « qu'un homme était descendu en elle » (« *sentí como um homen bajando em mim* »). Faire l'amour à une femme la renvoyait de ce fait à une sexualité *homogénéisée* (donc transgressive au niveau des rapports de genre), tout en faisant ressurgir son côté masculin.⁶⁶

Le fait que les *bichas* soient pour la plupart *contre* une opération génitale et expriment un dégoût aigu pour les vagins, montre que malgré leur désir à devenir « comme une femme », elles ne rejettent pas *entièrement* leur masculinité. De fait, comme nous le verrons plus loin dans le texte, le pénis est l'élément central de leur travail. Les clients en attendent des performances « viriles » telles que des érections très dures et une capacité à éjaculer « sur demande ».⁶⁷

3.5 *Les bichas et la prostitution*

Au Brésil, les conditions économiques dans lesquelles vit une grande majorité de la population sont difficiles et l'accès au marché du travail limité. La marginalisation et la stigmatisation dans laquelle vivent les *bichas* précarisent d'autant plus leurs chances de trouver du travail. La difficulté de trouver un emploi et de le garder, autrement dit la nécessité de gagner de l'argent (souvent pour soutenir la famille) est habituellement la première raison invoquée par les travestis lorsqu'elles parlent de leur entrée dans la prostitution. Kulick (1998) a su toutefois mettre en évidence un aspect rarement (sinon jamais) évoqué : celui du plaisir que peut procurer la prostitution. Sans dépeindre toutefois une situation idyllique, il explique comment les travestis brésiliennes sont souvent méprisées et rejetées dans d'autres espaces de la vie publique et privée. Se tenir au coin de la rue et être admirées et désirées par les hommes leur provoquerait une forme de reconnaissance et de valorisation : “*the sexual market provides travestis with virtually the only context they have in which they can develop self-confidence and self-esteem*”⁶⁸

Le plaisir qu'elles prennent à être admirées, acclamées et satisfaites par les hommes qu'elles rencontrent apparaît fréquemment dans leurs discussions sur les clients.⁶⁹ Cependant, lorsque j'ai demandé à Cynthia si elle aimait (des fois) son travail, elle me répondit qu'elle n'en tirait aucun plaisir : « Comment veux-tu que j'aie du plaisir à réaliser les fantasmes des autres ? J'aime réaliser les miens ! » (« *Como vou gostar de realizar as fantasias dos outros ? Gosto de realizar as minhas !* »). Cette réponse se nuance toutefois lorsque les *bichas* parlent entre elles. Les discussions autour des clients occupent une place privilégiée dans leurs conversations. Etant donné que tous les clients ne sont pas des « vieux dégoûtants » comme dans l'imaginaire social, il arrive qu'elles reçoivent des jeunes hommes (moins de 25 ans) et en disent du bien. Elles paraissent à la fois ravies et flattées d'avoir reçu un tel client, comme le montre cette bribe de discussion

⁶⁶ Les différentes expériences de vie se rajoutent bien sûr à l'influence des facteurs culturels dans la construction des genres. La diversité des vécus, s'illustre avec Natacha, mariée à deux reprises à des femmes, qui a quatre enfants et qui se dit « transsexuelle bisexuelle ». Le *sexe*, le *genre* et l'*orientation sexuelle* ne sont donc pas forcément liés entre eux et peuvent diverger selon le contexte culturel mais aussi selon l'individu.

⁶⁷ Nous reviendrons sur les questions relatives aux organes génitaux dans le chapitre *Vie privée vs prostitution*.

⁶⁸ Kulick (1998:190)

⁶⁹ Kulick (1998:185)

entre Cynthia et sa cousine : « Hier, un client est venu. Mignon comme tout et tout jeune, il ne devait pas avoir plus de 23 ans. Il est venu et je lui ai plu. Il m'a trouvé très jolie. Il m'a dit : « *Vous êtes très belle, Madame* », il me l'a dit comme ça et m'a donné 200 francs. Il a été très gentil. »⁷⁰ Cet exemple permet d'apporter une nuance à l'« échelle de stigmatisation » évoquée dans la problématique. Elle interroge deux aspects communément compris et admis comme incarnant une *marginalisation en soi* : celui de la prostitution et celui du « travestisme ».

La remarque de Kulick sur la prostitution comme élément valorisant pour les *bichas* est intéressante car elle renverse une image répandue du travail dans la prostitution comme ne pouvant être qu'un élément pénible et aliénant. Toutefois, ma propre expérience m'a montré que la prostitution n'est pas le *seul* biais par lequel les *bichas* se sentent valorisées par rapport aux hommes. De fait, lors de mes premières sorties publiques avec Cynthia, j'imaginai que mon amie allait probablement être gênée par le regard des gens qui se rendaient compte de « *qui elle était vraiment* ». ⁷¹ Tout au contraire, lorsqu'on marche dans la rue, elle interprète les regards qui se posent sur elle non pas en termes d'exclusion, mais de désir : « T'as vu comme il m'a regardée ! » (« *Voce vio como oleo para mim !* »). Et quand je lui ai demandé comment elle interprète le regard des hommes, elle me répond : « Ils me trouvent très jolie. Beaucoup d'hommes n'arrivent pas à croire que je suis un travesti, ils pensent que je suis une vraie femme. » (« *Eles me acham muito bonita. Muito homens não areditam que sou travesti, pensan que so mulher mesmo* »). Elle m'expliqua que « tous la désiraient » (« *Eles gostan de mim* ») comme si cela tombait sous le sens. ⁷² Sortir dans la sphère publique est dans ce cas non seulement l'occasion d'exercer son pouvoir de séduction, mais également d'affirmer aux yeux de tous son identité en interprétant le regard des autres de manière flatteuse. ⁷³

Il arrive également que des hommes l'aperçoivent dans un lieu public (de jour alors qu'elle ne travaille pas), la suivent et se proposent comme clients. « L'autre jour, me dit Cynthia, alors que j'étais à la gare, sur le chemin de *Publicitas*, un homme est arrivé comme ça, sans gêne, en me disant que je lui plaisais, etc., et qu'il voulait faire un « programme » [une passe] avec moi. » ⁷⁴ Bien que Cynthia avait l'air flattée en me racontant l'histoire, elle insista sur le fait que cet homme était, selon elle, « sans vergogne » (« *sem vergonha* ») et qu'elle n'allait sûrement pas accepter ses avances. Par là même, elle mettait son pouvoir de *décision* et en l'occurrence de *refus* dans sa relation au client.

⁷⁰ « *Ontem ven um cliente. Lindo lindo, bem novinho mesmo, devia ter unos 23 anos. Vem, e gosto de mim. Me acho muito bonita e me diz assim : « Vous êtes très belle, Madame », falo bem assim e me deo 200 francos. Foi muito bemsihno tamben. »*

⁷¹ Même si Cynthia ne se comportait jamais de manière provocante et s'arrangeait toujours pour ne pas attirer l'attention (*chamar a atencao*), elle avait, comme toutes ses collègues, des accoutrements et attitudes assez voyantes : lunettes de soleil (style Gucci) incrustées de diamants ou parées de serpents, gestuelle (parfois *très*) maniérée, jeans moulant à souhait et regard posé sur (presque tous) les hommes.

⁷² Tout comme les réactions des personnes auxquelles j'ai présenté Cynthia et qui me disaient qu'elles avaient de la peine à s'adresser ou à parler de Cynthia au féminin sans que la partie masculine ne prédomine (« *Je peux pas m'empêcher de voir l'homme en elle* » me disait une amie). A mon sens, les Cynthia attirait le regard dans la rue de part cette dualité apparente et peu courante.

⁷³ Cette forme de « compliment muet » dans le regard des hommes est particulièrement saisissable dans une interaction que Cynthia a eu un jour avec un homme : alors qu'elle passait par la gare pour se rendre en ville, un homme l'accosta et lui demanda s'il pouvait la suivre. Flattée et forte de son pouvoir à refuser l'offre (elle n'était pas « en service »), Cynthia m'expliqua que les hommes devinent qu'elle se prostitue et essaient des fois de l'aborder dans la rue alors qu'elle ne travaille pas.

⁷⁴ « *O outro dia, estava la na estaçao, chendo a publicitas. Chego um homen, assim, bem sem vergonha, me diz que gostaba de mim, não se o que, que queria fazer um programa connigo* ».

3.5.1 Vie privée vs vie professionnelle

Comme évoqué précédemment, les conjoints des travestis se perçoivent, et sont perçus par leur compagne, comme des hommes (*homens*) et par là même, non homosexuels. Dans le système de genre au Brésil, la caractéristique qui fait d'un homme un *homme* (et non pas un *homo*) est le non intérêt porté sur le pénis de son partenaire. Dans ce cadre conceptuel, un homme pénétrera son partenaire, mais ne transgressera pas les limites en exprimant du désir pour son pénis. Si tel devait être le cas, il renoncerait à être homme pour être reclassifié en tant qu'homosexuel (*viado, bicha*).⁷⁵ Les *bichas* veulent que leur partenaire soit *homme* et qu'il soit symboliquement et socialement différent d'elles. Leur relation soit de ce fait être *hétérogenre*. Cet état de fait est illustré par l'expérience de Cynthia qui a mis fin à sa relation avec son conjoint, après huit ans de vie commune : « Ça n'a pas marché. Au début, tout allait bien. Lui était homme et moi *bicha*. Mais après, il a commencé à changer, à parler comme ça et comme ça, comme les pédés, tu vois ? [Elle l'imitait en exagérant les gestes efféminés des *bichas*] Et alors, ça ne pouvait plus marcher, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que tu veux faire de deux *bichas* ? Rien ! » (« *E, nao deu certo não. No começo, estabato bem, ele era homen e eu bicha. Mais dahi, começo a mudar, a falar deste jeito, bem asim, de viajhino mesmo sabe ? Então não prestaba mais, nè ? O que quer fazer com duas bichas è ? Nada !* »).

Comme je l'ai mentionné plus haut, la plupart des travestis sont contre l'idée de changer de sexe pour des raisons psychologiques. Mise à part les questions financières qui ne sont pas non plus négligeable, la raison principale qui pousse les *bichas* à ne pas changer de sexe est professionnelle.⁷⁶ Si dans leur vie privée les travestis adoptent le rôle « féminin » de la passivité et de la réceptivité (au niveau sexuel), elles sont, dans la prostitution, amenées à prendre le rôle de l'homme, donc du principe « actif », celui de « l'agent pénétrant ». ⁷⁷ Comme le souligne Cornwall (1994:119), l'opération rendrait les travestis « inutiles » pour les transactions sexuelles avec les clients. ⁷⁸ A Bahia, les clients arrêtent leurs voitures pour palper l'entrejambe des travestis avant de négocier le prix. ⁷⁹ Cynthia confirme cette réalité : « Ils [les clients] ne pensent qu'à mon sexe. La première question qu'ils me posent au téléphone, c'est de savoir si il [son pénis] est gros et dur. La plupart d'entre eux ne pensent qu'à avoir quelque chose dans le cul ! » « *Eles so pensan en meu sexo. A primeria coisa que eles perguntan no telefone e para saber si e grosso e duro. A maioria deles so queren ter alguma coisa no cu.* » Même si cela concerne beaucoup d'entre eux, tous les clients ne viennent pas *que* pour se faire pénétrer. Tous cependant expriment du désir pour son pénis. Cynthia m'explique que la majorité des clients viennent pour lui faire une fellation, ce qui correspond au tarif minimum de ses prestations, à savoir 100 francs. Elle me dit aussi qu'il arrive que des clients se fâchent si elle n'arrive pas à avoir une érection totale. Dans le même ordre d'idée, beaucoup sont prêts à payer le double voire le triple du prix de base pour la voir éjaculer. Ceci dit, il serait faux de considérer les catégories que j'expose ici comme des données fixes et immuables : comme me l'ont révélé des forums de discussions entre amateurs de travestis

⁷⁵ Kulick 1997/a

⁷⁶ Voir Mathieu et Welzer-Lang 1995 et Kulick 1998.

⁷⁷ Cornwall (1994:121) montre que les travestis prostituées à Bahia, en adoptant une identité sexuelle masculine, adoptent aussi ses attributs corollaires tels que la violence, et ce surtout dans des situations conflictuelles où le client ne veut pas payer.

⁷⁸ Ceci n'exclut pas le cas des travestis opérées qui se prostituent, mais elles sont beaucoup moins nombreuses que les non opérées. Mes informatrices m'expliquèrent que les transsexuelles opérées se prostituent, non plus en tant que travesti (ou transsexuelle), mais en tant que femme, ce qui peut mener à des problèmes avec les clients. (Voir chapitre sur le vagin)

⁷⁹ Exemple rapporté par Cornwall 1994.

sur Internet, certains clients veulent *aussi* les pénétrer, donc adopter le rôle « actif » ; d'autres encore veulent ce que les Brésiliennes appellent le « *troca-troca* » (littéralement : *change-change*), à savoir un rôle alterné « passif » et « actif ».

Les *bichas* parlent entre elles de certains clients avec mépris. A plusieurs reprises, une fois le client parti, Cynthia me disait avec une voix teintée de dédain « que les hommes en Suisses étaient tous pédé » (« *Sao tudos viados* »). Les *bichas* pensent qu'elles sont en quelque sorte plus « honnêtes » ou « franches » dans leur orientation sexuelle que les clients qui « font semblant d'être hommes » et ne le sont pas vraiment. Ils aiment se faire pénétrer sans pour autant assumer leurs « goûts sexuels ». ⁸⁰ Assumer sa sexualité supposerait, dans le cadre interprétatif des *bichas*, de s'assumer dans le genre féminin en s'habillant et vivant « comme les femmes ». Contrairement à elles, les clients se situent en dehors des catégories de genre à disposition : ils ne sont ni hommes, ni femmes, ni (de vraies) *bichas*. Quand les *bichas* traitent un client de « *sale pédé* », ce n'est pas tant pour reprendre des expressions leur étant habituellement adressées. ⁸¹ A mon avis, ces formes d'insultes (ou de mépris) représentent davantage une forme de défense *socio émotive*. En d'autres termes, ce dédain serait une manière, pour des groupes subalternes comme les *bichas*, de se rebeller contre les clients qui occupent une position de domination en détenant le pouvoir économique et la décision finale de s'en servir ou pas. Ce type de commentaires insultants rejoints donc, dans sa forme, les ragots et histoires qui circulent parmi les prostituées.

Cynthia me disait de temps à autres qu'elle trouvait son travail parfois très éprouvant dans la relation avec les clients. Le fait, par exemple, que très peu (en moyenne un sur 20) des clients qui appellent, et disent venir, viennent effectivement la fatiguait. D'autres choses l'énermaient également, comme le fait que les clients baissent trop le prix de la prestation ou aient des exigences trop pointues à ses yeux. Cependant, m'expliqua-t-elle un jour en riant, d'autres clients lui permettaient de se « décharger émotionnellement ». Elle faisait référence aux clients *maso* qui venaient pour se faire frapper ou fouetter. Bien qu'elle-même n'arrivait pas à saisir le plaisir qu'ils y prenaient, elle le prenait comme une occasion pour se défouler. « Quand je suis tendue et qu'un de ces clients [qui aiment être dominés ⁸²] arrive, je le prend comme ça, je le frappe [elle me mime la scène en me désignant son fouet] et je l'insulte en portugais, et ils adorent ! [rires] » (« *Cuando chega um destes clientes, pego ele asim, bato nele, e chingo de todo para ele, e adoran, sabe ?* »)

3.5.2 Les clients

« <i>Voy a cometer un pecado,</i>	<i>Voy a cometer un pecado,</i>
<i>Pecado, por hacer lo que no devo,</i>	<i>La ley de mi conciencia no se o pone</i>
<i>Tomando por mujer a quien yo quiero,</i>	<i>Pero, es la sociedad la que dispone</i>
<i>A quien la sociedad a condenado.</i>	<i>Que nuestra relacion sea un pecado (...). » ⁸³</i>

⁸⁰ Lorsque j'ai demandé à Cynthia pourquoi, selon elle, on trouvait beaucoup plus de travestis au Brésil qu'en Suisse, elle me répondit qu'en Suisse, les hommes n'avaient pas la possibilité de vivre leur homosexualité aussi librement qu'au Brésil.

⁸¹ Une autre injure du même goût m'avait surprise : alors que j'étais chez Cynthia, sa collègue arriva un jour un peu éméchée et on l'entendit depuis la fenêtre insulter un client à l'entrée de l'immeuble en le traitant de « fils de pute ».

⁸² La « domination » fait ici référence aux pratiques *saso maso* incluant un/e « maître » / « maîtresse ») et son / sa « soumis/e ».

⁸³ Extrait d'un bolero cantinero (musique à boire) du chanteur péruvien Alci Acosta : « *Je vais commettre un péché, un péché en faisant ce que je ne devrais pas, en buvant pour une femme que j'aime, que la société*

Les prostituées gagnent leur vie grâce aux clients. De ce fait, ces derniers sont un paramètre essentiel à prendre en compte si l'on aborde la prostitution sous l'angle de la sociologie du travail.⁸⁴ Elles considèrent leurs rapports aux clients de manière professionnelle⁸⁵ et lorsque le chiffre d'affaire de la journée est satisfaisant, elles disent qu'elles ont *bien travaillé*. La question du *travail* des prostituées et de la conception de *déviance* qui en découle, pousse à s'interroger sur la place du client comme partie intégrante du phénomène. Tant au niveau des institutions sociales que des contrôles de police, l'attention est toujours portée sur la prostituée (santé, permis de travail), mais rarement sur le client.⁸⁶ Il en découle que les campagnes de prévention et d'information sont orientées principalement vers les prostituées et que les contrôles de police ne s'intéressent jamais à l'identité du client.⁸⁷

Selon mes informatrices, les clients sont des hommes de tout âge, couches et origines sociales confondues, en majorité mariés et pères de famille. Cynthia me raconte que les clients lui parlent souvent de leur femme et beaucoup se plaignent de leur sexualité.⁸⁸ D'autres, me dit Natacha, ont besoin de venir de temps à autre « pour équilibrer leur vie sexuelle ». « C'est leur petit plaisir », me dit-elle. « Pour eux, ça n'a rien à voir avec l'infidélité ». Le temps que le client passe chez la prostituée varie en fonction de ce que désire le clients, et de combien il est prêt à payer. Toutefois, la plupart des passes dure entre 15 et 45 minutes : « C'est dommage, continue Natacha, ils sont tellement excités, que ça ne dure jamais longtemps. »⁸⁹

Cynthia m'explique qu'il y a deux types de clients : ceux qui se conforment à l'« offre » et ceux qui ont des attentes spécifiques. Les clients qui appartiennent à la première catégorie sont souvent plus âgés et plus « gentils » (« *bomsihnos* »). Ils lui font parfois de petits cadeaux ou l'invitent à sortir se balader et la traitent, selon elle, avec plus de respect. Cynthia et ses collègues appréciaient ce genre d'invitation des clients à se montrer dans la sphère public avec elles et donc de sortir de l'anonymat. Elles le comprennent comme une forme de *reconnaissance*, de par le fait que ces hommes apprécient leur compagnie en dehors du salon. Au niveau professionnel, Cynthia me

a condamné. Je vais commettre un péché, la loi de ma conscience ne s'oppose pas, mais c'est la société qui décide que notre relation est un péché (...). »

⁸⁴ Voir Mathieu 2002.

⁸⁵ Il existe toutefois des cas où des clients sont devenus intimes et où la frontière entre le professionnel et le non professionnel se brouille. Concernant les *bichas*, ceci semble être particulièrement le cas au Brésil (Kulick 1997/a). Cynthia m'a dit qu'elle n'était pas en Suisse pour tomber amoureuse et qu'elle ne satisfait jamais sexuellement un homme gratuitement. Lorsqu'elle fréquente un homme à l'extérieur de son salon, c'est pour se balader et rien d'autre. Ses amies *bichas* partagent sa vision des hommes suisses. Elles ne les voient pas – entre autre à cause de leur « orientation sexuelle » – comme des « conjoints possibles ». Il leur manque un élément fondamental à leurs yeux : la « virilité ».

⁸⁶ A une exception près : le projet « Don Juan » d'Aspasie à Genève prévoit de temps à autre des interventions informatives et préventives spécifiquement destinées aux clients (beaucoup réclament des rapports non protégés).

⁸⁷ Bien que la confidentialité sur l'identité des clients soit toujours respectée et que le fait de payer une personne pour des rapports sexuels ne soit pas punissable, un policier qui va voir une prostituée risque sa place de travail, m'explique M. Hainard.

⁸⁸ A ce sujet, le mémoire de Caroline Hirt sur « la construction sociale de la baisse ou absence du désir sexuel après l'accouchement », défendu en 2005 à l'institut d'ethnologie de Neuchâtel, livre des pistes de réflexion intéressantes. Ces dernières pourraient, dans le cadre d'une étude ultérieure, être pensées en rapport avec la démarche des hommes qui vont voir des prostituées.

⁸⁹ Cynthia me dit qu'elle a remarqué une différence dans la clientèle selon la localisation de son salon : les hommes de la campagne sont plus pressés que les citadins qui restent volontiers boire un verre et converser un peu.

précise que quand ce type de clients l'appellent, ils lui demandent ce qu'elle offre comme prestations plutôt que d'imposer leurs attentes. La deuxième catégorie comprend tous les autres clients, globalement plus jeunes, avec des fantasmes précis, à tel point qu'elle-même est souvent étonnée de l'imagination de certains clients : « Les hommes ici [en Suisse] ont tellement de fantasmes, tu sais, je ne sais pas d'où leur vient tant d'imagination.⁹⁰ » (« *Os homens aqui ten tanta fantasia sabe, não se como eles chegan a ter tanta imaginação.*») Nous reviendrons sur ces deux types de clients dans les questions relatives au mariage.

3.5.2.1 Attentes des clients

Afin de mieux comprendre ce qui motive les clients à rendre visite à des prostituées et à des travestis en particulier, je me suis penchée sur leurs discussions sur le site Internet <http://www.sex4u.ch>.⁹¹ Les questions qui reviennent le plus souvent sont: Qui me conseiller ?⁹² Où trouver telle ou telle ? Quels risques j'encoure avec telle autre ?⁹³ Combien dépenser pour telle pratique ?⁹⁴ etc. Si nous n'avons pas la place de discuter plus en détails le point de vue des clients, leurs discussions nous donnent toutefois accès à leurs goûts, à leurs attentes et plus globalement à la manière dont ils conçoivent leurs rapports avec les prostituées et les travestis.

Les discours véhiculés par le sens commun, renforcés par les expériences de certaines prostituées, tendent à généraliser le comportement des clients comme ayant peu (ou pas) de considération pour les *filles* qu'ils paient. Ils les traiteraient comme des objets (de désir) ou, comme le dit Natacha : « *carrément comme des trous*, [à quoi elle rajoute que] *pour les trans, c'est différent, mais pour les filles, les clients les prennent vraiment pour des poubelles* ». Selon Cynthia, beaucoup de clients ont de la peine à gérer leur sexualité lorsqu'ils vont voir des prostituées : « dès qu'ils ont fini [éjaculé], ils te poussent comme ça de côté, comme s'ils avaient honte de toi » (« *quando terminan, tiran voce asim no lado, como si tivessen vergonha de voce.*») Beaucoup de personnes extérieures à la prostitution me renvoyèrent cette même vision du client, facteur particulièrement « aliénant » et « souillant » pour les prostituées.

S'il s'avère que peu de clients montrent de la considération pour la « dimension humaine » des *filles*, la même attitude se retrouve du côté des prostituées qui ne voient parfois que l'aspect purement économique du client. Ceci dérange certains, comme le

⁹⁰ Cynthia me raconte parfois les attentes des clients qui l'ont le plus surprises. Un client insista une fois pour qu'elle le brûle avec une cigarette.

⁹¹ Ce forum offre la possibilité aux clients de discuter de divers aspects de la prostitution (mais pas uniquement) : salons de massage, travestis, SM, gays, rencontres, soirées, etc.

⁹² Exemple extrait d'une chaîne de discussion (séparation des auteurs par des tirets) : « J'ai rencontré Alexia ce samedi à Payerne, très belle fille souriante et pas pressée. Vraiment très bon massage pour te mettre en condition pour faire l'amour, *rapport qualité prix excellent*, à ne pas manquer. Elle m'a dit qu'elle allait changer d'endroit. Si elle va à Montreux, c'est certain que je vais retourner la voir là-bas. *Un bon conseil n'hésitez pas à passer la voir*, vous ne serez pas déçus vraiment belle et super chaude... » - « Merci de l'info. » - « Tu donnes un lien ou un tél ? » (Les italiques sont de moi)

⁹³ Exemple de question d'un client soucieux de l'hygiène et de la santé de la *fille* qu'il veut aller voir : « *Elle me propose massage, fellation nature, 69, vous pensez sincèrement que je peux chopper quelque chose si je désire faire quelque chose avec elle?* » Cet exemple illustre le fait que beaucoup de clients souhaitent des rapports non protégés.

⁹⁴ « (...) *Le prix est de combien, elle me dit 100.- la fellation, mais vous pensez qu'à 100.- j'ai le rapport aussi ?????? ou c'est 150 ??????* » - « Arrête m....! 100 c'est fromage, 150 fromage ET dessert ! (...) »

révèle cette « évaluation »⁹⁵ d'un client sur le forum de discussion sur le site Internet www.sex4u.ch: « Hier j'avais rendez-vous avec Karolina. (...). Je l'ai appelé la veille et nous avons convenu d'un rendez-vous à 11h chez elle pour aller chez Ana Paola (...). Bref, à 10h50 je suis devant le domicile de la belle : pas de réponse. Après plusieurs appels, elle me dit qu'un client vient de monter. Super, je fais quoi ? Rappelle-moi dans 20 minutes ! Je n'ai pas la journée pour moi et j'avais été très clair sur le sujet la veille, acceptant toutes ses demandes y compris son tarif. 20 minutes plus tard toujours rien, 30, puis 40 minutes passent sans aucune réponse. Une heure plus tard, je retourne au travail. Adieu phantasme, bonjour tristesse. Coup de gueule ! (...) Trop c'est trop, les clients ne sont pas des porte-monnaie avec un sexe ! (...) Alors une chose est sûre, je n'y retournerai jamais ! (...) Patricia et certaines autres (trop rares), étaient très ponctuelles, mais c'est aussi le signe des belles qui ont de la classe et de l'éducation. Pour les autres, circulez ou soyez opportunistes! »

Sur le forum www.sex4u.ch, les clients partagent donc aussi leurs insatisfactions. Un d'eux se plaint de la condition de client et d'être traité comme un « porte-monnaie avec un sexe » (« avec elle tu n'est qu'un porte-monnaie avec une bite! »), s'insurgeant ainsi contre le fait que la prostituée résume leur interaction à une seule transaction économique contre un service sexuel. Un autre client partage cette critique en déplorant l'aspect expéditif des visites : « (...) On se croirait dans une gare SNCF, même pas eut droit à un verre avec la chaleur dans l'appart, je déconseille pour ceux qui aiment prendre un peu leur temps. (...) ». D'autres encore critiquent l'aspect « mécanique » des prestations : « (...) je prend la totale : massage, fellation couverte, sodo. Prix pour 50 min 300.- frs. (...) Bien que la belle y mette du coeur à l'ouvrage je suis ressorti moyennement satisfait. En effet je l'ai trouvée assez "mécanique" dans la prestation, un manque de passion, mais bon c'est son job. (...) Résultat final, je trouve un peu chérot pour ce genre de prestation car l'année passée pour 500.- je me suis offert une escorte chez moi pour 1 heure (...) ». Cette « évaluation » donne une indication sur les différentes prestations (massage, fellation, sodomie) qui peuvent être demandées ensemble, ainsi que sur le temps que cela prendra et le prix des prestations. Ce client fait également la distinction entre le service d'une escorte et celle d'une prostituée de salon. L'échange d'informations des clients, ajouté à l'expérience de chacun, leur permet d'évaluer le prix des différentes prestations.⁹⁶

Comme en témoigne la citation suivante, certains clients sont déçus, car les prestations ne sont pas à la hauteur des descriptions et promesses des annonces : « Je me suis rendu il y a quelques jours à Collombey suite à une annonce parue dans le *Matin*, du genre "Collombey, belle blonde 22 ans, corps de rêve..." Si la fille est effectivement une grande et jolie blonde bien roulée, ses prestations sont loin de ce qui est vanté dans le journal. Accueil très froid genre sourire greffé à l'envers, massage agréable mais sans plus, fellation et rapport sans conviction... Une pro dans le mauvais sens du terme... Je sais bien que ces demoiselles n'ont pas un métier facile... Mais là je pense qu'elle était dans un mauvais jour... Simplement un mauvais coup ou comment gaspiller 200.-». Ici, le client a souffert d'une désillusion due à l'écart entre la description de l'annonce et la réalité. Dans le chapitre sur les annonces, nous reviendrons sur l'aspect mensonger de ces dernières.

Globalement, plusieurs éléments ressortent de ces « évaluations ». Premièrement, ces clients semblent non seulement reconnaître que les filles n'ont pas un « métier facile »

⁹⁵ Au-delà des questions et renseignements que les clients échangent sur le forum www.sex4u.ch, ce qui est le plus apprécié sont les « éval' », c'est-à-dire les évaluations ou comptes-rendus écrits après une visite.

⁹⁶ Ce prix sera ensuite discuté avec la prostituée. Nous reviendrons sur la questions de tarifs et des différences entre les différent « style » de prostitution plus loin dans le texte.

(« *bien que la belle y mette du coeur à l'ouvrage* », « *elle était dans un mauvais jour* »), mais en même temps, ils s'attendent à être *bien* reçu et à payer pour un service allant au-delà de la seule transaction *économico-sexuelle*.⁹⁷

3.5.2.2 Pourquoi choisir une travesti ?

Jusqu'à présent, nous avons surtout discuté de la conception des genres au Brésil. Nous avons vu que les clients et les partenaires des *bichas* ne se perçoivent pas en tant qu'homosexuels de part le fait que les *bichas* occupent un genre opposé au leur. Selon mes informatrices, ceci serait aussi le cas des clients qu'elles rencontrent en Suisse. Les travestis avec lesquelles j'ai discuté de ces questions me dirent toutes que leurs clients ne se considèrent pas comme homosexuels. Pour reprendre les mots de Natacha: « *Ils [les clients] pensent qu'ils ne sont pas homos. Même si tu leur fais comprendre qu'ils sont chez une trans, ils vont te dire : « Ah, non, mais ça c'est différent ! », mais bon, faut laisser tomber, ça ne sert à rien d'insister, ils n'admettront jamais.* » La perception que les clients suisses ont de leurs relations avec les travestis se retrouve au Brésil et nous amène, de ce fait, à nous interroger sur la construction des genres en Occident. Cet « éclairage en retour », nous permettra de remettre en question les catégories de genre telle qu'elles sont construites en Occident, où, selon Mc Nean (1999), le genre est déterminé par ce qui fait l'objet du désir : un « vrai » homme doit être attiré par les femmes et inversement.

Etant donné l'anonymat du milieu, il est difficile d'obtenir des informations de sources directes sur la perception de la sexualité des clients qui vont voir une travesti ou une transsexuelle. Toutefois, cet extrait d'un site pour « amateurs du troisième sexe » ou « *shemale lovers* » en anglais, fait écho aux propos de mes informatrices :

*“Every shemale lover has fantasies where he sucks dick and gets pumped in the ass. That's not something you will scream about at every corner, but the dream is there. It is simply inevitable when you love beautiful women with rock hard dicks you want to suck it, end of the story. You want to assume a passive role while having sex with her (...). Being a straight man, there is a number of taboos you need to step over before you can enjoy such kind of sexual relationships; but when you're past all of those taboos the pleasure is overwhelming.”*⁹⁸

Cette citation explicite de manière remarquable le « rôle sexuel » que veulent prendre certains clients (« *you want to assume a passive role* ») et les « *taboos* » qui doivent être dépassés pour apprécier ce genre de relation. Le débat qu'a lancé un client sur le forum m'a semblé particulièrement significatif des attentes des clients face aux travestis. Il demanda aux autres s'ils préféreraient les travestis opérées ou non. La réponse était tellement évidente que les autres réagirent de manière assez virulente : « *C'est quoi cette déferlante de sondages à la noix ???? Bientôt ça va être "les couilles, vous les préférez petites moyennes ou grosses ?* », « *MERCI de garder vos "sondages" pour le forum des filles et si vraiment vous avez une évaluation constructive voire même, qui sait, une réflexion intelligente, alors la seulement, messieurs, vous serez les bienvenus sur le forum des amateurs du 3e genre...!* » Ce client expliqua alors qu'il s'était trouvé un soir

⁹⁷ A ce sujet, voir Tabet 1987. Elle montre bien comment la relation *prostituée-client* va souvent au-delà de la seule transaction *économico-sexuelle*, mais comprend d'autres services d'ordre non sexuels, tels que la restauration ou la conversation.

⁹⁸ <http://www.shemalesfuckguys.com/?ferroc96497&sesid=1814290805&ref10=1119621> Les italiques sont de moi.

avec une travesti opérée,⁹⁹ d'où sa question. Alors seulement, les autres répondirent sincèrement : « *bon alors : coupé pour les filles (les vraies) pas coupé pour les trans (les plus belles)* », « *une trans sans sexe est comme un peintre sans mains* », « *et bien, pour moi, ce sera non coupé et non circoncis, pas trop gros et hormoné* ». Cela confirme ce que nous avons évoqué plus haut : les travestis qui se prostituent apprennent vite à jouer la carte de la masculinité,¹⁰⁰ et les clients ont des attentes tant au niveau masculin que féminin. Comme l'illustrent les bribes de phrases qui suivent, le travesti doit être le plus « femme » possible *en apparence*, mais « homme » *au lit* : « *Moi j'en cherche une petite et féminine (...)* », « *Ce n'est pas un "travesti" comme on le souhaiterait, c'est un garçon jeune, certes, mais déguisé en femme avec perruque et pas du tout de seins, un torse juvénile, c'est un homo tout court (...)* », « *Merci pour l'info, man, beurk un mec travesti...* », « *Pas du tout mon genre car travesti 100% (...)* ».

Les clients attendent donc des travestis qu'ils vont voir qu'elles aient des « attributs féminins » physiques tels qu'une poitrine, des longs cheveux et une taille fine. Comme nous le verrons plus loin, les travestis jouent sur ces attentes dans les annonces, en se décrivant selon les clichés des hommes.¹⁰¹

3.5.3 Préparation au travail ou l'art du paraître

Que ce soit au travail ou en privé, les *bichas* utilisent une garde-robe de femme, complétée par des sous-vêtements spécialement conçus pour les travestis.¹⁰² Les strings qu'elles portent ont l'avantage d'être en apparence féminins, tout en prévoyant un espace pour le pénis et le scrotum qui restent confinés et coincés entre les jambes. Contrairement aux strings pour hommes qui prévoient un renflement dans le tissu au niveau du pubis, les strings pour travestis prévoient des fronces situées plus bas, de manière à présenter un pubis plat.¹⁰³ Pour mettre leur sexe en place, littéralement pour « faire le vagin » (« *fazer a buceta* »), les *bichas* plient leurs genoux légèrement vers l'extérieur, poussent leur sexe entre les jambes d'une main, et de l'autre, le mettent en place depuis l'arrière. Elles s'assurent ensuite que leur pubis ne laisse rien deviner de ce qui se cache plus bas. C'est alors qu'elles commencent à s'habiller. Cynthia et ses amies *bichas* ont un goût prononcé pour ce qui, dans d'autres milieux, est considéré comme particulièrement kitch, voire même d'un goût douteux (minijupes à paillettes, lunettes de soleil « de star », tops très moulants rose bonbon). Non seulement elles s'habillent en femme, mais elles insistent particulièrement sur un style vestimentaire véhiculant un stéréotype de la femme légère,

⁹⁹ « *Ne croyez pas que c'est stupide.... J'ai juste eu la mauvaise surprise de me retrouver l'autre soir avec un travesti coupé... J'avoue que ça faisait assez peur à voir... donc voilà l'intérêt de ma question...* »

¹⁰⁰ Voir Mathieu et Welzer-Lang (1995) : « Les transgendres ou comment classer l'inclassable ».

¹⁰¹ Les réactions de mon père et de Cynthia après leur première rencontre me paraissent illustratives de cet état de fait. Lorsque je dis à Cynthia que mon père se l'imaginait plus « extravagante », elle me répondit : « C'est normal, c'est un homme (...). Les hommes imaginent toujours que les *bichas* sont spéciales, un peu « folles » comme ça. » (« *E normal, ele o homen (...). Os homens sempre imaginan que as bichas são especiais, bem malucas asim.* »)

¹⁰² Toutes les grandes villes au Brésil comptent plusieurs magasins vendant des sous-vêtements et habits confectionnés spécialement pour les travestis.

¹⁰³ Cynthia attirera mon attention sur le fait que faire apparaître son sexe est, dans les « cultures latines » ou du moins au Brésil, un signe révélateur de masculinité. Un jour où nous étions à la piscine, elle m'expliqua que les hommes latins tirent volontiers de temps à autre sur leur pénis (ou peut-être s'agit-il du prépuce ?) pour le réajuster ou le bouger s'il se trouve dans une position inconfortable et ceci, même en public. Les Suisses, par contre, se préoccupent de ne pas laisser apparaître leur sexe moulé par leur short mouillé en sortant de l'eau, en tirant sur l'étoffe dans un geste de pudeur. Les Brésiliens, eux, ne s'en soucient guère et ne tirent jamais sur leur short, car ils sont fiers de leurs appâts mis ainsi en évidence.

frivole et provocatrice, communément simplifié par le terme « pute » dans le langage courant.

Un exemple révélateur de la manière dont les *bichas* perçoivent et jouent sur les représentations des hommes – et des clients en particulier – est la manière dont elles s’habillent. Cynthia m’explique que les clients s’attendent à de l’exotisme lorsqu’ils vont les voir. Lorsqu’elles les reçoivent, les *bichas* jouent sur les stéréotypes qu’elles véhiculent parmi les hommes : maquillage forcé, tenue hyper féminine et sexy, paillettes.¹⁰⁴ L’habit de travail préféré de Cynthia est un ensemble minijupe et « petit haut » en filet noir dans lequel de petites perles ont été brodées avec, par-dessous, un petit string noir. Comme ses collègues, elle attend la plupart du temps le client dans ce genre de tenue. Lorsqu’un client sonne et qu’elle est en jeans (parce qu’elle n’a pas eu le temps de se changer en arrivant), il lui arrive de ne pas ouvrir la porte, car selon elle, en la voyant ainsi, le client n’entrerait pas. Dans ce genre de cas, elle déboutonne rapidement sa braguette pour avoir l’air du moins un minimum aguicheuse.

Fréquemment associés à la sensualité, la lingerie et le maquillage, accompagnés d’une voix suave et de gestes lascifs, sont les premiers outils de travail susceptibles d’appâter le client sur le pas de la porte. La luminosité de la pièce a aussi son importance (l’obscurité gommant les défauts) et les prostituées n’hésitent pas à y recourir: « Tout a l’air plus joli » (« *Parece todo mais bonito* »). Tout se joue sur la première impression que le client se fera en ouvrant la porte, m’expliqua Cynthia, un jour où elle revenait de sa manucure. Alors que je la complimentai sur ses ongles, elle me répondit, flattée, que les clients aussi les avaient remarqués et que l’un d’entre eux était même resté fasciné en entrant, tant il trouvait qu’elle ressemblait à une femme. Elle me mima la scène et me montra la manière dont elle entrouvre la porte, glisse ses doigts par la fente, regarde le client d’un œil velouté (tout en l’ayant regardé préalablement froidement par le judas) et finit par ouvrir la porte pour qu’il la voie dans sa totalité. Les *bichas* adorent commenter la manière dont elles accueillent les clients. Toutes rivalisent dans les *mises en scène* qu’elles élaborent en se racontant quels éléments ont été particulièrement accrocheurs et comment elles ont convaincu un client de rester ou de payer une somme importante.

Cynthia me posait régulièrement la question suivante : « *Da para enganar ?* » (« Ça le fait [pour (lit. tromper, duper, arnaquer)] ? », comme si elle cherchait la confirmation que son apparence – bien que trompeuse selon elle - était « crédible ». Un autre exemple de cette volonté de leurrer le client est la façon « classique »¹⁰⁵ adoptées par les travestis sans implants mammaires pour faire croire aux clients qu’elles ont une poitrine. Un jour, alors que j’accompagnais une médiatrice culturelle, nous sommes allées dans un salon où travaillait une *bicha*. Cette dernière était aussi drôle que théâtrale et se décrivait dans l’annonce du journal comme ayant une « très grosse poitrine » (ce que font la plupart d’ailleurs). Cinq minutes après notre arrivée, elle me fit toucher sa poitrine et attendit mon commentaire. Comme je savais pas ce qu’il convenait de dire dans ces moments, elle me tendit la perche : « Comment tu le trouves [mon sein] ? » (« *Como acha ele ?* »). Elle ne me laissa toutefois pas le temps d’y répondre et se « dépoitrina » en brandissant une paire de chaussettes contenant un préservatif rempli d’eau. Mimant le

¹⁰⁴ « *The prostitute in her work uniform does what will lead to making money, in the case of the transsexual a hyperperformance of womanliness.* » Agustin (2002/b :16)

¹⁰⁵ Je dis « classique », car lorsque j’ai vu ça la première fois, j’étais tout à fait émerveillée par l’ingéniosité du geste. Cependant, quand j’en parlai avec excitation à Cynthia, elle me regarda d’un œil amusé et me dit que « tout le monde » (toutes les *bichas*) faisaient ça (lorsqu’elles n’avaient pas de poitrine). D’ailleurs, les clients ne sont pas ignorants de ce fait, comme j’ai pu m’en rendre compte dans leurs discussions sur le forum. Au contraire, ils semblaient tout à fait au courant de ce genre de subterfuges.

reste de la scène, elle me montra avec malice comment elle détournait l'attention des clients désireux de toucher ses seins en les invitant à se rendre prestement sur le lit où elle pouvait plus aisément focaliser leur attention sur autre chose. Si le client se rendait compte de la supercherie après avoir payé, il était trop tard pour faire marche arrière. Elle s'en sortait alors d'affaire en s'excusant platement.¹⁰⁶

L'art du paraître et du déguisement prend tout son sens si l'on considère les déménagements fréquents des prostituées. Le leurre du client au travers des apparences atteint son paroxysme lorsqu'elles reviennent dans un salon dans lequel elles ont déjà travaillé auparavant. Elles parviennent à ne pas se faire reconnaître des clients qui pourtant ont déjà payés pour leurs services. La description et le nom dans l'annonce ont changé, la chambre est aménagée différemment et elles-mêmes ont une apparence autre (coupe et couleur de cheveux / perruque, lingerie, maquillage différents).

¹⁰⁶ Pour la petite histoire, j'ai connu cette *bicha* quelques heures avant Cynthia, car elles travaillaient toutes deux dans la même ville dans laquelle la médiatrice faisait ses interventions de prévention. Ce n'est que plusieurs mois plus tard que j'appris qu'elles se connaissaient quand Cynthia me dit : « Tu te rappelles cette *bicha* ? ». Elle me raconta alors qu'elle avait été renvoyée au pays et qu'elle en avait profité pour se faire implanter une « vraie » poitrine. A l'heure actuelle, elle est de retour en Suisse, toujours clandestine.

4 La prostitution

4.1 Différents lieux, différentes prostitutions

Mon terrain a porté sur les stratégies de travail déployées par les *bichas* clandestines dans les salons de massage. La prostitution en salon est une forme parmi d'autres. Avant d'aller plus loin, il convient d'insister sur le fait qu'il n'existe pas « un milieu de la prostitution » en soi, mais que cette dernière varie considérablement en fonction de plusieurs facteurs tels que le lieu et le type de prostitution. Nous n'avons pas la place pour discuter chaque type de prostitution. Les prostituées se distinguent aussi par leurs origines, par leurs statuts en Suisse (permis de séjour, contrat de travail spécifique ou illégales), mais aussi par la conception qu'elles ont de leur travail. Alors que certaines prostituées travaillent de manière professionnelle et à plein temps, il s'agit pour d'autres que d'une activité ponctuelle. Aujourd'hui, le marché de la prostitution est caractérisé par une offre dépassant la demande, menant à des rivalités toujours plus acerbes entre les différents types de prostituées, mais aussi, comme nous allons le voir, entre les prostituées du même type, notamment celles qui travaillent dans des salons de massage. Selon Marianne Schweizer,¹⁰⁷ on en compte aujourd'hui dix fois plus qu'il y a cinq ans en arrière et la compétition entre *filles* est immense. Ces dernières années, le milieu de la prostitution en Suisse a connu de grands changements, surtout liés à des flux migratoires (maintenant globaux) sans précédents.¹⁰⁸ Ces nouvelles migrations, mêlées au désir de « renouveau » des clients, assurent une évolution constante du milieu, touchant les différents types de prostitution.¹⁰⁹

On peut établir une différence dans les « style » de prostitution selon l'endroit¹¹⁰ où elle est exercée. Nous aborderons ici les prostituées qui travaillent dans la rue, dans les cabarets et bars à champagne et dans les salons de massage.

La prostitution de rue est souvent considérée comme particulièrement dangereuse car les *filles* qui y travaillent sont plus exposées à des situations de violence ou d'agression que celles qui travaillent dans des bars ou en salon.¹¹¹ Pour cette raison, les prostituées qui travaillent dans la rue figurent, aux yeux de leurs *collègues* dans la couche la plus basse de la hiérarchie. Cette « hiérarchie » entre prostituées est également établie en fonction des prix des prestations, les escortes tant les plus chères, figurant de ce fait dans le haut de gamme. Les prostituées qui travaillent dans la rue ne peuvent pas arpenter le trottoir où bon leur semble. Elles doivent non seulement respecter les législations délimitant des quartiers et rues réservés à cet effet,¹¹² mais également la hiérarchie interne

¹⁰⁷ Je me réfère à une conversation que j'ai eue à la fin 2005 avec Mme Schweizer qui travaille pour Aspasia à Genève.

¹⁰⁸ Beare 1999, Thorbeck 2002

¹⁰⁹ Une ex-prostituée brésilienne qui avait travaillé dans des cabarets m'a raconté qu'il y a quelques années, les femmes de couleur étaient très demandées et qu'aujourd'hui cette préférence va plutôt aux *filles* d'Europe de l'est.

¹¹⁰ Certains aspects du rapport au client sont eux aussi conditionnés par le cadre dans lequel la prostituée travaille : dans la rue, il faut aborder le client, dans un bar, l'inviter à boire, et dans un salon, il faut mettre une annonce, répondre au téléphone, et négocier après avoir ouvert la porte. Toutes les formes de prostitution et les stratégies qui en ressortent varient énormément d'un cas à l'autre.

¹¹¹ Hürlimann (2004:18). En Suisse par exemple, la ville de Soleure a commencé à surveiller les rues chaudes avec des caméras en janvier 2001 suite à une augmentation de la violence.

¹¹² Voir chapitre 3 de Lprost, articles 6 et 7 sur « l'exercice de la prostitution sur le domaine public, sur des lieux accessibles au public ou exposés à la vue du public » en annexe.

entre collègues, dans laquelle les plus anciennes s'affirment sur le trottoir et défendent leur espace de travail.¹¹³

En ce qui concerne les *filles* qui travaillent dans les cabarets, une catégorie de séjour a été créée : le permis de séjour L qui leur permet de travailler en Suisse pendant huit mois en tant que strip-teaseuse (et rien d'autre (!)).¹¹⁴ Les *filles* qui travaillent dans les cabarets sont ainsi recrutées en tant que « danseuses » ou « artistes », et n'ont pas le droit de vendre des services sexuels.¹¹⁵ Ceci participe au fait qu'elles ne s'identifient pas comme prostituées, même si beaucoup d'entre elles se prostituent de manière illégale. M. Frédéric Hainard, chef adjoint de la police de sûreté à Neuchâtel,¹¹⁶ m'expliqua que parfois, elles attendaient que le patron ait le dos tourné pour vendre un service sexuel.¹¹⁷ A Neuchâtel, les cabarets ont le droit d'engager six filles au maximum et doivent leur garantir un salaire de minimum 2'200 francs par mois. Selon M. Hainard, cette loi restrictive poussa de nombreux cabarets à fermer,¹¹⁸ et provoqua l'explosion des salons de massage et des « bars à champagne ». Ces derniers échappent à la législation sur les cabarets et ne se déclarent pas à la police comme des lieux de prostitution. Ces bars posent de nouveaux problèmes à la police : les tenanciers possèdent généralement des bars au rez-de-chaussée, avec des appartements en dessus. Ils louent les chambres à des « touristes » qui sont en fait des clandestines qui « boivent un verre avec des amis » explique M. Hainard. Les tenanciers disent ne pas être au courant de ce qui se passe plus haut et nient toute forme de prostitution dans leurs établissements. Les *filles* qui y travaillent (appelées « hôtesse ») n'ont pas de contrat signé avec le patron et sont pour la plupart clandestines.

4.2 Deux conceptions dominantes dans les sciences sociales

Dès les premières lignes de son article « La prostitution, zone de vulnérabilité sociale » (2002), Lilian Mathieu met le doigt sur ce qui rend la prostitution si difficile à appréhender non seulement dans les sciences sociales, mais aussi plus largement dans les dispositifs sociaux mis en place par les politiques étatiques qui tentent de répondre aux difficultés rencontrées par les prostituées : « *Deux conceptions opposées de la prostitution s'affrontent actuellement dans les débats français, mais aussi européens. La première, défendue par le courant abolitionniste, la considère comme une forme moderne d'esclavage, et en tant que telle à abolir, tandis que la seconde la définit – à condition d'être « librement » choisie et exercée – comme un « métier à part entière », exigeant sa dé-stigmatisation et sa pleine reconnaissance.* »

Le courant abolitionniste (présent notamment en Suède) a adopté la définition de la « prostitution-esclavage » depuis 1999 et considère le client comme un délinquant. Il stipule que la relation au client est de nature humiliante et nuisible pour la prostituée, tout comme les relations avec les « partis tiers ». Au Danemark, par exemple, il n'est pas considéré comme délictueux de vendre des services sexuels. Par contre, il est criminel de

¹¹³ Voir au sujet des conflits de territoire Mathieu et Welzer-Lang 1995.

¹¹⁴ Au sujet de la problématique des papiers et des droits de travail pour les danseuses de cabaret, voir l'étude de Dahinden et Stants 2006.

¹¹⁵ La définition légale de la prostitution n'inclut d'ailleurs pas non plus les strip-teaseuses, les femmes dans les peep-show ni les actrices porno. (Hürlimann 2004:13)

¹¹⁶ M. Hainard a fait une formation en droit à l'Université de Neuchâtel pour devenir avocat avant d'entrer dans la police. Au niveau hiérarchique de l'organigramme de la police de sûreté, M. Hainard occupe actuellement la place de l'adjoint du chef. Il est responsable de la section « opérationnelle » et collabore avec le chef de la brigade des mœurs M. Neuhaus.

¹¹⁷ Lorsque la police découvre des danseuses de cabaret qui se prostituent, c'est le patron qui est inculpé.

¹¹⁸ Alors que Neuchâtel comptait 24 cabarets en 2005, en 2006, il n'y en a plus que 14.

payer des « tiers partis ». En pratique, cela signifie que les prostituées indigènes qui ne sont pas supposées payer des « tiers partis », peuvent travailler sur une base légale. Par contre, les étrangères qui, elles, doivent payer un intermédiaire pour arriver au pays, se retrouvent forcément dans l'illégalité (à moins de se régulariser et d'obtenir un permis de travail).¹¹⁹ Selon Mathieu (2002:55), cette conception brouille la compréhension tant de l'esclavage que de la prostitution en assimilant l'un à l'autre et pêche par son univocité, son misérabilisme et son essentialisme. Les défenseurs de cette conceptions ont une propension à considérer que la prostitution serait dans son essence même, et indépendamment de toute considération pour ses conditions historiques concrètes et pratiques, une forme de misère et d'aliénation.¹²⁰

De plus, le misérabilisme commet une injustice en niant aux prostituées toute capacité d'action ou de réaction face à la contrainte. Une étude même superficielle de la réalité du monde prostitutionnel montre rapidement que toutes les personnes prostituées ne sont pas dépendantes d'un proxénète les contraignant à se prostituer.¹²¹

La seconde conception, celle de la prostitution comme « travail sexuel », rappelle opportunément que la sexualité vénale est avant tout, pour celles et ceux qui l'exercent, l'activité qui leur permet de gagner leur moyen de subsistance. La Hollande, par exemple, s'est rangée depuis 2000 du côté des partisans de la « prostitution travail » en intégrant cette activité au salariat.¹²² De manière générale, cette conception est incarnée par les associations de « santé communautaire » assurant une prévention du sida auprès des prostituées.¹²³ En Suisse romande, c'est le cas d'*Aspasie* à Genève et *Fleur de Pavé* à Lausanne. Ces associations préfèrent parler en termes de « TMS » (travailleurs-euses dans les métiers du sexe), version française du terme anglais « *sex worker* », plutôt que de prostitué(e)s. Un des problèmes majeurs de cette démarche est qu'elle exige des prostituées une identification en tant que telles.¹²⁴ En Suisse, il n'est pas délictueux de vendre des services sexuels. Par contre, payer des « tiers partis » est interdit. En pratique, cela signifie que les prostituées suisses ou possédant un permis C qui ne sont pas supposées payer des « tiers partis » peuvent travailler sur une base légale. Les clandestines, par contre, sont en difficulté supplémentaire, car elles n'ont pas d'autres options que de payer quelqu'un pour le voyage ou la location de la chambre. Apparait ici le péril qui menace toute politique de « reconnaissance » de l'activité prostitutionnelle : en définissant les conditions de son exercice « légal », une telle politique renvoie nécessairement dans l'illégitimité, voire l'illégalité, celles et ceux pour qui il s'agit d'une pratique intermittente ou informelle.

Mathieu considère ainsi la position des adeptes du « travail sexuel » également insatisfaisante de par son refus à pousser jusqu'au bout l'analogie avec le monde du travail et ainsi de faire ressortir ce qui rapproche, mais également *différencie*, la prostitution des activités professionnelles légitimes.¹²⁵ De fait, même dans les cas où la prostitution est abordée comme un travail « normal », les personnes qui vivent de ce métier continuent à subir une stigmatisation sociale manifeste et ne sont de ce fait *pas* des « travailleuses

¹¹⁹ Thorbek (1998:6)

¹²⁰ Kempadoo 1999 explique comment, dans le contexte colonial des Caraïbes, la prostitution avait aussi des implications politiques directes, en tant que stratégie de libération.

¹²¹ Comme le souligne Mathieu, nombre d'entre elles sont autonomes et préfèrent persévérer dans cette activité plutôt que de se réinsérer dans le marché du travail « normal ». (2002:55)

¹²² Mathieu (2002:69)

¹²³ Au niveau européen, voir entre autres les activités et objectifs de TAMPEP (Transnational AIDS/STI Prevention Among Migrant Prostitutes in Europe) : www.tampep.com .

¹²⁴ De Meis 2002 a montré que cette identification est particulièrement problématique, car les prostituées ne se sentent souvent pas concernées par les programmes d'aide qui leur sont pourtant destinés.

¹²⁵ Mathieu (2002:56)

comme les autres ». Faisant référence au jour où elle s'est déclarée, Natacha disait qu'elle avait eu besoin d'un certain courage pour aller au poste pour demander d'ouvrir son salon. Dans le même ordre d'idée, elle me dit que, au quotidien, il n'était pas évident d'être sans arrêt confrontée à la perpétuelle question « que faites-vous dans la vie ? ».

4.2.1 La prostitution, une désaffiliation ?

Le débat entre les abolitionnistes et les partisans de la « prostitution-travail » est éminemment politique et mon but n'est pas d'entrer dans cette polémique. L'intention de cette recherche est de proposer une approche anthropologique de la prostitution en recherchant de nouvelles pistes de réflexion. En abordant cette question sous un angle conceptuel, nous rechercherons des voies alternatives d'analyse du phénomène prostitutionnel dans ses rapports au monde du travail. A ce titre, la notion de *désaffiliation* développée par Castel (1995), comprise comme un processus conduisant de la pleine intégration à l'inexistence sociale, a permis d'envisager des aspects de la prostitution sous un nouveau jour, à savoir ceux participant à la construction des rapports de genre : « *ainsi, considérer la prostitution comme relevant d'une exclusion de la société salariale permet de souligner que cette activité est majoritairement exercée par les femmes, c'est-à-dire non seulement la catégorie que le système de genre désigne pour la prostitution, mais aussi l'une des plus précaires sur le marché du travail. De même, peut-on considérer que les facteurs de précarité économique qui conduisent les hommes (garçons de passe, travestis et transsexuels) à se prostituer ne sont pas sans lien avec le fait qu'ils présentent à des degrés divers une discordance avec le sexe et le genre (socialement perçue, et personnellement intériorisée, comme déviance) – discordance qui, notamment en ce qu'elle tend à les rapprocher du genre féminin et de l'homosexualité constitue elle-même un facteur de vulnérabilité déterminant dans leur parcours dans la prostitution* ». ¹²⁶ Ceci retrouve la vulnérabilité d'accès au marché du travail dans le cas des *bichas* au Brésil discutée plus haut dans le texte. La notion de *désaffiliation* permet donc de rendre compte des différents facteurs sociaux « extérieurs » de vulnérabilité des prostituées (stigmates sociaux contre la sexualité vénale, manque de droits sociaux, agressions), mais aussi ceux propres au milieu (rivalité, clandestinité, maladies, etc.).

Contrairement à la notion d'*exclusion* – véhiculée dans les médias, dans la politique et dans les discours des assistants sociaux - qui homogénéise des situations de précarité pourtant disparates et conduit à une vision statique de la réalité sociale, ¹²⁷ le concept de *désaffiliation* permet une appréhension dynamique des logiques qui amènent, par paliers successifs, certains individus à passer de l'intégration à la disqualification ou à l'inexistence sociale. Cela dit, il ne faut pas sous-estimer la dimension dynamique « contraire » de ce processus et, comme l'a souligné à juste titre De Meis (2002), les prostituées peuvent « grader » dans le « milieu » en se reconnaissant, voire en *s'affirmant* en tant que prostituées. Elles peuvent alors adopter le rôle (plus gratifiant) de la « Madame » (maquerelle) ou s'engager dans la lutte sociale pour la cause des prostituées, comme ce fut le cas de feu Grisélidis, prostituée activiste à Genève qui s'est battue pour les droits et la reconnaissance sociale des prostituées. ¹²⁸ Si l'on comprend en quoi la prostitution constitue un « scandale » social dans sa transgression des formes « légitimes »

¹²⁶ Mathieu (2002:56). Ceci retrouve la vulnérabilité d'accès au marché du travail dans le cas des *bichas* au Brésil discutée plus haut dans le texte.

¹²⁷ « *L'exclusion est immobile. Elle désigne un état ou plutôt, des états de privation. Mais le constat des carences ne permet pas de ressaisir les processus qui génèrent ces situations* » Castel (1995:15)

¹²⁸ La démarche de Grisélidis inspira de nombreux mouvements sociaux dont *Aspasie* à Genève.

des rapports sexuels dans nos sociétés,¹²⁹ il ne faut pas sous-estimer le fait que cette dimension scandaleuse provient aussi d'un rapport particulier au travail : la prostitution est une activité rétribuée, parallèle aux circuits économiques officiels lorsqu'elle se pratique au noir, et tend à échapper au contrôle de l'Etat.¹³⁰

Un premier point de vulnérabilité sociale des prostituées reposerait, selon Mathieu précisément sur le rapport entre la prostitution et le monde du travail : « [...] *Si la prostitution est une activité lucrative assurant la survie de la personne qui l'exerce, elle n'est pas moins située à l'écart du monde « normal » et – c'est un point central – de ses protections. C'est en ce sens qu'elle révèle des zones de vulnérabilité situées entre intégration et inexistence sociale : les prostituées disposent certes d'une source de revenus, mais celle-ci est inavouable et ne leur permet pas de bénéficier de protection sociale.* »¹³¹ Si l'observation de Mathieu se tient dans sa globalité, il faut tout de même signaler que, du moins en Suisse, les prostituées (même clandestines) ont droit, entre autres, à l'assurance maladie. Certaines associations sociales comme « *Point d'eau* » à Lausanne sont spécialisées dans l'orientation de ces personnes vers des réseaux d'assistance sanitaire. Il est à noter en outre que les clandestines peuvent même demander des subsides au canton (du moins dans le canton de Vaud) au cas où elles auraient besoin de soutien financier.¹³²

Parallèlement à son rapport particulier au monde du travail, la *désaffiliation* ou la mise à l'écart sociale des prostituées est aussi accrue par d'autres facteurs inhérents à l'activité elle-même et qui contribuent à renforcer la vulnérabilité des prostituées : insécurité et violence (des clients et/ou de la police), maladies, rivalité entre elles et illégitimité sociale de leur métier. A ces facteurs de vulnérabilité affectant l'ensemble des prostituées s'en ajoutent d'autres, touchant certaines catégories particulières. Je pense aux toxicomanes, mais aussi particulièrement – et nous reviendrons sur ces points plus loin – aux étrangères en situation irrégulière qui voient leur précarité redoublée par la clandestinité, ainsi qu'aux travestis et transsexuelles qui, surtout lorsqu'elles travaillent dans la rue, sont exposées régulièrement aux insultes homophobes et aux agressions verbales et physiques de la part des passants.¹³³

4.2.2 Quel regard porter sur la prostitution ?

La question de l'identification des prostituées à leur travail est complexe. Plusieurs recherches ont montré que si elles reconnaissent leur travail, ce n'est souvent que de manière temporaire ; elles perçoivent leur activité comme un tremplin, une occasion pour amasser de l'argent avant de s'adonner à autre chose.¹³⁴ Comme le dit Cynthia, « *Je fais la pute* » (« *fazer a puta* »), mais on n'est pas pute. Lorsque les prostituées sont en situation irrégulière, s'ajoute la possibilité d'un renvoi au pays, ce qui renforce la dimension temporaire de leur travail ici. De plus, comme l'indique Agustin (2002/b:113),

¹²⁹ Par exemple, la sexualité extraconjugale, multi partenariat, sexualité mercantile et ne visant pas à la reproduction... (Voir Rubin 1992 sur la stratification historique et sociale des pratiques sexuelles et Iacub 2003 pour la dimension légale des rapports sexuels « hors norme ».)

¹³⁰ Corbin 1982.

¹³¹ Mathieu (2002:58)

¹³² Informations tirée d'un entretien téléphonique réalisé avec une collaboratrice de « *Point d'eau* » à Lausanne.

¹³³ Mathieu 2002

¹³⁴ Castaeda 1996, De Meis 1999 et 2002, Brennan 2004

les questions d'identité intéressent moins les migrantes que le droit de continuer à gagner de l'argent. Elles s'identifieront ainsi plus en tant que « migrantes de tel pays » que comme prostituées.

Peut-on donc considérer la prostitution sous l'angle du travail sachant que beaucoup de prostituées n'interprètent pas leur activité en ces termes ? Autrement dit, peut-on envisager un concept qui permette d'appréhender la prostitution dans les sciences sociales de manière dynamique, sans l'enfermer dans une catégorie problématique ? Pike a su mettre en avant dans les années 1960 les écarts qui peuvent exister entre une perspective *etic* et *emic*.¹³⁵ Ces écarts se font particulièrement sentir dans le domaine de l'aide sociale aux prostituées où les deux parties ne partagent souvent pas le même langage ni les mêmes réalités, rendant l'application de projets sur le terrain particulièrement délicate.¹³⁶ Comme le souligne Mathieu (2002:70), la plupart des dispositifs d'assistance sanitaire et sociale destinés aux prostituées ont cela en commun qu'ils sont fondés sur un même présupposé – sans doute inévitable, mais lourd de conséquence – qui considère que la prostitution est l'élément central de l'identité des personnes auxquelles ils sont destinés. Cette identité se voit conférer un poids prééminent, alors que la prostitution n'est, chez une même personne, qu'une composante parmi une multitude d'autres références identitaires. De plus, les prostituées peuvent être amenées à rejeter cette identité entre autres pour des raisons culturelles. Au Brésil, par exemple, la société offre selon De Meis (2002) deux rôles sociaux dominants à la femme : celui de la « bonne mère » et celui de la « pute », selon la dichotomie intérieur / extérieur (maison / rue) discutée par Da Matta (1983). L'idée de la prostitution comme travail est donc très controversée : quand une femme brésilienne devient prostituée, elle sort du monde de la maison, du rôle de la bonne mère, pour entrer dans celui de la femme dépravée. Cependant, comme l'indique De Meis, les prostituées ne rompent pas entièrement avec le monde de la maison et le rêve d'être un jour une bonne mère persiste. C'est précisément pour cette raison qu'elles n'arrivent pas à accepter le monde de la rue comme le leur. Elles resteraient alors suspendues entre ces deux univers et lutteraient avec ces différentes identités pour trouver une narration d'elles-mêmes cohérente.¹³⁷

La conséquence la plus immédiate de la spécialisation de l'assistance est bien connue de la sociologie interactionniste de la déviance : elle produit un étiquetage des personnes qui en constituent la « clientèle », durablement identifiées et marquées (c'est-à-dire stigmatisées) comme prostituées, car prises en charge par des organismes s'adressant exclusivement à cette catégorie. Dans une perspective interactionniste de la déviance, l'aspect le plus important partagé par toutes les personnes déviantes est l'expérience d'être étiquetées comme « outsider ». Comme l'écrit Becker, « le déviant est celui auquel cette étiquette a été appliquée avec succès et le comportement déviant est celui auquel la

¹³⁵ C'est-à-dire entre le point de vue « intérieur » ou propre aux personnes « étudiées » et le point de vue « extérieur », propre au chercheur. Voir Pike 1967

¹³⁶ Pour une plus ample discussion sur les divergences de perception des projets d'aide sociales aux prostituées et la perception des prostituées elles-mêmes, voir entre autres : Larvie 1997, Levene 2000, Parker 2001, Hansen et Groce 2001, De Meis 2002.

¹³⁷ Il convient de souligner que ce modèle dépend fortement des questions de genre. Kempadoo (1999) illustre bien la différence de perception de la profession qu'il peut exister entre les hommes et les femmes dans les Caraïbes dans le contexte du tourisme sexuel : alors que les femmes prostituées sont marginalisées et traitées de « putes », les hommes sont qualifiés de « beach boys » ou de « island boys ». Les discours indigènes relatifs au genre valorisent une virilité hyperactive et les prouesses de relations extraconjugales. Ainsi, dans ce contexte, la domination masculine n'est pas remise en cause pour les hommes qui se prostituent, car ils réaffirment leur masculinité en multipliant leurs partenaires.

collectivité attache cette étiquette.»¹³⁸ L'approche interactionniste de la déviance s'est développée suite à l'Ecole de Chicago à laquelle elle doit un renversement de l'appréhension morale des comportements déviants, jugés « anormaux ». Elle souligne que le mode de vie des « déviants » est structuré avec des codes, des contraintes, des normes et des valeurs. La sociologie de la déviance pose donc comme principe la relativité de la déviance, qui n'existe pas en soi, s'intéressant tout autant à la formation du jugement de déviance qu'aux caractéristiques de ces formes d'activités sociales qualifiées de « déviantes ».

Cet étiquetage explique que nombre de prostituées évitent, dans la mesure du possible, les organismes qui leur sont pourtant destinés. A ce titre, Mathieu (2002:71) cite une prostituée: « *A chaque fois qu'ils [...] font la démarche t'es cataloguée [...], alors moi j'dis si tu peux, vaut mieux t'en sortir par toi-même.* » L'évitement de l'étiquetage correspond d'une part à un souci de camouflage chez les personnes inquiètes des éventuelles conséquences d'un dévoilement de leur activité. D'autre part, il correspond surtout à une protection de l'image de soi par une mise à distance du stigmate chez celles qui n'ont pas intériorisé l'identité de prostituée. Ceci est principalement le cas de celles qui exercent la prostitution depuis peu de temps ou de manière irrégulière et informelle. Elles affirment « faire le tapin » (*fazer a puta*), mais sans jamais se présenter comme prostituées.¹³⁹ Le travail dans la prostitution est alors perçu comme un « tremplin » ou une activité temporaire. Cela dit, même si la majorité des prostituées dissimulent leur travail non seulement à la famille, mais à la société dans son ensemble, d'autres le revendiquent haut et fort comme l'illustre cette phrase assez parlante que m'a dit Natacha en éclatant de rire : « *Puisque de toutes façons on vit dans un monde de putes, alors autant le faire professionnellement !* »

4.3 Prostitution et migration, incompatibilité théorique ?

« <i>Eran las siete de la mañana y uno por uno al matadero, pues cada cual tiene su precio.</i>	<i>buscando visa de cemento y cal y en el asfalto quién me va a encontrar ?</i>
<i>Buscando visa para un sueño. buscando visa para un sueño,</i>	<i>buscando visa, la razón de ser buscando visa, para no volver »¹⁴⁰</i>

Les femmes qui quittent leur pays pour se prostituer à l'étranger disparaissent des études migratoires pour réapparaître dans des théories criminologiques ou féministes dans lesquelles on les retrouve comme victimes.¹⁴¹ Nombreux sont aujourd'hui les textes qui abordent la prostitution par la perspective du trafic d'êtres humains, sujet qui préoccupe

¹³⁸ Becker (1985:33).

¹³⁹ Castañeda 1996 montre comment les prostituées élaborent des défenses contre le stigma de la prostitution pour empêcher leur vie professionnelle de contaminer leur vie privée (nom d'artiste, habits spécifiques, maquillage). Brennan 2004 indique que les prostituées construisent leur identité en se distançant de leurs congénères en leur attribuant le stigma, allant jusqu'à ne pas se considérer comme prostituée : « *Je ne suis pas comme les autres* ». La prostitution reste perçue comme une activité temporaire, ne faisant pas partie intégrale de leur identité.

¹⁴⁰ Extrait de la célèbre chanson de *bachata* du Dominicain Juan Luis Guerra : « *C'était sept heures du matin et un à un à l'abattoir, puisque chacun a son prix à la recherche d'un visa pour un rêve. [...]A la recherche d'un visa pour un rêve, à la recherche d'un visa de ciment et de chaux et qui va me retrouver sur l'asphalte ? [...]A la recherche d'un visa, la raison d'être, à la recherche d'un visa, pour ne plus revenir* »

¹⁴¹ Si je parle des « femmes », c'est parce que les hommes, travestis et transsexuels sont encore plus absents des études migratoires.

hautement les autorités étatiques.¹⁴² Les migrantes qui travaillent dans le secteur de la prostitution sont souvent considérées de la même façon sans problématisation de l'éventualité d'une démarche personnelle.¹⁴³ Le trafic d'êtres humains existe, mais il est propre à certains cas et mérite d'être utilisé avec précaution. Défini de nombreuses façons, il convient de le retenir pour les situations dans lesquelles une personne est leurrée, trompée et forcée à voyager dans un autre pays pour y travailler.

La question du trafic implique celle de l'intervention d'un « trafiquant », « passeur » ou « entremetteur », à savoir une ou plusieurs personne(s) qui « aident » la prostituée à réaliser le voyage. Le problème se situe donc au niveau de la venue en « aide » de son action. En Europe, une personne qui organise le voyage pour une prostituée est considérée comme un trafiquant.¹⁴⁴ Kulick indique à juste titre que les *bichas* qui ont de l'expérience dans la prostitution à l'étranger aident les autres à réaliser le voyage. J'ai moi-même été étonnée le jour où Cynthia me demanda ce que je pensais de l'idée qu'elle fasse venir quelqu'un du Brésil. Les conditions du contrat du voyage de Cynthia me paraissaient assez lourdes, mais j'oubliais à quel point le désir de venir travailler (se prostituer) à l'étranger pouvait être fort. De plus, dans sa vision des choses, elle souhaitait le faire « *para ajudar* » (pour aider) une autre personne, pour lui faciliter les choses comme elle l'avait fait pour sa cousine Alexa, arrivée en Suisse à moindre frais qu'elle-même. Cela dit, l'intérêt économique de la démarche est aussi évident. Ceci permet de nuancer l'image de la prostituée non seulement victime d'un réseau mafieux, mais *extérieure* à lui. Si l'on considère l'expérience de Cynthia, les « réseaux » ne sont pas aussi « étanches » qu'on pourrait le croire : une fois entrée, la prostituée fait elle-même partie du « réseau » et peut faciliter le voyage à une amie ou à un membre de sa famille.

4.3.1 Quelle marge d'action pour les prostituées migrantes ?

Si Mathieu insiste sur le fait que « *l'engagement dans l'économie souterraine de la prostitution [est] toujours contraint, [et que] la distinction entre prostitution « libre » et « forcée » [est donc] dépourvue de pertinence* », c'est avant tout dans un souci de souligner que le fait de s'engager dans une activité aussi stigmatisée que celle de la prostitution, est rarement l'aboutissement d'une démarche volontaire et délibéré, mais souvent le fruit d'une « contrainte » ou du moins une forme d'adaptation à une situation marquée par la détresse ou le manque.¹⁴⁵ Reconnaître le caractère « contraint » de la prostitution ne doit toutefois pas conduire à nier aux personnes qui s'y livrent toute autonomie ou capacité de réaliser des décisions. Les questions sur la marge de manœuvre

¹⁴² Dans un communiqué du département fédéral de justice et police (DFJP) du 29.05.2002, un groupe de travail spécialisé signale au Conseil fédéral qu' « *il importe de soutenir plus efficacement les victimes de la traite des êtres humains et de poursuivre plus résolument les auteurs. Il convient, en outre, de combattre la traite des êtres humains par des mesures préventives. De l'avis du groupe de travail, le problème majeur qui se pose en matière de lutte contre la traite des êtres humains est dû aux déficiences dans l'exécution et dans l'efficacité de la législation en matière pénale et en matière d'aide aux victimes. Ainsi, il arrive souvent que les victimes soient frappées d'une mesure de renvoi avant que ne débute la procédure pénale. (...) En outre, par manque de connaissance de leurs droits ou par sentiment d'insécurité, les victimes de la traite des êtres humains ne font pas appel aux dispositifs d'aide et de conseils mis en place à leur intention.* » (<http://www.ejpd.admin.ch/ejpd/fr/home/dokumentation/mi/2002/2002-05-290.html>)

¹⁴³ Voir entre autres au sujet de cette critique Beare 1999, ainsi que les nombreux articles d'Agustin. Entre autres ceux de 2002/a/b, 2003, 2006.

¹⁴⁴ Throbek (2002:5)

¹⁴⁵ Mathieu (2002:64). Il inclut dans ce qu'il estime être la « marge de choix » des personnes en situation d'extrême précarité, la possibilité de voler ou de mendier. (Ibid. pp. 60) Mathieu s'intéresse en fait davantage à la situation des prostituées *françaises* en France.

des acteurs sociaux et sur la manière dont ils la gèrent font écho à un débats plus large dans les sciences sociales, à savoir les discussions entre les défenseurs d'acteurs « libres » et ceux d'acteurs « agis ». Le but ici n'est pas d'entrer dans ces débats, mais de s'intéresser plus spécifiquement à la manière dont les individus produisent du sens (*sens making*) face à la réalité qui les entoure.

En tant que chercheur, lorsque l'on se penche sur la problématique des migrantes travaillant dans l'industrie du sexe, on se retrouve forcément dans des discours en rapport à des questions sanitaires (prévention du sida), de « trafic » ou de violence. De nouvelles études cherchent à approcher cette problématique sur la base d'une perspective migratoire. A titre d'exemple, Brennan (2004) a montré que la prostitution en Europe représentait pour les Dominicaines une stratégie d'avancement économique et qu'il convenait, pour cette raison, de regarder les flux migratoires des prostituées du point de vue des *choix* (aussi contraints soient-ils) réalisés par les *actrices*. De fait, les prostituées brésiliennes que j'ai rencontrées savaient parfaitement qu'elles venaient en Suisse pour se prostituer et n'étaient donc dans cette mesure pas victimes de promesses mensongères sur ce qui les attendait à l'arrivée.¹⁴⁶ Il est important de clarifier que, même si les conditions de travail en tant que clandestines dans un salon de massage sont souvent difficiles (« *não tudo mundo aguanta a vida aqui* »),¹⁴⁷ les clandestines que j'ai rencontrées pensent qu'elles doivent « profiter » de l'opportunité de travailler en Suisse.¹⁴⁸ Toutes ont fait le voyage avec l'espoir de pouvoir mettre de l'argent de côté avant un retour au pays. Beaucoup de migrantes profitent de leur jeune âge pour travailler quelque temps en Suisse ou dans un pays voisin. Leur succès à faire des économies varie non seulement en fonction de leur travail, mais aussi – et ceci est un point douloureux pour certaines – en fonction de la manière dont la famille au Brésil gèrera l'argent envoyé. Alors que Cynthia a déjà pu acquiescer payer les dettes du voyage et acheter une maison, sa cousine (également *bicha* clandestine) se fait, d'une certaine manière, exploitée par sa propre famille qui profite de la situation et n'utilise pas l'argent comme convenu.

Dans le contexte des migrantes, Agustin (2006) soutient que pour beaucoup d'entre elles, la prostitution *per se* ne pose pas de problème et elles préfèrent cette occupation à une autre comme femme de ménage ou aide dans le secteur des soins.¹⁴⁹ L'auteur occupe un position très critique face aux études menées sur les migrant(e)s¹⁵⁰ et s'insurge contre une propension de plus en plus forte à la victimisation des pauvres, des personnes sans éducation, des migrants ou globalement de tous ceux et celles qui se situent au plus bas de la hiérarchie du pouvoir. Elle explique comment, par habitude, les

¹⁴⁶ En consultant la rubrique « prostitution » dans la bibliothèque du SFM (*swiss forum for migration studies*) on constate que la majorité des recherches traitant du sujet sont actuellement orientées principalement vers les questions de trafic d'être humains, et plus spécifiquement des femmes à des fins d'exploitation sexuelle.

¹⁴⁷ Alors qu'une de ses collègues avait un « coup de blues », Cynthia me dit que (« pas tout le monde supporte la vie ici »)

¹⁴⁸ Au cours d'une discussion, Cynthia me raconta que sa tante, très proche d'elle, lui avait dit qu'elle avait de la chance, que Dieu l'avait choisie parce qu'elle était une personne très bonne et très spéciale (« *Deus escolheu voce, porque e uma pessoa muito boa, muito especial* »). Elle-même répète souvent que « *mesmo assim, tem que aproveitar, não e ? Vou fazer o que ?* » (Même comme ça [dans ces conditions], il faut profiter, n'est-ce pas ? Tu veux que je fasse quoi d'autre ?).

¹⁴⁹ Selon Agustin (2006:37), ce genre de vérité (comme celle de l'énorme demande pour des services sexuels) est en soi difficile à supporter, et expliquerait certains silences dans les recherches.

¹⁵⁰ Le terme « migrant » est presque toujours utilisé pour désigner les personnes de la classe ouvrière, mais rarement pour parler des classes moyennes ou des personnes du « Premier Monde », même lorsque ces dernières émigrent. Le terme est plutôt évocateur d'un statut subalterne. Agustin (2003:31)

individus et organisations qui soutiennent ces personnes les placent en victimes pour mieux faire valoir leurs droits. Elle poursuit : « *the desire of young people to travel, see the world, make a lot of money and not pay much attention to the kind of jobs they do along the way are not acceptable to researchers that begin from moral positions; neither are the statements by professional sex workers that they choose and prefer the work they do.* »¹⁵¹ Cette vision est renforcée lorsqu'il s'agit de femmes (les hommes ou transsexuels migrants travaillant dans le marché du sexe sont encore plus négligés par les études migratoires).

Selon Agustin (2002/a), considérer la marge d'action des migrantes travaillant dans la prostitution comble non seulement une absence de théorisation sur les prostituées migrantes dans le cadre des études sur la migration, mais offre une nouvelle posture non moraliste face à la prostitution. Agustin (2002/b : 111) s'insurge contre le fait qu'au 21^{ème} siècle encore, une femme qui quitte la maison pour la même raison qu'un homme – pour améliorer son sort en travaillant – soit si largement perçue comme y étant poussée, obligée, contrainte ou forcée. L'image de la femme comme partie intégrale de la maison (« femme au foyer ») demeure si ancrée qu'on lui refuse souvent les moyens d'entreprendre une migration. Ainsi naît l'image de la femme innocente arrachée à sa demeure, forcée de migrer, quand elle n'est pas carrément enlevée ou vendue comme esclave.¹⁵²

De fait, je n'ai durant mon terrain, jamais eu la sensation de me trouver en face de personnes totalement victimes ou dépourvues de ressources face à l'adversité et ceci malgré des conditions de travail souvent très pénibles. Au contraire, les souvenirs que je retiens des *bichas*, sont leur bonne humeur générale, l'humour et surtout leur capacité à poursuivre leur but et à élaborer des stratégies malgré les embûches rencontrées à de nombreux niveaux. De plus, selon mes informatrices, les conditions de travail sont vraisemblablement plus dures au Brésil qu'en Suisse. Non seulement les contrôles de police sont menés à la même fréquence, mais la violence du milieu est sans comparaison avec celle rencontrée en Suisse : les agressions homophobes dans la rue sont monnaie courante et travailler dans un salon semble plus dangereux encore. Alors que l'on parlait de la violence dans la rue, Cynthia m'expliqua qu'au Brésil, il n'est pas rare que des hommes jettent de leurs voitures différentes choses sur les travestis : « Eh, au Brésil, il n'y a pas de comparaison avec la Suisse : les hommes nous jettent de l'eau, des œufs, de tout ! » (« *Eh, no Brasil nao tem comparacao com a Suiça. Os homen tiram de tudo para gente : agua, ovos, de tudo* »).¹⁵³ Cynthia m'expliqua aussi qu'au Brésil, si la plupart des prostituées travaillaient dans la rue plutôt que dans des salons, elles le faisaient, malgré les dangers de celle-là, pour des raisons de sécurité : « *C'est très difficile de travailler dans un salon. Moi, j'en avais un, mais je n'étais jamais seule. On travaille toujours avec une collègue parce qu'on ne sait jamais ce qui peut arriver en ouvrant la porte à un homme.* »¹⁵⁴

¹⁵¹ Agustin 2002/a

¹⁵² *Idem*

¹⁵³ Tous les auteurs qui écrivent sur la prostitution au Brésil évoqueront la violence propre au milieu, violence non seulement subies par les travestis en particulier, mais aussi sous forme d'agressions et de vols perpétrés par ces derniers sur les clients.

¹⁵⁴ « *E bem dificil mesmo trabalhar em um salon. Eu tinha salon, mais nao ficava solsinha nao. A gente sempre trabalhava junta com uma colega, porque voce nunca sabe o que pode acontecer quando abre a porta.* »

4.3.2 Le cas des *bichas*

Kulick (1998:160) explique comment les *bichas* ont commencé à chercher fortune dans la prostitution en Europe dans les années 1970, tout d'abord à Paris, puis dans les années 1980, en Italie et dans d'autres pays d'Europe. De retour chez elles, elles répandent la nouvelle de l'intérêt économique que représente le travail (même clandestin) en Europe. Malgré tous les risques corollaires d'une migration et d'un séjour clandestin auxquels les *bichas* sont confrontées, la plupart pense qu'ils valent la peine d'être pris.¹⁵⁵ Un survol des annonces érotiques dans *Le Matin* permet d'estimer à 25% du total des annonces le nombre de travestis qui travaillent dans les salons de massage. Thorbek propose ainsi de considérer les prostituées migrantes comme des *entrepreneurs*¹⁵⁶ dans le sens économique du terme : elles prennent des risques et investissent en vue de gagner une somme d'argent supérieure à ce qu'elles pourraient gagner chez elles.

Le parcours de Cynthia illustre bien ce processus migratoire : après avoir travaillé quelques temps dans la rue d'une ville près de chez ses parents, elle fit la connaissance d'une *bicha* qui travaillait à São Paulo dans un salon de massage.¹⁵⁷ Cette amie lui parla de la possibilité de voyager, de travailler à l'étranger et de gagner plus d'argent. Elle entreprit alors une première migration à São Paulo, partageant un « salon » avec son amie. C'est alors qu'elle rencontra des personnes qui lui proposèrent de l'aider à réaliser le voyage jusqu'en Europe. Après une réflexion de 2 ans et après avoir comparé les avantages et inconvénients des différents pays d'Europe, elle opta pour un voyage en Suisse¹⁵⁸ : « J'ai parlé avec beaucoup de personnes qui avaient voyagé, et toutes disaient que la Suisse est le pays où l'on gagne le plus » (« *Eu converse con muita gente que tinha viajado, e todos diziam que a Suíça é o país onde mais gana* »). Sa mère savait qu'elle pensait voyager, mais personne de sa famille ne la croyait vraiment capable de faire le pas : « Le jour ou tout était prêt, j'ai dit au revoir à ma mère et je suis partie » (« *O dia ya tihna tudo preparado, so fui a salutar a minha mae e fui embora* »). Le vol São Paulo - Paris et le taxi pour passer la frontière en Suisse étaient organisés. Le taxi la laissa à Genève où elle commença par travailler dans la rue. Le prix du voyage et donc la dette avec laquelle elle commençait sa vie en Suisse s'élevait à Fr.12'000, à rembourser en trois mois. Les personnes qui aident les prostituées à migrer connaissent en principe leur famille. Cela suffit pour mettre la personne sous pression et s'assurer du paiement de la dette. Malgré le prix élevé demandé, Cynthia le prit comme un « service » et s'acquitta de sa dette en 8 mois, ce qui lui permit parallèlement d'envoyer de l'argent régulièrement à sa famille.

¹⁵⁵ Kulick (1998:160)

¹⁵⁶ En français dans le texte. Thorbek (2002:3)

¹⁵⁷ Au Brésil, les salons de massage sont moins répandus qu'en Suisse et la plupart des prostituées travaillent dans la rue. Où qu'elles travaillent, elles vivent dans des conditions d'insécurité face à la police similaires à celles de la Suisse. Comme le dit Cynthia : « C'est pareil [au Brésil qu'en Suisse], on doit aussi toujours faire très attention, car si la police te chope une fois, deux fois, c'est fini ! » (« *E a mesma coisa, a gente sempre tem que ter muito cuidado, porque si te pega a policia uma, dois vezes, ya foi !* »)

¹⁵⁸ La question des prix des prestations est déjà connue à l'étranger et peut influencer le choix de la destination que la migrante fera. Cela dit, il est évident que rares sont les personnes qui migrent en sachant *exactement* ce qui les attend dans le pays « d'accueil ». La décision se fait sur la base d'histoires personnelles et de recommandations de tierces personnes. Ceci pour souligner que la migrante, même si elle a déjà une idée du pays de destination avant d'y arriver, a tout à apprendre sur le fonctionnement du pays (ou, dans le cas de la Suisse, des différents cantons). Il est donc faux de penser que les migrant(e)s maîtrisent le code pénal en arrivant, même si elles savent bien qu'elles seront clandestines et de ce fait exposées à la loi et en conséquence la possibilité de se faire expatrier.

Dans la démarche migratoire réalisée par des personnes comme Cynthia et ses collègues, se trouve une motivation à venir se prostituer en Europe pour une période suffisante (du moins dans un premier temps) pour payer différents frais importants ou acheter des biens qui ne peuvent, à leurs yeux et dans leurs conditions, n'être acquis aussi rapidement que par la prostitution à l'étranger. De plus, en faisant le voyage, elles connaissent les risques de confrontation à la police et aux autorités, expérience qu'elles ont déjà toutes eue au Brésil, mais qu'elles sous-estiment peut-être parfois.¹⁵⁹ Leur statut de clandestine ajoute une pression supplémentaire sur le temps qu'elles ont à disposition. Il arrive que des *bichas* se prostituent pendant de longues années,¹⁶⁰ même si des auteurs argumentent que le projet de départ n'est souvent fixé que sur le court terme.¹⁶¹ De mes discussions avec Cynthia et ses collègues ressortait souvent l'idée qu'il fallait « profiter avant que ce ne soit trop tard », en d'autres termes avant de se faire expatrier.

4.3.3 Marginalisation, autoprotection, ragots et résistance

Lorsque je partageais ma thématique de recherche avec mon entourage, beaucoup de personnes s'imaginaient que mon terrain devait être difficile, voire même glauque ou carrément sordide pour les plus pessimistes. Si parfois la situation de Cynthia et de ses collègues clandestines m'angoissait, c'était surtout par empathie, car j'imaginai ce qu'elles devaient ressentir lorsque des situations se compliquaient. Toutefois, ce qui me frappait le plus en compagnie des *bichas* (et des Brésiliennes en général) était leur courage remarquable, leur espoir tenace et un sens de l'humour à toute épreuve. Même si leurs conversations étaient toujours marquées par la peur de la police et par les histoires de *filles* renvoyées, elles avaient l'art de rendre certaines de ces histoires particulièrement drôles. Ceci me fait penser à la monographie de Goldstein, *Laughter out of place* (2003), dans laquelle elle traite des histoires drôles et autres anecdotes que les femmes défavorisées des favelas au Brésil s'échangent. Elle montre comment l'humour peut non seulement servir de facteur d'intégration tant il rapproche le conteur d'une audience choisie, mais en même temps, et par les mêmes moyens, stigmatise les autres en tant qu'outsiders pouvant être dépréciés ou encore dédaignés.¹⁶²

Des travaux s'insérant dans une dynamique de valorisation et reconnaissance des marges de manœuvre des acteurs sociaux, jusque là tenus à l'écart par les discours dominants, se sont donnés pour tâche d'insister sur l'action sociale générée par de tels groupes. A ce titre, Scott a été l'un des premiers à remettre en question les théories en sciences politiques sur l'hégémonie. Dans son ouvrage *Weapons of the Weak*, Scott (1985) s'intéresse aux formes de révoltes moins visibles et ouvertes chez des paysans. L'intérêt principal de la démarche de Scott réside dans sa manière d'étudier les systèmes de domination. Il insiste sur le fait qu'il faut prêter attention à ce qui se cache *en dessous* de la surface de comportements publics évidents : si les « dominés » acceptent leur condition en public, ils la questionnent dans leur vie privée. En d'autres termes, sous une

¹⁵⁹ Les travestis qui retournent au pays auraient tendance à édulcorer les conditions de travail en Europe. Voir Kulick 1998.

¹⁶⁰ J'ai connu une autre collègue *bicha* de Cynthia qui se prostituait entre la Suisse et l'Italie depuis 15 ans de manière clandestine. Elle se maria en 2006 et obtint « finalement » le permis C. Un mois plus tard, elle alla à la police de Sion pour déclarer son salon. Cynthia me raconta que la police referma la porte derrière elle et la renvoya dans son pays après une semaine de prison. Son mari, très attaché à elle, pleurait de désespoir, n'arrivant pas à résoudre l'affaire.

¹⁶¹ Voir De Meiss 2002, Brennan 2004.

¹⁶² Gay (1993:370): "The bit and the wit" cité par Goldstein (2003:10)

obéissance manifeste se cache une résistance latente. De plus, Scott montre que cette résistance ne prend pas forcément une forme altruiste, organisée et communautaire telle que l'avaient imaginée les théories classiques sur l'hégémonie.¹⁶³

Ces formes de résistance sont évidentes chez les *bichas*. Mis à part les questions de beauté et autres conseils esthétiques échangés très souvent entre elles, les *bichas* abordent inévitablement le sujet des clients et de la police en se vantant d'avoir réussi à leurrer tel client ou à avoir entendu telle chose sur une altercation entre une collègue et la police. Les histoires, ragots et anecdotes échangés sont non seulement un moyen pour les prostituées d'affirmer leur appartenance à un groupe (qui, même s'il n'est, comme nous l'avons vu, pas forcément reconnu comme tel par les prostituées elles-mêmes), qui partage des préoccupations communes, mais aussi – et surtout peut-être – un moyen de montrer qu'elles ne sont pas « dupes ». Elles ont, malgré la précarité et la marginalité dans laquelle elles vivent, des stratégies et un pouvoir d'action et de décision significatif. Selon Goldstein, s'il est vrai qu'un acte ne doit pas être conçu en termes de résistance tout simplement parce qu'il prend place dans un contexte de domination,¹⁶⁴ il n'en n'est pas moins le reflet d'une prise de position (politique) d'une classe sociale. Comme l'écrit Goldstein (2003:9) « [...] *it is important to recognize that every act is mitigated through class position and is implicitly a class act, ultimately political in the sense that every act, as well as the analytical practices we employ to understand these practices, reflects, reinforces and enacts class relations.* » Ainsi, parce que les ragots et autres anecdotes sont en lien avec la sensibilité d'un groupe en particulier, ils sont également connectés intimement avec la position qu'occupe l'acteur au sein de la structure de classe.

A titre illustratif, Cynthia me raconta un jour comment sa collègue *bicha* lui avait raconté qu'elle avait réussi de façon astucieuse à se faire de l'argent à travers deux clients simultanément. Un client lui avait demandé de le laisser être présent pour recevoir les autres clients ; il voulait se faire passer pour une *bicha*. Or, en principe, les prostituées n'aiment pas recevoir deux hommes à la fois pour des raisons de sécurité. Cependant, ce dernier la supplia tant et si bien, lui promettant de bien la payer, que, finalement, elle décida d'accepter. Elle mit alors une annonce proposant deux « travestis », attacha le client sur une croix en X (utilisée pour les pratiques SM¹⁶⁵), visage face au mur. A force d'attendre, elle voulut le détacher à plusieurs reprises. Ce dernier, pour pouvoir garder sa place contre le mur lui proposait cependant toujours plus d'argent. Lorsque le deuxième client arriva, il ne pouvait se douter que la personne attachée n'était pas un « vrai travesti » (même si dans un sens il l'était quand même), mais qu'en plus, il s'agissait d'un client. La collègue de Cynthia s'arrangea pour qu'ils s'adonnent à leurs pratiques sexuelles, tout en se maintenant elle-même en dehors. Ceci lui permit de s'assurer un « double revenu » sans participation directe.

Si cette histoire peut paraître un peu surprenante de l'extérieur, elle faisait, pour mes interlocutrices, partie de ce qu'on pourrait appeler les « ficelles du métiers ». Il s'agit de ces petits actes qui, s'ils ne vont pas directement à l'encontre du système qui les

¹⁶³ Scott a donc focalisé son attention sur les histoires et ragots qui circulent entre les paysans pour ensuite élargir sa théorie aux groupes subalternes en général. Sa pensée a été d'ailleurs humoristiquement résumée dans : « Peasants in Malaysia, peasants everywhere, everybody everywhere ».
(http://en.wikipedia.org/wiki/James_C._Scott)

¹⁶⁴ Voir la critique de Salhins 1999 qui dit qu'il faut se méfier d'une tendance en ethnologie à penser pouvoir tout expliquer en termes de domination et de résistance.

¹⁶⁵ SM est l'abréviation de « Sado Maso » et fait référence à des pratiques érotiques de domination, mettant en jeu des « maîtres » « maîtresses » et leur soumis(e)s. En principe, les prostituées qui pratiquent le « SM » sont souvent équipées de plusieurs « outils de domination » comme entre autres des menottes, des fouets, des habits en (simili-) cuir ou en latex et des croix en X pour y attacher le client.

normalise, jouent cependant à merveille avec ses frontières. En d'autres termes, à travers ces histoires, la copine de Cynthia transmettait un message que l'on pourrait simplifier en ces termes : « *Je connais mon métier et les « trucs » qui font un petit plus au quotidien et me valorise face à une situation que j'ai particulièrement bien maîtrisée* ». Ce genre d'histoire est récurrent, particulièrement en ce qui concerne la manière dont elles réussissent à faire payer une surenchère au client *après* la passe. Elles se vantent alors de leur habileté à marchander et montrent clairement qu'elles ont « plus d'un tour dans leur sac ».

4.4 Prostitution et clandestinité

Dans la plupart des pays européens, la majorité des commerces liés à l'industrie du sexe n'est pas répertorié dans la comptabilité étatique. Ceci implique que les permis, les taxes, la sécurité et la protection professionnelle n'existent souvent pas. Dans certains cas, la reconnaissance par le gouvernement peut être partielle, comme dans le cas des cabarets « licenciés » pour vendre de l'alcool, mais non pour offrir des services sexuels.¹⁶⁶ En Suisse, la prostitution est reconnue et admise comme métier et les personnes qui s'y livrent doivent de ce fait déclarer leur activité et leur revenu.¹⁶⁷ Elles sont répertoriées dans des archives auxquelles la police peut avoir accès lors de contrôles. Pour les prostituées légales, cette déclaration a l'avantage de leur assurer un soutien de la police si les affaires tournent mal avec un client.

L'opinion publique s'imagine que le rapport au client est l'élément le plus difficile dans la prostitution. En réalité, pour les clandestines¹⁶⁸, les questions relatives à l'illégalité et aux ressources déployées pour échapper aux autorités occupent *la* place majeure dans leurs discussions. Cynthia et ses collègues revenaient régulièrement sur différentes questions : Quels sont les cantons et les villes les plus contrôlés par la police actuellement ? Quelles lois ont changé dernièrement ? Que faire et comment réagir en cas d'arrestation ? Elles se tenaient à jour sur les politiques relatives au travail au noir et à la prostitution ainsi que sur les changements dans l'application des lois à travers leur réseau social. A chaque visite, les dernières nouvelles concernant ce qui « est arrivé » à telle collègue : Qui s'est fait prendre et que s'est-t-il passé ? S'en est-elle *effectivement* allée ?¹⁶⁹ Pour les prostituées sans papiers les autorisant à travailler (permis C), toutes ces discussions sont cruciales. Elles leur permettent d'échafauder de nombreuses stratégies non seulement pour se prémunir des contrôles de police, mais également en cas d'arrestation.

4.4.1 Questions législatives

Les gouvernements nationaux jouèrent un rôle important dans la régulation, le contrôle et la définition de la prostitution. Vers 1850 et jusqu'à la moitié du 20^{ème} siècle, avec l'émergence en Europe d'une moralité de la classe moyenne et un développement de la médecine, la prostitution apparaissait comme une « maladie sociale », quelque chose de maudit, source de nombreuses épidémies. La prostitution était perçue comme une

¹⁶⁶ Agustin 2005:620)

¹⁶⁷ Hürliemann 2004

¹⁶⁸ La problématique de la clandestinité et du rapport à la police se retrouve aussi bien sûr chez toutes les autres prostituées qui doivent faire face à une situation d'illégalité. Nous n'aborderons ici que celles développées par les clandestines qui travaillent dans les salons de massage.

¹⁶⁹ Mes informatrices entendaient par là « A-t-elle réussi à rester ici malgré l'ordre d'expatriement ? »

déviante sociale qu'il fallait cadrer avec des lois et les prostituées devinrent sujettes à de nombreuses régulations étatiques : taxe d'hygiène, examens médicaux, relocalisation, contrôles par une police spéciale.¹⁷⁰ Aujourd'hui, en Suisse, pour que la prostitution soit exercée de manière légale, différentes conditions doivent être remplies : le/la prostitué(e) doit avoir plus de 16 ans, être Suisse ou avoir, un permis C ou un permis de séjour annuel B, et se déclarer à la commune.¹⁷¹ De plus, le code pénal n'autorise pas la prostitution s'il y a « exploitation de l'activité sexuelle » (traite d'êtres humains), « encouragement à la prostitution » et prostitution en dehors des « zones » que certains cantons délimitent : « Celui qui aura poussé une personne mineure à la prostitution, celui qui, profitant d'un rapport de dépendance ou dans le but de tirer un avantage patrimonial, aura poussé autrui à se prostituer, celui qui aura porté atteinte à la liberté d'action d'une personne s'adonnant à la prostitution en la surveillant dans ses activités ou en lui en imposant l'endroit, l'heure, la fréquence ou d'autres conditions, celui qui aura maintenu une personne dans la prostitution, sera puni de la réclusion pour dix ans au plus ou de l'emprisonnement. »¹⁷² En outre, l'article 199 du code pénal suisse, concernant l'exercice illicite de la prostitution, rajoute que « Celui qui aura enfreint les dispositions cantonales réglementant les lieux, heures et modes de l'exercice de la prostitution et celles destinées à lutter contre ses manifestations secondaires fâcheuses, sera puni des arrêts ou de l'amende. »

Le cas des prostituées clandestines pose deux problèmes majeurs à l'Etat : le travail au noir et le trafic d'êtres humains. En Suisse, dans les lois en cours sur la traite d'êtres humains, il est stipulé que : « la lutte contre la traite d'êtres humains et le trafic de migrants nécessite une collaboration intense et efficace entre la Confédération et les cantons, ainsi qu'avec les autorités des pays d'origine des victimes. »¹⁷³ S'il est certain que la lutte contre ce qui est considéré comme « un trafic d'être humains » est une démarche politique et sociale louable, nous comprenons que ces questions sont extrêmement complexes et que tous les cas sont difficilement assimilables. Cette politique est argumentée en termes de droits de l'homme par les médias, la police, les politiciens ainsi que par certaines féministes et organisations humanitaires. A ce sujet, Thorbek s'indigne contre ce qu'elle considère être une hypocrisie dans le débat public : « *If the prostitutes who pay high prices to come to Europe (or Australia, Canada, USA) were seen as victims, we might expect that they should receive compensation and help. But the policy in the West is to send them home at a day's notice, to the same situation they had left behind, but now often in debt to the trafficker as well. And since few creditors take their losses without any action, many may choose or be forced to leave again, this time in a more clandestine, more vulnerable and probably more expensive way.* »¹⁷⁴ En Suisse, lorsqu'une prostituée clandestine est arrêtée et considérée comme victime, elle ne sera pas pénalisée de la même manière qu'une fille qui n'est pas considérée être victime de

¹⁷⁰ Pour plus de détails, voir : Kempadoo 1999. Agustin (2002/b:113) spécifie que les efforts que déploient la police et les agents d'immigration pour « nettoyer » les sites fréquentés par les prostituées ou pour embarquer les travailleuses « sans papiers » varient d'une ville à l'autre en Europe, changent de jour en jour et ciblent, selon les politiques du moment, les travailleuses dans la rue, dans les bars ou dans les bordels.

¹⁷¹ Sur les détails des statuts, voir Hürlimann (2004:15). Cette déclaration à la commune est argumentée par la police en terme de lutte contre le travail au noir et de « sécurité », souligne M. Hainard.

¹⁷² Article 195 du code pénal suisse (mis à part ces articles, la prostitution est réglée par des lois cantonales).

¹⁷³ Voir site Internet du Département Fédéral de Justice et Police :

<http://www.ofj.admin.ch/bj/fr/home/themen/kriminalitaet/gesetzgebung/menschenhandel.html>

¹⁷⁴ Thorbek (2002:5)

réseaux mafieux. « Les Brésiliennes ne sont à pas considérées comme des victimes étant donné que l'initiative vient d'elles-mêmes », explique M. Hainard. C'est au service des étrangers de déterminer les mesures de contraintes qui correspondent aux différents cas. La police de sûreté ne fait que dénoncer les clandestines.¹⁷⁵

Les Brésiliennes qui viennent en Suisse n'ont pas besoin de visa pour entrer dans le pays et y sont admises en tant que touristes pendant les trois premiers mois.¹⁷⁶ Elles n'ont le droit ni de rester plus longtemps sans permis, ni de travailler.¹⁷⁷ Selon les lois suisses sur les étrangers, elles ne peuvent se prostituer en Suisse qu'en possession d'un permis de travail qui n'est délivré qu'avec un permis de séjour, qui lui-même ne peut s'acquérir que par le mariage.¹⁷⁸ Comme je l'ai déjà indiqué, les préoccupations quotidiennes principales des prostituées clandestines ne sont pas liées à la prostitution en soi, mais à leur situation légale.¹⁷⁹ La situation de clandestinité oriente et conditionne non seulement leurs actions (pour se prémunir d'un contrôle de police), mais leur vie en général. De plus, elle les précarise puisqu'elles sont soumises et subissent les prix fixés par ce que Davidson (1998) appelle les « tiers partis » sur lesquels nous reviendrons.

4.4.2 Législation et salons de massage

Mis à part la loi fédérale sur la prostitution Lprost,¹⁸⁰ les cantons appliquent des lois spécifiques en fonction du type de prostitution qu'ils rencontrent. Berne, Zürich, Lausanne et Genève ont légiféré sur la prostitution de rue. Cette dernière ne concerne pas les villes comme Neuchâtel qui ne s'occupent que de la prostitution de cabarets, des « bars à champagne » et des salons.¹⁸¹ Les lois appliquées aux salons de massage sont donc cantonales. A Neuchâtel, la loi sur la déclaration des salons est entrée en vigueur le 1^{er} juillet 2006,¹⁸² alors qu'elle existe depuis plus d'un an et demi dans le canton de Vaud.

Toute personne qui se trouve concernée (sexuellement ou économiquement) par la prostitution doit le déclarer à l'état. Les personnes qui tiennent un salon doivent remplir un formulaire d'annonce et le transmettre à la gérance et au propriétaire. Ce procédé a pour but de freiner leur développement, explique M. Hainard. A Neuchâtel, une seule

¹⁷⁵ Les clandestines qui sont clairement identifiées comme victimes peuvent recevoir une aide financière pour leur retour au pays et un droit de séjour en Suisse le temps que dure la procédure (si elles souhaitent en mettre une en route).

¹⁷⁶ Malgré le fait qu'elles n'aient pas besoin de visa, les *bichas* craignent d'être directement renvoyées si elles entrent ouvertement en Suisse. Pour cette raison, elles transitent souvent par un pays limitrophe où elles pensent rencontrer peu de difficultés. (Cf. Kulick 1998:168) Ceci a effectivement été le cas des travestis que j'ai connues : elles ont atterri en France ou en Italie et ont traversé la frontière discrètement.

¹⁷⁷ Le permis de touriste permet un séjour de 90 jours dans le pays et comprend la possibilité d'avoir une activité lucrative pendant *une* semaine (Hürlimann 2004:16)

¹⁷⁸ (Hürlimann 2004:12)

¹⁷⁹ A propos des danseuses de cabaret, Dahinden et Stants 2006 ont situé le coeur du problème au niveau des permis qui sont distribués et des droits qui en découlent.

¹⁸⁰ Voir en annexe.

¹⁸¹ Voir chapitre 4 de la loi sur « la prostitution de salon » en annexe. Pour la loi sur les salons de massage dans le canton de Neuchâtel voir la page :

<http://www.ne.ch/neat/site/jsp/rubrique/rubrique.jsp?DocId=16206&StyleType=marron>

A Neuchâtel, cette loi a suscité l'intérêt des médias qui s'intéressèrent à un homme qui, en juillet 2006, mis un garçonnière à disposition des couples « désirants rester discrets ». Selon M. Hainard, chef adjoint de la police de sécurité, cette activité tomberait sous la nouvelle loi cantonale de la prostitution de salon. (Cf. *L'Express* du vendredi 4 août 2006, p. 5). Deux semaines plus tard, le « nid d'amour » dut fermer.

¹⁸² M. Hainard m'expliqua que son application se fera le 1^{er} octobre 2006. Les trois mois doivent permettre à la police d'informer tous les propriétaires et prostituées de l'entrée en vigueur de la loi.

gérance possède tous les immeubles abritant des salons. Ces bâtiments sont insalubres et c'est la raison pour laquelle ils sont « réservés » aux salons. L'application de cette loi n'est pas garantie par la police cantonale directement, mais par « l'office de surveillance » qui est également responsable de toutes les questions relatives au travail au noir, explique M. Hainard. Etant donné que la majorité des prostituées est étrangère, les cas sont aussi pris en charge par le service des étrangers, plus communément appelé « service des migrations ». Les dossiers sont alors examinés par le procureur qui, cas par cas, déterminera le degré de « victime » de la prostituée. Quant aux contrôles des salons, ils sont effectués par la police des villes, par les inspecteurs, par les gendarmes et par l'office de surveillance. Jusqu'à présent, ces différentes instances de contrôle souffraient d'un manque de coordination : « des salons étaient contrôlés à 22h par la sûreté, à 22h30 par les gendarmes, à minuit et demi par la police cantonale et à une heure du matin par l'office de surveillance » me dit M. Hainard. « *Les filles* en avaient marre, bien qu'elles comprenaient que les contrôles se faisaient pour *elles*, mais cela donnait une image catastrophique ! » Cette loi offre donc un cadre qui permettra aux différentes instances de contrôle de tirer à la même corde.

4.4.3 Le mariage, un accès vers de meilleures conditions de travail ?

Le mariage représente le moyen auquel les prostituées ont le plus recours pour se légaliser et obtenir un permis C.¹⁸³ Ceci soulève des questions fondamentales sur le droit suisse des étrangers et plus spécifiquement sur la question de la régularisation de leurs statuts. Acquérir ce permis représente, aux yeux des clandestines, un espoir vers de meilleures conditions de travail et permet de rompre avec l'état de dépendance face au « tiers partis », propriétaires des salons. Enfin, ce permis supprime la crainte continue des contrôles de police.¹⁸⁴ Parmi les Brésiliennes que j'ai rencontrées, une minorité étaient déjà mariées et possédaient un permis C (et en étaient fières), mais la plupart étaient clandestines. Certaines avaient payé pour se marier alors que d'autres du moins pas directement. Toutes cependant revenaient systématiquement sur la question du mariage, sur ses avantages et ses inconvénients.

Les *bichas* que j'ai connues recevaient régulièrement des clients qui leur faisaient des propositions de mariage. Cynthia m'expliqua que certains avaient des motivations économiques (plus ou moins directes), alors que d'autres « tombaient amoureux » (« *Eles ficam apaixonados com a gente* »). On peut donc distinguer deux formes de mariage : le mariage pour lequel une transaction économique directe est effectuée et le mariage « gratuit ».¹⁸⁵ Les deux présentent des avantages et des inconvénients largement pesés et soupesés par les clandestines. Si je présente ici ces deux formes de manière schématique, les deux peuvent aussi se rejoindre et/ou se recouper. Le premier cas, que l'on appellera « mariage en blanc payant », présente l'avantage d'une transaction économique, sans « dettes » ultérieures. Concrètement, cela signifie que la clandestine est prête à payer 15'000 à 20'000 francs pour la nationalité. En ce qui concerne les *bichas*, Cynthia

¹⁸³ Hürlimann (2004:12)

¹⁸⁴ Même si les tenanciers de ces établissements « profitent » de leur situation, ils permettent aux clandestines de travailler dans des conditions plus tranquilles que dans la rue, face aux contrôles de police. Les tenanciers prennent d'une certaine manière davantage de risques que les *filles*, tant leur délit est lourd au niveau pénal.

¹⁸⁵ Cette distinction se retrouve sous une autre forme dans d'autres contextes comme le montre le cas des prostituées dominicaines qui migrent en Europe à travers le mariage. Elles font également une distinction entre le mariage *por residencia* (pour le droit de résidence) ou *por amor* (par amour) (Brennan 2004).

m'expliqua que le tarif était généralement plus élevé. Ainsi, une collègue thaïlandaise (régularisée) lui proposa sa fille en mariage contre 30'000 francs ! L'avantage de ce type de mariage est que, une fois le prix payé, la prostituée n'est pas tenue à d'autres contraintes comme dans le cas des mariages « gratuits » dont Cynthia se méfie : « Ils veulent toujours profiter de nous, tu sais... » (« *Eles sempre quer aproveitar da gente, sabe...* »). Selon elle, ces hommes pourraient soit l'exploiter en prélevant une large part de son salaire (ce qui fondamentalement ne changerait pas ses conditions de travail actuelles), soit la harceler en exigeant d'elle des rapports sexuels ou lui imposer un contrôle sur sa vie. Pour ces raisons, elle préfère ne pas se marier et n'avoir de comptes à rendre à personne, quitte à vivre en alerte : « Pourquoi je me marierais si c'est pour être encore plus « coincée » que maintenant ? » (« *Para que vou me casar para ficar mais presa ainda ?* »)¹⁸⁶

4.5 La prostitution de salon

Les prostituées qui travaillent dans les salons de massage louent une chambre (ou un appartement si elles sont plusieurs) pour recevoir les clients qu'elles recrutent grâce à des petites annonces qui paraissent dans les journaux locaux ou sur Internet.¹⁸⁷ Le salon de massage offre l'avantage d'une discrétion majeure aux clients qui s'y rendent.¹⁸⁸

Etant donné que les prostituées de salon ne sont pas « exposées » aux yeux des clients comme celles de rue, le libellé des annonces, la manière de répondre au téléphone et de recevoir les clients, sont autant d'éléments clefs assurant une rentrée d'argent.

4.5.1 Salons et clandestinité

Tous les salons de massage doivent être déclarés aux communes. Comme c'est loin d'être le cas, beaucoup de prostituées se trouvent en situation irrégulière.¹⁸⁹ Les clandestines vivent pour la plupart dans la peur des contrôles de police, gardant clos rideaux ou volets pour ne pas attirer l'attention du dehors.¹⁹⁰ Elles vivent cloîtrées et sans bruit, marchent à pas feutrés de manière à pouvoir se cacher en cas de contrôle de police. La meilleure précaution étant la prévention, les clandestines évitent d'être facilement repérables et identifiables par les forces de l'ordre.

4.5.1.1 Contrôles de police

En Suisse, la loi LProst sur la prostitution stipule que « les autorités compétentes [...] peuvent en tout temps, dans le cadre de leurs attributions respectives et au besoin par la contrainte, procéder au contrôle des salons définis par la présente loi et des personnes

¹⁸⁶ Cela n'exclue pas les cas où des *bichas* rencontrent des hommes avec lesquels elles ont une relation privée qui leur conviennent et avec lesquels elles se marient.

¹⁸⁷ En Suisse romande, il s'agit des titres Edipresse (*Le Matin*, *Tribune de Genève*, *24 heures*, *Léman express*), ainsi que des sites sur Internet (www.libertine.ch, www.sex4u.ch ...)

¹⁸⁸ Il arrive toutefois que les prostituées qui travaillent en salon soient, par manque de clientèle, amenées à « descendre dans la rue » pour recruter leur clients.

¹⁸⁹ Catherine Ritter (2001:55) estime qu'à Genève 16% des prostituées sont clandestines. Il faut toutefois prendre en considération que les cantons ont des lois différentes sur les étrangers. Certains cantons moins contrôlés (Vaud, Fribourg, Jura) sont donc plus propices aux filles en situation irrégulière.

¹⁹⁰ Vivant souvent toute la journée dans l'obscurité, certaines clandestines souffrent de problèmes ophtalmiques tels que l'hypersensibilité à la lumière du jour.

qui s'y trouvent ». ¹⁹¹ Pour procéder aux contrôles, les policiers font des recherches sur Internet et dans le journal romand *Le Matin*. « L'avantage du *Matin*, c'est qu'on vise un peu tout ce qu'il y a. Je vois difficilement comment une personne pourrait s'adonner à la prostitution dans un salon sans passer par *Le Matin*. (...) Les *filles* sur Internet, c'est déjà un autre niveau. Ce sont des *filles* qui (...) sont aujourd'hui à Neuchâtel, demain à Chiasso, après demain à Annecy et vendredi à Paris » explique M. Hainard. Pour cette raison, il estime plus sûr de se baser sur les annonces dans le journal. « Les gendarmes peuvent procéder comme ils le désirent, du moment qu'ils procèdent de manière uniforme (...). Maintenant, continue-t-il, on demande à ce qu'ils se rendent toujours à deux : il y a des femmes qui n'hésitent pas à se dénuder complètement devant eux pour essayer de les charmer. (...) C'est pour ça qu'ils vont à deux, comme ça y'a pas de problème. »

Lors des contrôles de police, l'identité de la prostituée (qu'elle soit illégale ou non) est toujours relevée, afin de pouvoir la comparer avec les bases de données, explique M. Hainard. « Si elle est illégale, on l'amène ici [au poste de police], (...) on prend une photo, on prend ses empreintes digitales, on essaie de chercher son passeport, si c'est une Brésilienne, en général, elle l'a, et puis on l'emmène au service des étrangers et on lui dit : « *Vous avez 48h pour quitter le territoire et vous n'êtes plus autorisée à entrer en Suisse pendant cinq ans* », et on la dénonce pour séjour illégal et travail au noir. (...) On lui rend son passeport quand elle nous montre qu'elle a un billet d'avion. » ¹⁹² Si la clandestine ne se plie pas à cette mesure, elle sera victime d'une « mesure de contrainte » qui consistera à la renvoyer sur le champ dans son pays.

Lorsqu'elles se faisaient prendre la par la police, des Brésiliennes que j'ai connues achetaient un billet de retour pour le Brésil et rebroussaient chemin à la première escale (Paris, Frankfurt, etc.). Lorsque Cynthia se fit prendre pour la deuxième fois, elle n'avait qu'une partie du billet d'avion. Elle se présenta au poste plus tard pour demander son passeport, mais les policiers refusèrent de le lui rendre.

¹⁹¹ Voir l'article 12 de Lprost en Annexe.

¹⁹² M. Hainard regrette de ne pas pouvoir discuter avec elles à cause de son statut de policier : « elles ne nous diront *jamais* la misère dans laquelle elles se trouvent et tout ce qu'elles ont subi, parce que si elles nous donnent ces informations, on pourra remonter jusqu'à celui qui les utilise. (...) Elles ont un problème de confiance avec la police ou ont peur des répercussions si la police arrive à remonter la filière ».

« Ils ont sonné à la porte. [Normalement ce n'était pas à elle d'ouvrir, mais] comme celle qui devait ouvrir la porte était occupée, les autres m'ont dit : « *Ouvre toi la porte* ». Moi, je voulais, pas, mais j'ai été et, comme j'ai eu peur ! Trois policiers sont entrés. Nous, on était toutes comme ça, en lingerie érotique, tu vois le genre (...). Un d'eux m'a dit : « *Où est ton passeport ?* » Alors, j'ai été le chercher. Mais on était toutes illégales, tu vois. Ils nous ont emmenées au commissariat. *Dieu m'en garde !* [elle lève les yeux et les mains au ciel]. C'était toute une histoire. J'ai dû enlever mes habits, tu sais, même mon slip. Seulement, tous les policiers étaient debout, comme ça, et me regardaient. Ils voulaient tous voir. Alors j'ai parlé à celui qui était avec moi depuis le début et je lui ai dit ça : (j'étais assise comme ça, avec les bras croisés, et je regardais bien comme ça, tu vois [elle imite en regardant fermement devant elle]) « *Je ne vais pas me déshabiller devant vous tous. Seulement devant vous* [en indiquant un d'eux]. »

« *Eles tocaron o timbre. Como a moça que tihna que abrir estava ocupada, as outras me dizem : « Abre a porta voce ». Eu não queria, mais fui y, Que susto ! Entraron tres policias, A gente estava todas assim, de ropa exotica imagina, né (...). Um deles de me diz : « Onde esta teu pasaporte ? » Então fui a procurar ele. Mais todas estavamos ilegals, sabe. Eles nos levaron para a comisaria. Deus me livre ! Foi tuda uma historia. Teve que tirar tuda o minha ropa sabe, ate o calzonzinho. So que todos os policias estavam assim parados, oleando para mim. Tudos querian ver. Então, eu fale para este que estava conmigo desde o começo e fale bem assim para ele : (eu estava sentada assim, con os braços cruzados, oleando bem assim sab)] « Eu não vo tirar a minha ropa delante de todos. So con voce. »*

Cette citation fait apparaître l'organisation entre prostituées qui travaillent dans un même salon (ou appartement). Lorsque ces dernières sont plusieurs dans le même salon, l'une d'entre elles est souvent désignée pour ouvrir la porte. Ce faisant, elle prend plus de risques, ce qui est compensé par un rabais de location. Dans une situation similaire, Cynthia payait 500 francs par semaine et ses colocataires 700 francs. Cette citation révèle aussi que Cynthia, malgré la situation dans laquelle elle se trouvait, réussit à imposer un certain respect en exigeant que les autres policiers sortent. A partir de ce jour, elle savait que sa situation légale se précarisait davantage. Cependant, au lieu de la préoccuper encore plus, cela lui fit prendre conscience du fait que ses jours étaient peut-être comptés et qu'il importait d'être encore plus sur ses gardes face à la police.

4.5.1.2 *Stratégies contre les contrôles de police*

La meilleure précaution étant la prévention, les clandestines évitent de se rendre facilement identifiables et repérables par les forces de l'ordre. C'est à ce titre qu'elles n'indiquent pas le lieu précis où elles travaillent, et une annonce comprenant l'annotation Z.I. (zone industrielle) ou l'adresse de rue est celle d'une prostituée déclarée. Cynthia n'indique jamais dans l'annonce le lieu précis où elle travaille, de manière à ce que les clients soient obligés de passer par le téléphone avant d'aller la voir. Lorsque les clients appellent avec un numéro caché, elle ne leur dit pas où elle habite, de peur que ce soit peut-être un policier.

Une précaution supplémentaire est prise en plaçant une caméra filmant le pas de la porte à l'entrée des salons, permettant ainsi aux *filles* d'identifier les personnes qui sonnent à la porte. Les salons où travaillent des clandestines comportent plus de caméras que les autres, ce que les propriétaires justifient en termes de sécurité pour les *filles*. Le rôle de ces caméras n'est toutefois pas ignoré par la police : « Le problème, explique M. Hainard, c'est que quand on envoie des personnes qui ne sont pas connues et qui arrivent à se faire ouvrir, eh bien, les *filles* sont illégales. (...) On a l'impression que quand il y a une caméra, c'est pour vérifier si la police arrive. » En général, un des deux policiers sonne à la porte, pendant que l'autre se cache. Le premier couvre son uniforme avec une veste et, si la *fillette* n'ouvre pas, il téléphone et se fait passer pour un client. « Si l'appartement est à l'étage, poursuit-il, un des deux se cache dans la cage d'escalier. On

doit bricoler. » Ceci n'est pas ignoré des prostituées qui apprennent qu'une ombre peut en cacher une autre : Cynthia me raconta un jour que quelqu'un venait de sonner et, en regardant la caméra, un seul homme apparaissait sur le pas de porte. Son collègue policier attendait caché dans le tournant de la première cage d'escalier sans s'apercevoir que son ombre le trahissait. Apercevant sa silhouette contre le mur, personne n'ouvrit. M. Hainard reconnaît que les clandestines ont plus d'un tour dans leur sac : « Dans pas mal d'affaires, il y a même un double mur », dit-il. « Les *filles* se cachent alors dans l'armoire et parviennent à une autre pièce et neuf fois sur dix, les *filles* sont brésiliennes, car elles n'ont pas besoin de visa pour venir en Suisse ».

Cynthia m'expliqua qu'il y a plusieurs indices permettant de différencier un policier d'un client. Mis à part la caméra, la manière de frapper à la porte peut aussi être un élément révélateur sur la personne qui se trouve derrière. Cynthia m'expliqua que les clients ne frappent ou ne sonnent qu'une fois : « Si personne n'ouvre, ils savent qu'on est occupées et ils reviennent plus tard. » (« *Si ninguem abre, saven que a gente esta ocupada e voltan depois.* »). Par conséquent, quelqu'un qui s'acharne sur la sonnette est un mauvais présage et personne ne lui ouvre. De même, les clients viennent en principe seuls et si deux hommes frappent à la porte, elle restera close.

4.5.1.3 Les salons, centres de transactions économiques parallèles

Travailler dans un salon de massage implique des frais très importants, d'autant plus si les prostituées se trouvent en situation irrégulière. Contrairement à celles qui travaillent légalement et qui peuvent de ce fait louer une chambre à un prix « ordinaire », les prostituées clandestines sont souvent en état de dépendance face à des propriétaires qui leur louent des chambres à des prix très élevés. De part leurs activités économiques illégales car non déclarées, ainsi que pour des raisons « d'exploitation de l'activité sexuelle », les personnes qui sous-louent leur chambre à des prostituées clandestines prennent des risques importants. Ces derniers expliquent d'une part le prix élevé des loyers et d'autre part l'anonymat dans lequel elles se tiennent.¹⁹³ A titre d'exemple, lorsque Cynthia travaillait à Vevey, elle recevait un coup de fil une fois par semaine de la propriétaire qui lui annonçait qu'elle allait passer chercher le loyer. Cynthia devait alors glisser les 700 francs hebdomadaires dans la boîte aux lettres sans jamais rencontrer la personne en question. Il arrive toutefois aussi que la prostituée connaisse le/la propriétaire, quand il s'agit par exemple d'une collègue déclarée qui lui sous-loue la chambre (illégalement, si c'est à une clandestine). Le tarif de la chambre est généralement de 100 francs par jour, mais beaucoup travaillent selon le concept du 50% : elles ne payent pas de location pour la chambre, mais donnent la moitié du chiffre d'affaire à la propriétaire. Malgré ces prix exorbitants, il arrive fréquemment les *filles* doivent partager leur chambre, dormir sur un canapé, voire même par terre dans des conditions insalubres.¹⁹⁴ La taille et le *standing* des salons varient également, s'échelonnant de la simple pièce à la villa équipée.¹⁹⁵ Quoi qu'il en soit, le loyer reste très élevé, sans compter les autres dépenses majeures annexes : annonces, dettes du voyage, envois d'argent au pays, accoutrements, équipement et outils de travail,¹⁹⁶ entretien et

¹⁹³ Cynthia me dit qu'elles étaient amendables de 9'000 francs en plus des condamnations par la loi fédérale sur la prostitution Lprost 195.

¹⁹⁴ Voir aussi à ce sujet : Mathieu 2002.- « La prostitution, zone de vulnérabilité sociale »

¹⁹⁵ L'équipement fait référence aux différents gadgets et instruments (salle de bain équipée pour body-douche, croix en X pour les pratiques Sado Maso, jacuzzi, déguisements, sauna, etc.)

¹⁹⁶ Préservatifs, vidéos pornos, « drink » à l'accueil, gadgets SM, sauna, déguisements, godemichés, etc.

modification du corps,¹⁹⁷ etc. On comprendra donc que les prix des prestations soient plus onéreux que dans la rue par exemple. Ainsi, un client qui se présente avec 50 francs en poche offense la prostituée et peut se faire traiter de « *sem vergonha* » (sans vergogne) en recevant la porte au nez.¹⁹⁸ Comme indiqué à juste titre à l'entrée du forum www.sex4u.ch, dans lequel les clients peuvent échanger avis, conseils et/ou informations sur les *filles* ou travestis qu'ils vont voir, ceux qui proposent peu voire pas d'argent sont une insulte pour les prostituées :

« *Comment être bien reçus dans un salon ! Messieurs, les filles présentent dans ce site sont sérieuses, belles, d'une hygiène irréprochable et travaillent consciencieusement. NE LES INSULTEZ PAS EN ARRIVANT CHEZ ELLES AVEC 50.- OU 100.- FRANCS. Pour ces prix vous ne pourrez que rencontrer des filles peu scrupuleuses à l'hygiène douteuse voire pire encore. LA QUALITÉ A UN PRIX.* »

Ceci nous amène à la question du tarif et du genre de prestations. Comme je l'ai expliqué plus haut, les prix varient énormément en fonction du « style » de prostitution (rue, salon, escorte). Ils varient aussi en fonction de la demande du client : ce dernier peut choisir entre des formules « simples » (fellation, par exemple), des formules plus « complètes » (ou « *la totale* » comme disait un client plus haut) ou demander un service « spécial » (domination, massage body-douche, etc.). De même, une prostituée appliquera un tarif différent pour une même prestation en cas de besoin urgent d'argent ou si le travail se fait rare. Vu les coûts élevés des salons, une bonne journée de travail commence à partir de trois ou quatre clients par jour, selon le prix de la prestation.

Gagner de l'argent reste la motivation principale des migrantes travaillant dans l'industrie du sexe. Une *fille* provenant d'une région rurale d'un pays du *Tiers Monde* peut, grâce à de bons contacts, gagner en Europe 5'000 Euros par mois ou davantage.¹⁹⁹ Ce chiffre ne concerne pas les escortes qui peuvent gagner beaucoup plus, mais correspond à la somme moyenne gagnée dans de grands ou petits clubs ou bordels, dans des appartements, dont le nom et les caractéristiques varient d'un pays à l'autre. En Suisse, la plupart des prostituées des salons de massages travaillent à partir de 100 francs. Les *filles* que j'ai rencontrées encaissaient toujours *avant* le rapport. Ensuite, si elles ont été particulièrement « gentilles » avec le client, elles lui demanderont « un cadeau », un supplément. Les prix des prestations varient également en fonction de ce que le client est disposé à payer. Cynthia m'expliqua que certains clients acceptaient tout de suite le prix fixé, alors que d'autres marchandait. On peut considérer qu'une bonne journée de travail commence à partir de quatre clients ou de 500 francs, somme leur permettant de payer les coûts de base et de mettre en peu d'argent de côté pour envoyer au pays. Cependant, comme me le disait Alexa : « Jamais *jamais* une *bicha* te dira qu'elle a bien travaillé, elle voudra toujours plus ». (« *As bichas nunca nunca van te dizer que foi bom o trabahlo, sempre querem mais* ») Ce jour-là, Alexa me dit effectivement qu'elle n'avait pas bien travaillé, qu'elle n'avait fait que 500 francs alors qu'elle aurait voulu en faire 1000.

¹⁹⁷ Habits, maquillage, cheveux, manucure, épilation, silicone, liposuction, etc.

¹⁹⁸ Un jour, un client appela Cynthia en lui demandant de pouvoir venir gratuitement en justifiant qu'il était jeune et beau : « T'arrives à y croire Lo ? Gratuit ! Alors je lui ai dit : « *Mon garçon, je ne suis pas ici par charité !* », et je lui ai raccroché le téléphone au nez. » (« *Acredita Lo ? De graça ! Eu fale para ele : « Menhino, eu não estou aqui per caridade não ! » e desligue na cara dele !* »)

¹⁹⁹ Agustin 2003

4.5.2 Sécurité et protection

Travailler dans un salon de massage implique de se trouver dans un réseau économique particulier. Dans le cas des clandestines, l'argent gagné n'est généralement pas déposé à la banque, mais écoulé dans le loyer, les annonces et une partie du bénéfice est généralement envoyé au pays.²⁰⁰ Etant donné qu'elles peuvent amasser en quelques jours des milliers de francs, elles doivent se montrer très prudentes envers les clients qui pourraient les voler. De plus, étant donné leur statut illégal, elles ne peuvent compter sur une aide de la police et doivent en conséquence développer d'autres stratégies de défense. Toutes les *filles* que j'ai connues cachaient leur argent dans un endroit bien précis de leur appartement. Quand un client arrive, il paye dans la chambre avant « consommation ». La *fille* part cacher l'argent tout en feignant d'aller aux toilettes pour ne pas attirer son attention.²⁰¹ Cynthia m'expliqua qu'il était également important de vider systématiquement la poubelle des toilettes : il est déjà arrivé qu'en ouvrant la porte, un voleur lui pointe un pistolet sur la tempe et réclame de l'argent. Si elle lui dit qu'elle n'a pas travaillé, celui-ci ira tout droit vérifier la poubelle des toilettes et s'il y trouve des préservatifs, il ne la laissera pas tranquille. Dans ce genre de cas comme dans d'autres (agressions physiques, problèmes avec un client ivre, etc.), elles appellent au secours suffisamment fort pour dissuader l'intrus.

Outres ces précautions « primaires », la plupart des salons sont également munis de dispositifs contre des maux plus immatériels, mais combattus de manière concrète. Les salons des Thaïlandaises et des Brésiliennes que j'ai visité étaient tous équipés contre l'« Olho grosso » (littéralement le « gros œil » : le mauvais œil). Les entrées étaient souvent ornées de divers objets fétiches destinés non seulement à les protéger, mais également à leur porter chance. En entrant chez les Brésiliennes, on aperçoit généralement un petit hôtel comprenant des figures ou images religieuses catholiques, telles que la Vierge ou le Christ ou une autre divinité du *candomblé*.²⁰² On trouvera également sur l'hôtel un verre d'eau, une bougie et de l'encens allumé, ainsi qu'une petite assiette contenant des fruits ou un peu de nourriture pour porter chance, protection et clients. Lorsque je demandai à Cynthia ce que faisait un coquelet sur son armoire, elle me répondit :

Cynthia : « *C'est pour le Buddha.*

Loïse : Pour le Buddha ?

C. : *Oui, il m'aide.*

L. : Mais depuis quand tu mets de la nourriture pour Buddha ?

C. : *J'ai appris avec la Thaïlandaise, c'est elle qui m'a appris à mettre un poulet.*

L. : Et le Christ, dans tout ça, il n'est pas jaloux ? (rires)

C. : *Ben, pour moi, Dieu, Buddha, c'est du pareil au même... Du moment qu'ils aident... »*

C. : « *E para o Buddha.*

L. : Para o Buddha ?

C. : *Sim, ele me ajuda.*

L. : Mais, desde quando voce da comida para o Buddha ?

C. : *Aprendi com a thailandesa, foi ela que me ensinou a colocar um « poulet »*

L. : E o Cristo, que diz de tudo isso, não fica com ciúmes não? (rires)

C. : *Eh, para mim, Deus, Buddha, e tudo a mesma coisa... pelo tanto que eles ajudam... »*

²⁰⁰ En Suisse, il est possible d'ouvrir un compte bancaire, même en tant que clandestine. Il existe des associations comme *Point d'Eau* (à Lausanne) qui soutiennent les clandestines à différents niveaux et les aident notamment à ouvrir un compte. Cependant, je doute que cette voie soit souvent choisie. Cynthia gérait son compte de manière beaucoup plus personnelle (et elle ne doit pas être la seule dans son cas) en inventant diverses cachettes pour se protéger des voleurs.

²⁰¹ Il est déjà arrivé à Cynthia de retrouver son appartement sens dessus dessous : toutes les chaussettes avaient été retournées, les meubles déplacés, mais l'argent était toujours à sa place.

²⁰² Voir aussi Kulick (1998:3)

Lorsque Cynthia offre un coquelet en plus des offrandes « de base », c'est que les affaires vont mal et qu'elle ressent le besoin d'une aide supplémentaire. Elle suit à la lettre les recommandations de sa collègue thaïlandaise concernant le rituel à suivre : elle prépare le coquelet tôt le matin, le fait cuire à l'eau, l'arrange sur une assiette et allume plusieurs bougies qu'elle dispose autour. Elle le laisse ainsi deux ou trois jours, puis le jette. Ce genre de protections provenant de différentes origines illustre bien le pluriculturalisme des migrantes travaillant dans la prostitution. Le fait que des éléments appartenant à diverses traditions puissent se retrouver sur un même hôtel avec une fonction similaire prouve que l'utilité qui leur est prêtée dépasse les frontières culturelles. En ce sens, quelles que soient leur origine, les migrantes sont « dans le même bateau » et s'échangent des moyens pour se prémunir du mal et augmenter leur protection et leur « bonne fortune ».

4.5.3 Rideaux et discrétion

Les salons de massage sont pour la plupart assez petits, et le seul endroit qui est toujours rangé et disponible, est la pièce avec le lit réservé au travail. Lorsque les *filles* veulent discuter ou recevoir des visites privées sans déranger, elles se retrouvent dans la cuisine. Contrairement aux chambres qui ont toutes une porte, la cuisine, généralement à l'entrée, se trouve derrière un rideau qui sera tiré lorsqu'un client franchi le seuil de la porte. Cette pièce de la maison n'est pas seulement un endroit privilégié pour les discussions entre collègues et amies, mais aussi une sorte de « no man's land » où se cachera toute personne qui ne participe pas à l'interaction entre le client et la prostituée. Lorsque la cuisine est suffisamment grande et que la prostituée convoitée « est occupée »²⁰³, il arrive que les autres collègues fassent patienter le client dans la cuisine.²⁰⁴ Ce qui me parut toutefois encore plus épatant, était d'apprendre que non seulement les collègues, amies, et parfois clients se cachaient dans la cuisine, mais également les policiers ! M. Hainard m'indiqua que lui-même (ou ses collègues) s'y cachait lorsque la prostituée était occupée et ils attendaient « par respect » qu'elle ait terminé. Quand j'ai été amenée à me cacher derrière un rideau pour la première fois, j'étais dans le salon de Cynthia avec une de ses amies et collègue *bicha*. Quand le client sonna, cette dernière me prit par la main et m'emmena dans la petite cuisine proche de l'entrée. Elle ferma prestement le rideau alors que le client entra et passait près de nous. Je retenais ma respiration en pensant qu'il allait s'en rendre compte, mais dès que le client entra dans la chambre, elle baissa les bras, faisant tinter ses nombreux bracelets et me fit un clin d'œil.

Il ne faut toutefois pas pour autant surestimer la crédulité des clients. Beaucoup savent que si le rideau est tiré et que la chambre communique avec la cuisine, leurs ébats seront partagés. Pour cette raison, les clients les plus jeunes insistent au téléphone pour savoir si la *fille* est vraiment seule. Cynthia m'expliqua que lorsque certains clients voient le rideau tiré, ils l'ouvrent violemment pour voir si quelqu'un y est caché, alors que d'autres n'entrent tout simplement pas. Le rideau et sa fonction fait partie intégrante de la vie des prostituées qui travaillent en salon. Il permet aux *filles* de travailler tout en alimentant leurs conversations. Travailler dans un salon de massage implique de passer la plupart de la journée à *attendre*, ce qui peut s'avérer pénible lorsque l'on travaille seule.

²⁰³ Lorsqu'elles sont avec un client, les prostituées disent qu'elles sont « occupées ».

²⁰⁴ Une médiatrice brésilienne ancienne prostituée me raconta comment une semaine plus tôt, elle s'était retrouvée à attendre dans la cuisine avec sa collègue et un autre jeune client, qu'elles essayaient de mettre à l'aise tant bien que mal.

Dans le cas contraire, le rideau tiré permet de faire patienter les collègues (et des fois aussi d'autres clients) et de reprendre la conversation une fois le client reparti.

4.5.4 Mobilité et déménagements

Pour toutes sortes de raisons législatives et sociales – dues entre autres aux politiques répressives de la police et des agents de l'immigration partout en Europe – les prostituées ont tendance à se déplacer constamment de ville en ville et de pays en pays. J'ai rencontré des prostituées qui partaient travailler quelques mois en Italie ou en France avant de revenir en Suisse. Si les migrations *internationales* sont motivées par des raisons légales (pour se faire un nouveau tampon dans le passeport), l'extrême mobilité *nationale* en vigueur chez les prostituées tient au facteur de la clientèle qui recherche le changement constant de l'« offre ». Ceci implique que les prostituées qui travaillent dans les salons ont besoin d'avoir un capital social de collègues leur permettant un échange régulier d'appartements. Bien que courants, les déménagements sont toujours assez compliqués et exigent une logistique certaine. En général, les clandestines ne sont pas entièrement « libres » de quitter le salon quand bon leur semble, car les propriétaires tiennent à assurer une location constante de la chambre. Pour s'en aller elles doivent trouver premièrement un nouveau salon où travailler et deuxièmement, une collègue pour les remplacer. Cette dernière devra toutefois correspondre aux attentes de la propriétaire et inversement. En général, les deux parties se rencontrent avant de conclure un accord. Il arrive aussi que ce soit la clandestine qui n'accepte pas les conditions de travail comme dans les cas où le/la propriétaire exige 50% de son revenu.

Les clandestines que j'ai connues possédaient comme tout bagage une valise dans laquelle tenaient toutes leurs affaires. L'une d'entre elles me disait : « Pourquoi avoir plus d'habits, si je dois bouger tout le temps ? » (« *Para que ter mais ropa si sempre me estou mudando ?* »). Leurs valises contiennent des affaires de travail comprenant diverses tenues et accessoires (godemichés, fouets, bottes, gants, vidéos pornographiques, maquillage, etc.), ainsi que quelques effets plus personnels tels que des photos de leur famille et quelques habits plus « formels » pour sortir dans la rue. Le peu de biens matériels qu'elles possèdent en Suisse illustre non seulement leurs multiples déplacements, mais aussi plus globalement leur projet (migratoire) de travail.

Les prostituées possèdent généralement plusieurs noms : un pour la vie privée et l'autre pour le travail. Les *bichas* en ont encore davantage étant donné la nouvelle identité sexuelle qu'elles se sont construite. De plus, pour pouvoir passer pour une « nouvelle », elles n'hésitent pas à changer de nom.²⁰⁵ Cynthia, par exemple, a une quantité impressionnante de noms différents : celui de (jeune) garçon, celui de *bicha* pour la famille, son surnom, son nom « professionnel » au Brésil, un nom « principal » de travail en Suisse (pour les clients proches), le nom par lequel ses collègues (et moi) l'appellent, ainsi qu'une multitude d'autres noms qu'elle invente pour le travail. Alors qu'un autre client l'appelait et lui demandait cette fois-ci si elle était nouvelle – elle avait changé de nom dans l'annonce – elle lui répondit (en mentant) : « *Oui, bien sûr, mon chouchou !* ».

Cynthia déménage en moyenne une fois par mois, comme la majorité de ses collègues. Lorsqu'on interroge ces dernières sur le motif de leurs déplacements, la première raison évoquée est un manque de clientèle. Si certains clients satisfaits

²⁰⁵ Voir chapitre sur les annonces.

reviennent voir la même personne plusieurs fois et vont même jusqu'à traverser le pays pour voir celle qui leur plaît, beaucoup d'entre eux veulent, par contre, pouvoir rencontrer des nouvelles prostituées régulièrement. Dernièrement, un client appela Cynthia et lui demanda si elle allait rester dans le salon dans lequel elle était encore longtemps (cela faisait plus d'un mois qu'elle y était). Elle lui répondit sèchement : « *Oui, chouchou, si tu veux un autre travesti, tu vas ailleurs* » et elle lui raccrocha au nez. D'autres clients lui demandent au téléphone comment elle est et comment elle s'appelle pour savoir si elle est toujours la même. Je demandai à Cynthia pourquoi une de ses collègues femme ne déménageait pas autant qu'elle. Elle me répondit : « Pour les femmes c'est différent, n'est-ce pas, elles peuvent rester plus longtemps dans le même salon, mais pas les *bichas*. Elles doivent toujours déménager » (« *Para as mulheres e diferente, ne, elas poden ficar mais tempo no mesmo salon, mais as bicha não. Elas sempre tem que se mudar.* »). S'il est difficile de savoir si les travestis ont une mobilité supérieure aux femmes, la suite de la conversation me parut intéressante : elle donne une idée sur la manière dont les travestis analysent et manipulent les attentes des clients. Je demandai à Cynthia pourquoi le cas des femmes était différent et elle me répondit : « Eh, les *bichas* c'est autre chose, non ? Ils [les clients] imaginent que chaque *bicha* va faire autre chose, va avoir une spécialité » (« *Eh, bicha e outra coisa, né ? Eles imaginan que cada bicha va fazer outra coisa, va ter uma especialidade* »).

Lorsque je lui demandai pourquoi les clients ne retournaient pas voir la même personne pour réaliser leurs fantasmes, elle me regarda d'un air incrédule et me dit que *personne* n'aimait faire ce que les clients voulaient ! (« *Ningem gosta de fazer o que eles quer* ») et qu'en conséquence, ces derniers étaient toujours à la recherche de celle qui réaliserait leurs fantasmes. Cynthia me dit ceci comme si ça tombait sous le sens, ce qui me paraît révélateur de plusieurs aspects de la vie des *bichas*. Premièrement, un bémol peut tout d'abord être apporté à la réponse de Cynthia. Comme nous l'avons vu dans le chapitre *Les bichas et la prostitution*, le plaisir qu'expriment les *bichas* à plaire aux hommes et à se prostituer est présent. Deuxièmement, au niveau de la relation de pouvoir, ce discours révèle une affirmation du pouvoir que les prostituées ont face aux clients : celui de refuser leurs demandes. Cela révèle aussi le fait qu'elles sont conscientes de toute la *mise en scène* mensongère de leur travail (« *Da para enganar ?* ») : descriptions et promesses dans les annonces, manière de répondre au téléphone, de se déguiser, d'accueillir le client et de feindre un rapport sexuel avec une collègue. Finalement, cela explique aussi le fait que les clients soient à la recherche de nouvelles prostituées et les déménagements réguliers de ces dernières.²⁰⁶

Comme nous l'avons vu dans le chapitre sur les clients, les attentes de certains participent, selon mes informatrices, à expliquer la nécessité d'une mobilité régulière. Leur insatisfaction les amène à chercher de nouvelles prostituées qui combleront leurs attentes.

4.5.5 Relations entre collègues

Certaines personnes doutent qu'il puisse exister des relations de travail « normales » dans ces *milieus*, comme si les autres lieux de travail plus « conventionnels » étaient moins « aliénants ».²⁰⁷ Mais l'industrie du sexe est énorme et, au-delà des formes de prostitution évoquées jusqu'ici, elle comprend aussi des clubs, bars, discothèques, lignes téléphoniques érotiques, sex-shops avec cabines privées,

²⁰⁶ Voir chapitre *Mobilité et déménagements*.

²⁰⁷ Agustin 2002/b

saunas, services d'escortes, certaines agences matrimoniales, appartements, cinémas pornographiques et des restaurants érotiques. Beaucoup de ces emplois sont à temps partiel, occasionnel ou sont des emplois parallèles. Les conditions de travail pour ces millions d'emplois autour du monde varient considérablement, d'où l'impossibilité de dresser des généralités et de se référer à un unique milieu. La rotation du personnel est importante, ce qui par ailleurs n'est pas propre seulement à la prostitution.

4.5.5.1 *Entraide*

Les relations collègues se caractérisent par l'entraide *et* la rivalité. Cette dernière est l'élément le plus évoqué dans les textes qui portent sur les relations entre prostituées.²⁰⁸ Comme me le dit un jour Cynthia : « Ici [entre collègues], c'est chacune pour soi et Dieu pour toutes » (« *Aqui e cada uma para si mesma, Deus para todas* »). Malgré le contexte de compétition propre au milieu, les marques de solidarité font aussi partie des relations entre prostituées.²⁰⁹ Dans le cas des migrantes où tout est à apprendre, les *filles* plus expérimentées ne manquent pas de donner des conseils aux nouvelles arrivées. Lorsque Cynthia arriva en Suisse, elle commença par sortir dans la rue. « *Au début, je ne connaissais rien [de la vie en Suisse]. Une nuit après que la police m'ait intercepté pour la première fois dans la rue, je me suis mise à pleurer. Je pleurais et pleurais sans savoir quoi faire. Une autre bicha qui était aussi dans la rue est venue et m'a dit : « Ne pleure plus, ma fille » et elle m'a emmenée dans son salon. Elle a été très gentille avec moi tu sais. C'est avec elle que j'ai tout appris. Elle m'a appris comment travailler dans un salon, comment mettre une annonce, comment répondre au téléphone. C'est aussi avec elle que j'ai appris à changer de salon. J'ai tout appris très vite.* »²¹⁰ Cynthia a donc eu la chance d'être prise en charge par une *bicha* bienveillante qui travaillait dans la même rue. Elle ne connaissait encore rien au système. Cette collègue lui appris à travailler en salon, à recevoir les clients (Cynthia ne parlait pas encore un mot de français) et lui conseilla également de déménager régulièrement.

Les cas de soutien réciproque s'observent également lorsqu'une prostituée se trouve dans une situation particulièrement difficile, comme en cas de maladie, de problèmes avec le/la propriétaire de la chambre ou les colocataires et avec les clients. Ce dernier point est important, car généralement, les clients sont *la* source principale des sujets de disputes entre prostituées. A titre d'exemple, Cynthia me raconta qu'entre ses collègues, tournait le numéro de téléphone d'un client adepte des pratiques scatophiles²¹¹. Elle me dit que les prostituées chez qui il était allé avaient transmis son numéro à leurs collègues afin qu'elles puissent reconnaître son numéro et ne pas répondre à l'appel.

²⁰⁸ Voir entre autres : Brennan 2004, Castañeda 1996, De Meis 1999 et 2002. Mathieu 1999 a toutefois souligné qu'il fallait se montrer prudent envers l'idée dominante selon laquelle les groupes sociaux sans cohésion interne (comme les prostituées) étaient incapables d'entreprendre des processus de mobilisation.

²⁰⁹ Cynthia a deux amies *bichas* qui sont restées dans sa ville natale. Elle me raconta que les deux étaient en froid et qu'elle-même avait pris un rôle de médiatrice pour les réconcilier : « Je lui ai dit : « *Bicha, comment tu peux être comme ça, tu ne peux pas t'énerver comme ça ! Vous devez vous entraider, parce que sinon, qui va le faire, qui va vous aider le jour où vous aurez besoin de quelque chose ?* » (« *Eu fale para elas asim, fale : « Bicha, como voce vai ficar asim, não pode ficar brava asim. Voces ten que se ajudar, porque sino, quem mais va ajudar voce o dia que vai precisar de alguma coisa ?* »)

²¹⁰ « *No começo não conocia nada. Uma noite depois que me pego pela primeira vez a policia la na rue estava chorando. Choraba choraba sem saber o que fazer. Otra bicha que estaba la na rua tambien vem e me diz : « Não chora mais não menhina » e me chevo para o salon dela. Ela foi muito bomsinha conmigo sabe. Foi com ela que aprendi tudo. Ela me enseno como trabalhar em salon, como colocar o anuncio, como contestar no telephone. Foi com ela tambien que aprendi como trocar de salon. Aprendi tudo mesmo, bem rapido.* »

²¹¹ La scatologie consiste à ressentir une forte excitation érotique par les excréments.

4.5.5.2 Compétition

Mise à part les relations d'entraide qu'il ne faut pas sous-estimer, la compétition prend une place importante dans les relations entre prostituées. En Suisse, le nombre croissant de migrant(e)s qui viennent travailler dans le marché du sexe ainsi que l'énorme succès des salons de massage participent à expliquer l'augmentation de la rivalité entre prostituées. Dans les années '80, la compétition se situait surtout entre les *filles* de la rue et celles qui avaient leur salon. Aujourd'hui, la compétition s'étend aussi parmi les celles qui ont un salon.²¹² Je me souviens d'une prostituée marocaine qui avait une quarantaine d'années qui, très mécontente de la compétition dans le *milieu*, grommelait qu'à son âge, il fallait se spécialiser pour s'assurer une clientèle. Elle-même offrait des services Sado Maso (son annonce la décrivait comme « la reine de la domination »), ce qui lui valait une clientèle moins nombreuse, mais prête à payer davantage.

Les appellations qu'utilisent les prostituées pour parler des autres prostituées varient selon les termes de la relation entre les deux. En règle générale, elles disent « collègue » (« *colegas* ») en portugais, terme neutre et respectueux. Cependant, lorsque les clients se font rares les relations se gâtent, elles n'hésitent pas à s'insulter de « sale pute ». Elle attribuent ainsi les stigmates de la « femme dépravée » aux autres, s'en démarquant ainsi par la même occasion.²¹³

Les prostituées que j'ai rencontrées m'expliquèrent que dans le *milieu*, plusieurs facteurs favorisaient la compétition ou du moins participaient à créer un climat de rivalité. Un de ces facteurs est le prix : le coût d'une passe se discute au téléphone ou sur place. Je dis bien *se discute*, car il peut y avoir marchandage au sens où la prostituée propose un prix qui pourra être, dans une certaine mesure, discuté par le client. Ce dernier opérera donc pour une *fille* plutôt qu'une autre, parce qu'elle offre des tarifs avantageux. Pour cette raison, il arrive que les prostituées « cassent les prix » en vue de rivaliser avec leurs collègues. Cependant, en agissant de la sorte, elles suscitent leur mépris, comme le montre la réaction de Cynthia en apprenant que sa colocataire offrait des services « au rabais » : « Imagine, elle fait des clients²¹⁴ à 80, 50, même 30 francs ! » (« *Imagina, ela faz clientes para 80, 50, ate 30 francos !* »). Une des premières choses que les prostituées apprennent est le prix qu'elle peuvent demander pour une prestation, car les discussions sur ce thème sont omniprésentes entre elles : combien une telle a pu « tirer » pour tel service ou combien on peut possiblement demander pour une pratique ou une autre. Le tarif est évidemment remis en question à chaque visite de client, car ces derniers sont généralement au courant des prix et n'hésitent pas à marchander. Même si certains clients sont prêts à payer plus pour la qualité de la prestation,²¹⁵ d'autres cherchent à s'en sortir à moindre frais,²¹⁶ voire même sans frais aucun.²¹⁷ Cependant, travailler à un prix de base

²¹² Je me réfère à une conversation que j'ai eue à la fin 2005 avec Mme Schweizer qui travaille pour Aspasia à Genève.

²¹³ Voir Brennan 2004.

²¹⁴ Lorsqu'elles parlent de leur travail, les Brésiliennes disent qu'elles « ont fait » tant de clients : « *Fiz tres clients hoje.* » (« J'ai fait trois clients aujourd'hui. »)

²¹⁵ Voir par exemple ce genre de commentaire sur Internet : « (...) à conseiller vivement à tous les adorateurs de TS [transsexuelles] black [noires], au fait c'était 500.- pour une heure un prix largement justifié pour la qualité de la prestation. » <http://www.sex4u.ch/php/forum/viewtopic.php?t=9157>

²¹⁶ Autre exemple : « *Bonsoir à tous , je suis nouveau sur le site et j'aimerais savoir à quoi s'attendre en allant rendre visite à des filles qui proposent la fellation ou l'amour entre 50 et 100 fr. Annonce sur le matin et à Lausanne. Merci et à + pour peut être une EV [évaluation].* » Ce que beaucoup d'hommes recherchent sur ce forum sont des « évaluations » faites par d'autres clients sur les *filles* qu'ils ont été voir.

qui ne sera pas rabaissé, est une façon d'afficher une certaine estime de soi (on ne se vend pas à n'importe quel prix !). Je me souviens de la réaction de Cynthia devant l'annonce d'une prostituée dans *Le Matin* : « Regarde : elle a mis « à partir de 50 francs », moi je ne ferais jamais ça ! » (« *Olhia : coloco « à partir de 50 francs », eu nunca fazeria isso !* »).

Les prostituées s'indignent non seulement contre leurs collègues qui bradent leurs prestations, mais également contre celles qui offrent des relations « nature », c'est-à-dire sans préservatif. Toutes me racontent que les clients sont nombreux à demander un rapport non protégé et sont prêts à payer davantage pour l'obtenir. Dans le cadre de la prostitution, le préservatif est considéré comme un outil de travail. Ne pas l'utiliser reviendrait à une « faute professionnelle » grave pour deux raisons : premièrement en mettant leurs vies et celles des clients en danger (risques de transmission du VIH et autres MST²¹⁸) et deuxièmement en enfreignant fondamentalement une éthique de travail. En d'autres termes, le non-usage du préservatif serait un « coup bas » pour les *filles* qui tentent de généraliser l'usage du préservatif. Un autre facteur de concurrence provient des *filles* plus jeunes sur le « marché ». Elles sont considérées comme étant plus « attractives » par leurs aînées et par la plupart des clients aussi. Dans la prostitution de rue, ces *filles* doivent affronter les agressions des habituées du quartier.²¹⁹

La rivalité entre prostituées est aussi exacerbée par la baisse des clients, comme c'est le cas en été. Elles n'hésitent pas alors à « piquer » les clients des autres et ceci d'autant plus facilement lorsqu'elles vivent en colocation. Un jour, alors qu'un client venait trouver Cynthia et voulait expressément une travesti, ses collègues femmes cherchèrent à le convaincre de les suivre *elles* pendant que Cynthia était occupée. Le plus souvent, pour se prévenir de telles situations, Cynthia disait au client au téléphone qu'une fois arrivé, il devait la demander *elle*. Cependant, se faire « piquer » un client peut même arriver lorsque la prostituée travaille seule. Ce sont alors des voisines de pallier dont il faut se méfier. J'appelai Cynthia un soir pour savoir comment s'était passée sa journée et ce qu'elle me raconta est représentatif de la tension qui règne entre les *filles* qui se battent pour des clients. Ce jour-là, elle était particulièrement désespérée et énervée, car non seulement sa collègue avait voulu lui « piquer » son client, mais ce dernier essayait de profiter de cette concurrence pour marchander les prix. L'exemple qui suit illustre aussi les formes d'injures utilisées entre prostituées et envers les clients. Cette scène se passe en été, alors que la plupart des clients sont en voyage, rendant le travail des prostituées plus difficile.

Cynthia : « Sainte vierge Lo [Loïse], il fait très très chaud tu sais... en plus le travail est maigre. Je n'ai encore pas fait un seul client, t'imagines, et y'a presque personne qui appelle.

Loïse : Hum...

C. : Un seul [client] est arrivé, il a frappé à la porte, moi j'étais couchée et ça m'a pris un peu de temps pour ouvrir et la Chinoise d'en face – tu vois laquelle ? – a ouvert la porte au client.

L. : En plus c'est pas la première fois qu'elle fait ça !

C. : « Nossa Lo, faz muito, pero muito calor sabe... e ademas o trabalho esta muito fraco, nao fiz nehum cliente, imagina e quasi ningem ligando.

L. : Hum...

C. : Chego um so, toco a porta, eu estava deitada, entao demore um poco para abrir, e a *chinoise* de frente - sabe cual nao e? Ella abriu a porta para o homen.

L. : Nossa, ademais nao faz issu pela primeira vez !

<http://www.sex4u.ch/php/forum/viewtopic.php?t=8937>

²¹⁷ Cynthia reçoit régulièrement des SMS d'hommes lui proposant de lui faire une fellation sans la payer.

²¹⁸ Maladies Sexuellement Transmissibles

²¹⁹ Voir De Meis 1999 et 2002.

C. : Ouais, et comme y'a pas beaucoup de boulot, ça m'a rendue nerveuse, tu sais, et je lui ai dit : « *Tu n'as pas mis d'annonce et c'est la dernière fois que tu ouvres la porte [à un client] comme ça !* » Je l'ai engueulé et lui ai dit : « *Je vais le dire à Julia²²⁰, je vais lui dire ce que tu as fait ! Putain de merde !* » Je lui ai dis ça comme ça.

L. : T'étais super énervée, hein ?

C. : Mon Dieu oui. Et bien sûr, le client ne savait plus où aller [chez elle ou chez l'autre]. J'étais furieuse. Après il est venu, mais il voulait seulement payer 50 fr.

L. : 50 francs? Quel malhonnête !

C. : Ouais, comme l'autre avait parlé [du prix] avec lui... Sinon, il allait me payer le prix juste. Et alors, j'ai commencé à lui crier dessus aussi.

L. : Tu lui as dit quoi ?

C. : Je lui ai tout dit (rires), je l'ai traité de *maricon* [terme dépréciatif en portugais pour les homosexuels], de pédé de merde, de tout...

C. : Eh, e como a gente nao esa trabalhando direito, eu fique bem nervosa mesmo sabe, fale assim para ella : « *Voce nao coloco anuncio, e è a ultima vez que abre a porta assim !* » Chingue tudo ela e diz assim : « *Vou falar com a Julia, vou dizer para ela o que voce fez ! Putana de merda* ». Fale bem assim.

L. : Fico bem brava mesmo né ?

C. : Meu Deus, fique sim. E dahi o cliente não sabia mais onde ir. Fique doida sabe. Dahi ele vem, mais queria so para 50 francos.

L. : 50 francos ? Sem vergonha !

C. : Eh, como a otra tinha falado [do preço] con ele... Sino ele iba pagar o preço certo. E entao comence a chingar para ele tamben.

L. : Que falo para ele ?

C. : Fale de tudo (risa), fale de *maricon*, de *pédé de merda*, de tudo mesmo...

Les tensions qui règnent entre collègues ne sont pas toutes en rapport avec les clients, même s'ils représentent le sujet de dispute principal. Des problèmes surviennent aussi pour des questions d'argent, comme par exemple la location de la chambre. Les prostituées s'appuient alors sur ce qu'elles connaissent des lois en Suisse pour faire pression sur d'autres. A titre d'exemple, Cynthia louait à Lausanne la chambre d'une prostituée brésilienne. Toutes deux se disputaient régulièrement, car la propriétaire (Julia) travaillait ailleurs, mais venait régulièrement faire quelques passes dans son ancienne chambre. Elle cassait les prix (80, 50, 30 francs), car elle avait la quarantaine et une masse corporelle impressionnante. Ceci posait plusieurs problèmes : d'une part, elle sous-louait sa chambre à Cynthia et n'était donc pas supposée y travailler ; d'autre part, elle bradait les prix et occupait le seul lit, ne permettant pas à Cynthia de recevoir les clients qui venaient pour elle. Si Cynthia se trouvait en situation irrégulière, Julia, malgré son permis C, l'était d'autant plus, du fait qu'elle sous-louait une chambre (non déclarée comme salon) à une prostituée clandestine. Cynthia me raconta comment Julia arrivait parfois ivre morte en la menaçant de la dénoncer. Cynthia lui rétorquait qu'elle se trouvait bien mal placée pour la menacer et que si les problèmes perduraient, elle allait elle-même appeler la police qui réglerait le compte de chacune. « *Ce n'est pas toi qui va appeler les flics, c'est moi-même qui vais les appeler et tu vas voir, ma chère, que tu vas être arrêtée dans l'heure qui suit.* » (« *Voce não va ligar a polici não, vou ligar eu mesmo e vce vai ver, querida, que voce vai ir presa na ora.* »). Si à leur arrivée, les prostituées ignorent tout du droit suisse, elles apprennent très rapidement ce qui est permis et ce qui ne l'est pas. Elles utilisent ce savoir pour faire pression sur d'autres.

4.5.6 Les annonces

Les prostituées qui travaillent dans les salons de massages recrutent leurs clients au moyen d'annonces placées dans le journal ou sur Internet.²²¹ En Suisse romande,

²²⁰ Julia est la brésilienne qui lui louait sa chambre à Lausanne. D'une personnalité assez, elle faisait peur à ses collègues de pallier.

²²¹ Il peut toutefois arriver que la prostituée qui travaille en salon par le biais d'annonces, arrondisse ses fins de mois en sortant occasionnellement sur le trottoir.

plusieurs journaux font paraître des annonces « érotiques » : *Le Matin*, *La Tribune*, *24 Heures*, *Léman Express* (tous des journaux *Edipresse*). Les Brésiliennes que j'ai connues recrutent leurs clients presque exclusivement au travers d'annonces placées dans *Le Matin* et plus rarement sur Internet.²²² Les annonces représentent un matériel de recherche intéressant. Nous nous pencherons ici plus spécifiquement sur le texte des annonces dans *Le Matin* en mettant en évidence la manière dont il est rédigé et les stratégies qu'il comporte pour attirer le client ou éviter la police. Nous aborderons également les codes d'écritures propres aux annonces. De fait, les textes des annonces sont limité par des listes de « mots interdits » établies par des agences publicitaires telles que *Publicitas*.

4.5.6.1 *Les annonces sur Internet*

Si la diversité des annonces placées sur Internet mériterait une étude détaillée analysant entre autres les différentes offres, le style de rédaction et les clients-cibles, nous n'aborderons dans ce chapitre, que les annonces du point de vue des avantages et des inconvénients qu'elles offrent aux yeux des prostituées. En Suisse romande, le site le plus connu est celui de <http://www.sex4u.ch>. Il se prétend d'ailleurs être « *La Référence des Adresses Chaudes en Suisse* »).²²³

Internet présente l'avantage considérable de l'image. Les prostituées invitent un photographe chez elles, prennent des poses érotiques (sur leur lit, dans le bain) et font paraître ces photos sur le site. Cependant, selon Cynthia, placer une annonce sur Internet plutôt que dans le journal représente une prise de risque supplémentaire face aux contrôles de police. Elle estime plus sûr de placer une annonce dans *Le Matin*, même si les clients sont nombreux à appeler après la parution de l'annonce sur Internet. « C'est toujours bien d'avoir une annonce sur le Internet, mais il faut faire encore bien plus attention [aux contrôles de police] [qu'avec les annonces dans le journal]. (« *Sempre e bom ter um anuncio no Internet, so que tem que ter bem mais cuidado ainda* »). Toutefois, comme évoqué plus haut, les annonces sur Internet représentent un outil de recherche moins « fiable » pour la police que les annonces dans le journal à cause de l'extrême mobilité des prostituées. Ainsi, même si les craintes de Cynthia ne sont pas confirmées par la manière dont la police procède aux contrôles, elles s'expliquent en partie par le fait qu'elle reçoit beaucoup plus d'appels lorsqu'elle a une annonce sur Internet et prend en conséquence plus de risques en indiquant à chaque fois où elle habite.

4.5.6.2 *Les annonces dans les journaux*

Les annonces dans *Le Matin* sont classées selon les villes et les cantons: *Vaud*, *Lausanne*, *Valais*, *Fribourg*, *Bienne*, *Jura*, *Neuchâtel* et comprennent un texte aguicheur ainsi qu'un numéro de téléphone et parfois un prénom.²²⁴ Lorsqu'elles amènent leurs annonces chez *Publicitas*, les prostituées peuvent choisir de faire apparaître la ville *ou* le numéro de téléphone en gras.

²²² Les prostituées peuvent aussi faire paraître leur annonce dans le journal *et* sur Internet. Dans ces cas, elles indiquent dans le journal l'adresse Internet à suivre si les clients désirent voir leurs photos.

²²³ M. Hainard confirme que ce site est effectivement le « mieux organisé » et le « plus visité ». Les prostituées que j'ai rencontrées et qui avaient une annonce sur Internet l'avaient mises sur ce site. D'autres l'avaient placée sur le site <http://www.libertine.ch>.

²²⁴ La superstition prête une action magique à certains prénoms qui « marchent bien ».

Exemple : *SION, Nouvelle, Karine, petite blonde, 25 ans, sexy, coquine, SM, t.36, très chaude, vibro, j'adore faire l'amour. 027 / 321 34 66.*²²⁵

Les prostituées choisissent de faire paraître leur annonce les jours où elles travaillent. Elles disposent d'une quinzaine de mots pour convaincre le client de composer le numéro. Selon Cynthia, les trois premiers mots sont les plus importants : « Tu dois mettre tout au début [de l'annonce] que tu es nouvelle, travesti, etc. Le client ne doit pas devoir chercher. Il doit trouver tout de suite [ce qu'il veut] et penser : « *Qui est cette bicha merveilleuse ?* » [rires] » (« *Voce tem que colocar bem no começo que voce e nova, travesti... O cliente não deve ficar buscando, tem que achar direito o que ele procura e pensar: « Nossa, quem sera esa bicha maravilhosa?»* »).

Le projet migratoire des Brésiliennes que j'ai rencontrées consistait à essayer de faire un maximum d'argent en en minimum de temps parce qu'elles savaient que tout pouvait basculer d'un jour à l'autre en cas de contrôle de police. Dans cette optique, elles mettraient idéalement des annonces chaque jour de la semaine pour s'assurer le maximum de travail. Cependant, placer une annonce coûte cher et elles n'en font donc pas paraître tous les jours. Elles « visent » les jours qui connaissent la plus grande affluence. Mes informatrices m'expliquèrent que plusieurs paramètres extérieurs à elles-mêmes influent sur leur travail : la saison (l'été est une période particulièrement difficile, car la plupart des hommes sont en vacances,²²⁶ le climat (les jours maussades sont plus favorables), la semaine du mois et l'heure de la journée. Natacha m'expliqua qu'elle ne travaillait qu'une semaine par mois : « *Tu vois, une semaine ça suffit si je bosse bien. De toutes façons, la première semaine, ils [les clients] règlent leurs factures, la troisième, ils pensent déjà à la dernière et après c'est trop tard. Donc, je bosse la deuxième semaine. Là, ils dépensent plus facilement du fric dans les petits plaisirs* [rires]... ».

Pour faire paraître une annonce dans *Le Matin*, les prostituées se rendent dans les bureaux des agences publicitaires *Publicitas* avant 9 heures, donnent leur texte à la secrétaire et choisissent les jours de parution, contre 78 francs par jour et par annonce. A l'instar du puits du village qui joue le rôle d'échange social pour les femmes qui viennent y puiser l'eau, les bureaux de *Publicitas* offrent un lieu de rencontre public quasi quotidien pour les prostituées. Alors que j'attends le tour de Cynthia, une collègue *bicha* arrive et la tient au courant des derniers ragots : « Ha, ma fille, tu te souviens de cette *bicha* ? Ben elle s'est fait renvoyée [au pays] la semaine dernière et en plus il paraît qu'elle est très malade, qu'elle a le sida, le cancer et tout... » (« *Ay, minha filha, lembra daquela bicha ? Pois foi deportada a semana pasada, ademais, dizem que esta muito duente, que tem AIDS y cancer y tudo...* ») C'est le tour de Cynthia ; elle a gardé la version de sa dernière annonce et la tend à la secrétaire qui, scrupuleusement, recopie mot pour mot le texte de l'annonce.

Les prostituées ont l'habitude d'acheter *Le Matin* pour plusieurs raisons. D'abord, elles veulent vérifier si l'annonce est bien parue comme prévu, avec les mots qu'elles voulaient. Ensuite, elles sont intéressées de voir qui travaille (lorsqu'elles arrivent à

²²⁵ Les exemples d'annonces sont tirés du journal *Le Matin*, mai 2006.

²²⁶ Une *bicha*, collègue de Cynthia faisait depuis 15 ans les allers-retours entre le Brésil, la Suisse et l'Italie, venant travailler les mois d'hiver et repartant l'été au pays.

reconnaître l'annonce d'une collègue)²²⁷ et de commenter les annonces des autres. Elles partagent souvent la même perception éthique concernant les libellés des annonces. A plusieurs reprises, elles s'indignent, trouvant outrageux et méprisables que les prix soient indiqués ou que la prostituée propose des rapports non protégés. Les prostituées qui affichent les prix (souvent plus bas que la norme) le font par manque de clientèle (lié à des facteurs tels que l'âge et/ou à celui de la sédentarité).²²⁸ Elles sont donc contraintes à offrir des prestations à moindre prix et enfreignent, comme nous l'avons vu, une règle d'éthique du métier.

Si à première vue les annonces se ressemblent, une lecture attentive laisse apparaître des « styles de rédaction » différents,²²⁹ allant des promesses de plaisir total²³⁰ au simple affichage des prix.²³¹ Bien que les clients soient supposés faire leur choix en fonction des descriptions des annonces, ces dernières sont souvent mensongères. On s'en rend compte lorsqu'on entre dans les salons non pas en tant que client, mais en tant que collègue ou amie : l'image de la prostituée « lascive » ne colle pas à la réalité. La manière de libeller l'annonce a comme seul but d'attirer l'attention du lecteur, donc de le faire appeler un numéro plutôt qu'un autre. L'origine des prostituées, les descriptions faites de leur corps, leur âge ainsi que toutes les promesses (corps de rêve, poitrine XXL, plaisir assuré) doivent, comme le souligne Cynthia, créer une sensation de « nouveauté » ou d'exception. Ainsi, Cynthia n'hésite pas à dire qu'elle est transsexuelle (plutôt que travesti) parce qu'elle est l'unique de la région ou pour provoquer un effet « tape-à-l'œil ». Cela dit, le texte de l'annonce est également influencé par des facteurs extérieurs tels que la capacité de la prostituée faire la promotion de son annonce aux clients qui téléphonent. A titre d'exemple, Cynthia a vite regretté d'avoir ajouté « SM », car elle était incapable par après de répondre aux questions (plus pointues) des clients.

Comme le souligne M. Bergentinos, chef de vente de la succursale *Publicitas* à Neuchâtel, les prostituées s'inspirent des textes de leurs collègues pour écrire leur annonce : « Elles se les copient et se disent : « *J'ai mis ça et j'ai eu tant de clients qui ont appelé* » ». Cynthia me raconta comment sa cousine, en manque d'imagination, lui demanda de lui rédiger une annonce : « Elle n'a aucune imagination, tu sais, elle met toujours « *bouche gourmande, fesses cambrées, 24/24, 7/7* », rien de plus, toujours la

²²⁷ Sans connaître à l'avance le libellé des annonces de mes informatrices, il m'était pratiquement impossible de les retrouver dans le journal, tant les descriptions correspondaient peu à la réalité.

²²⁸ Les clients sont souvent au courant de ce principe et savent que la clientèle baisse au fur et à mesure que le temps passe. Il arrive ainsi que des clients reviennent après deux mois en essayant de faire baisser le prix.

²²⁹ En se penchant sur les annonces, on peut tracer des styles d'écriture récurrents. Par ordre décroissant, se trouvent : les « nymphomanes » (env. 40%) comprenant toutes les « maîtresses de l'amour », les « bombes sexuelles » qui « adorent faire l'amour » « sans tabous » ; les travestis (env. 25%), principalement brésiliennes ; les « exotiques » au sens où leur origine étrangère est mise en avant (env. 15%) comprenant les Thaïlandaises, les Brésiliennes, les Africaines et les *filles* de l'Est ; les « professionnelles » (env. 10%) insistant sur le caractère non-sexuel de l'offre et sur le professionnalisme du massage ; les « débutantes » ou « étudiantes » (env. 5%) jouant sur le registre de l'expérimentation ; les salons offrant plusieurs filles (env. 5%) et affichant une annonce combinée. Cette classification a pour but de mettre en évidence les différents styles qui peuvent toutefois se croiser et se combiner.

²³⁰ Exemple : *Vevey, (plaisir assuré), 1^{ère} fois, belle Polianna, mince, grosse poitrine, gentille très chaude, 69, sodomie et +.*

²³¹ Exemple : *Prilly, Fille de l'Est (23), mince, rasée, fellation 50.-, l'amour 100.-*

même chose... Pourtant c'est pas difficile, tu prends le journal, et tu recopies le texte des [autres] annonces. Moi je fais toujours comme ça quand je veux changer le texte ».²³²

Au bout de quelques temps, Cynthia et ses amies me nommèrent « rédactrice » de leurs annonces. De temps à autre, je leur écrivais de nouvelles annonces qu'elles plaçaient telles quelles ou les reformulaient à leur goût.²³³ Comme mentionné plus haut, les textes ne correspondent, le plus souvent, pas à la réalité. J'ai donc laissé libre cours à mon imagination. Quand je lui montrais mes textes, Cynthia s'écriait émerveillée : « Ah toi alors, tu as déjà tout compris ». Dans un des textes, je décrivais Cynthia comme étant une « tigresse égyptienne » avec un « détail volcanique ». Quelques jours plus tard, elle me dit en riant : « Maintenant, ils [les clients] me demandent si je suis égyptienne et je leur dit : « *Oui, mon chéri* » et ils aiment ! ».²³⁴

Comme nous l'avons vu, les *bichas* jouent sur les attentes des hommes dans leur manière de s'habiller, mais ceci se retrouve aussi dans le texte des annonces. Après avoir indiqué qu'elles étaient *travestis*, les éléments récurrents dans leurs annonces sont une mise en exergue de leur *virilité* et de leur *féminité*, comme le montrent ces extraits d'annonces: « *Travesti, blonde, grosse poitrine, bien membré (...)* », « *Travesti, très douce et féminine, gros calibre (...)* »

4.5.6.3 Contraintes et stratégies dans les annonces du « *Matin* »

Parmi les quotidiens romands, *Le Matin* est celui qui « offre » le plus de place aux annonces érotiques et qui permet le plus large choix de mots. Selon M. Bergentinos, chef de vente de la succursale *Publicitas* à Neuchâtel, « *le journal est le reflet de la société et la prostitution est un fait* ». Selon lui, « *Le Matin va plus loin [que les autres journaux], car il n'a pas le même public cible* ». Il traite surtout de thèmes « *liés à la vie publique* », tels que la violence, les stars, les femmes et le sexe et serait, pour ces raisons, davantage lu à l'extérieur (cafés/bars) qu'en famille.²³⁵ A l'opposé, les quotidiens « familiaux » (comme le *Courrier Neuchâtelois*) sont distribués directement dans les foyers. M. Bergentinos d'ajouter : « *Etant donné que chaque journal vise un public différent, on ne peut pas permettre le même vocabulaire partout* ». Ceci sous-entend que les journaux traitent de sujets différents et différemment selon le public auquel ils sont destinés.

Les secrétaires chargées de la parution des annonces possèdent ainsi une liste de « *mots et expressions litigieux* »²³⁶ établies entre l'éditeur et la régie publicitaire. Ces derniers classent les mots potentiellement utilisés dans les annonces selon leur acceptabilité. En fin de liste est indiqué : « *Cette liste non exhaustive et évolutive fait*

²³² « *Ela não tem imaginação mesmo, sabe, sempre coloca « bouche gourmande, fesses cambrées, 24/24, 7/7 », mais nada, sempre igual... Mais não è difícil, voce so pega o jornal, e copia o texto dos anuncios. Eu sempre fazo assim quando quero trocar de texto.* »

²³³ Un jour, alors que je parcourais les annonces, je reconnus « mon » texte repris par une prostituée que je ne connaissais pas, ce qui confirme le fait qu'elles se copient entre elles.

²³⁴ Ce genre d'élément peut soulever la question de la distance (critique) du chercheur face à son objet d'étude. Dans le cas de la rédaction de ces annonces, s'il s'agissait pour moi effectivement d'une participation « active », mon geste était avant tout un soutien linguistique et un clin d'œil à ce que Cynthia m'avait appris sur le contenu des annonces.

²³⁵ Nous pourrions ici reprendre la dichotomie intérieur /extérieur discutée par DaMatta 1983. Les prostituées qui se situent « à l'extérieur » seraient en opposition à la vie familiale « intérieure » (De Meis 2002) et ne feraient de ce fait pas « bon ménage » avec la vie de famille (de leurs clients). De même, M. Bergentinos ajoute que malgré le fait que le vocabulaire soit limité, il se peut que certains termes soient jugés « choquants » pour des enfants et que des lecteurs s'en plaignent.

²³⁶ Cf. en annexe : Lexique des petites annonces dans les titres Edipresse (état de la liste : 01.04.2003). Nous reviendrons sur ce point.

partie intégrante de la charte érotique ». M. Bergentinos et ses collègues organisent donc des mises à jour régulières qui sont, selon lui, « assez amusantes ». En effet, comme le décrit M. Bergentinos, eux-mêmes ne sont pas toujours sûrs de bien comprendre ce qu'ils permettent et ce qu'ils interdisent ! Ces mises à jour sont généralement motivées par des appels de lecteurs choqués ou par des secrétaires alertées par de nouveaux mots ou formulations : « *Certains mots sont vraiment trop gros, mais d'autres sont déjà entrés dans le langage courant* », me dit M. Bergentinos, alors je lui demandais pourquoi, le terme « mâle » était accepté, alors que « femelle » non. Selon lui, c'est avant tout la *connotation* du mot qui va lui permettre de « passer la rampe » ou au contraire d'être refoulé parmi les vocables interdits. Ainsi, il n'est pas vulgaire de dire « un beau mâle », alors qu'une « belle femelle » prendrait une connotation animale et serait, de ce fait, interdite, tout comme les noms d'animaux (*chatte, chienne, cochonne*). Outre les mots clairement identifiés comme étant « acceptables » vs « non-acceptables », la liste comprend également des mots qui peuvent, selon le contexte, être attribués à l'une ou l'autre des catégories. La plupart du temps, le problème se situe au niveau des compléments descriptifs : certains mots sont autorisés si aucun adjectif n'est rajouté. C'est le cas, de *culotte*, de *fellation*, de *finition*, de *jouir*, de *jouissance* et de *sodomie*. D'autres mots comme étudiant/e, femme-enfant, jeune femme ou jeune homme devraient, pour être acceptés, préciser l'âge minimum, à savoir 18 ans. Les termes *bouche*, *devant/derrière*, *fouet/ter*, *langue*, *mouillé/e*, *pénis*, *porno* et *voyeurisme* seront acceptés « selon le contexte » sans plus de précisions sur ce que cela comprend. Ne sont pas non plus admises les abréviations, les mots faisant référence à un rapport non protégé ainsi que globalement tous les termes jugés trop grossiers. Une secrétaire de *Publicitas* m'expliqua qu'une marge d'interprétation leur était laissée et qu'il était parfois difficile de filtrer les annonces « suggestives » qui ne sont souvent pas moins lourdes de sens que les plus « descriptives ». Le problème, selon M. Bergentinos, est que les prostituées trouvent toujours des astuces qui passent au début, mais qu'il faut supprimer par après. De ce fait, étant donné les mots « tabous », les prostituées maîtrisent vite les « codes d'écriture » propres au journal et connus des lecteurs avertis. Elles apprennent à paraphraser pour détourner les règles imposées par *Publicitas*.

*Quelques exemples de termes interdits « reformulés » dans les petites annonces du Matin*²³⁷

<i>Termes interdits</i>	<i>Termes équivalents autorisés</i>
Anal, analo(-testiculaire), anus...	« Fleur / pétales / feuille de rose »
Baiser, baise	« l'amour » (= relation vaginale)
Bander, bandant(e)	« toujours excité(e) »
Chatte	« minou »
Chienne, cochonne, salope...	« bombe sexuelle », « assoiffée de sexe »...
Clitoris	« Bouton »
Ejaculer, éjaculation	« jusqu'au bout »
Indication de la taille du pénis en cm ²³⁸	« 25 réalité », « (25) »
« nature » (lorsque signifie sans préservatif)	« royale » (Exemple : « Fellation royale »)

²³⁷ La liste entière des mots interdits et autorisés est en annexe.

²³⁸ La mesure géométrique que sont les centimètres ne peut qu'être utilisée pour décrire le tour de poitrine et non pas la longueur du pénis.

Queue, bite ²³⁹ ...	« Détail (rasé) », « calibre »
Rectal, rectum	« Massage / examen de la prostate »
Urologie (UR)	« Pluie d'or »* ²⁴⁰

« Pluie d'or » ou « pluie dorée » est un équivalent du terme interdit « urologie » (lui-même provenant du terme « urophilie » (« ondinisme ») faisant référence aux jeux érotiques avec l'urine. Cette reformulation, quoique plus bucolique et allusive, est également passée du côté des mots interdits. Cependant, elle apparaît encore régulièrement dans les annonces, échappant à la vigilance des secrétaires. Dans le même ordre d'idées, les termes « fleurs, pétales ou feuilles de roses » - à priori plutôt romantiques - font référence à diverses manipulations de l'anus et du rectum (pénétrations, écartements, introduction d'objets ou encore fist-fucking),²⁴¹ leur donnant l'apparence finale d'une « fleur de rose ».²⁴²

4.5.6.4 Exemples de termes « codés » propres au journal

Les annonces comprennent également un vocabulaire « codé », paraphrasé ou encore des métaphores. La très classique allégorie de la fleur et du bourdon et d'autres, comme l'exemple de « l'infirmière », reflètent non seulement des stéréotypes sociaux et des phantasmes répandus, mais font aussi preuve d'imagination. Les « codes d'écriture » comme les reformulations sont bien sûr « efficaces », car ils sont décodés par les clients.²⁴³ Il s'agit donc d'un langage aux significations partagées par l'émetteur et le récepteur.

« Body-douche »	Surtout pratiqué par les Thaïlandaises, le « body-douche » consiste à masser le client avec les mains et la poitrine sur tout son avant corps, alors qu'il est couché sur le dos dans une baignoire douche.
« Cabinet équipé »	Equipé de divers instruments pour les pratiques SM (croix en X, menottes, fouet, etc.) et travestissement (masque, perruque, déguisement, etc.)
« Infirmière »	Jeu du « docteur » : la prostituée se laisse toucher (les clients peuvent lui « ausculter » le sexe)
« Lesbo »	Deux <i>filles</i> accueillent le client et font un « show »
« Quatre pattes »*/ « sandwich érotique »	Deux fois deux jambes = deux prostituées reçoivent le client
« TBM »*	<i>Très bien membré</i> (dans les annonces de travestis)

A propos des « lesbo », des « quatre pattes », des « sandwichs érotiques » ou de tous les cas où le client est accueilli par deux prostituées qui vont (supposément) avoir un rapport entre elles (et éventuellement aussi avec le client), Cynthia me confia, en riant de ma naïveté, que les prostituées faisaient semblant : « On ne fait jamais l'amour, on fait

²³⁹ « Pénis » est accepté « selon le contexte ».

²⁴⁰ Les termes comprenant une étoile (*) sont toutefois aussi interdits.

²⁴¹ Le « fist-fucking » consiste à dilater suffisamment l'anus pour y introduire ensuite la main (le poing), voire une partie de l'avant-bras.

²⁴² C'est Cynthia qui m'expliqua cette « métaphore » alors que je lui demandais ce qu'étaient des « fleurs de roses ».

²⁴³ Pour une lecture critique de la nomination et catégorisation des pratiques sexuelles, voir Rubin 1992. Pour une liste des paraphilies (terme utilisé dans les milieux psychiatriques aux USA, pour désigner des attirances ou comportements sexuels considérés comme déviants) voir sur le site de l'encyclopédie Wikipedia sur Internet : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Paraphilie>.

juste semblant comme ça et le client ne remarque rien [elle me montre comment elle s'y prend et m'indique que la clef du succès tient à ce que le client ne puisse pas voir le degré de contact entre leurs sexes].» (« *A gente nunca faz o amor, so finge asim e o cliente nao se da conta.* »). Cynthia m'expliqua alors que même lorsqu'elle travaille de pair avec une *filles*, elle se sort toujours d'affaire sans devoir la pénétrer.

4.5.6.5 *Le téléphone*

Faisant suite à l'annonce, l'appel du client va permettre à la prostituée d'user de ses talents de persuasion pour convaincre le client de venir la voir. Elles répondent souvent d'une voix mielleuse (les travestis prennent une voix de fausset)²⁴⁴ et insistent pour que le client vienne se rendre compte sur place. Une Brésilienne – qui maîtrisait parfaitement le français – feignait un jour de ne pas comprendre les questions du client au téléphone et buttait sur le mot « tarif » : « *Je comprend pas, mon chouchou, viens ici et on discute* ». Elle m'expliqua qu'il valait mieux donner l'impression de ne pas tout savoir ni tout comprendre – en un mot, avoir l'air sotte – et une fois dans l'appartement, il aurait plus de peine à faire marche arrière.

Il convient de souligner que, même si le téléphone sonne à longueur de journée, rares sont les clients qui donnent suite à leur appel et viennent effectivement voir la prostituée. Après avoir raccroché le téléphone avec une moue d'insatisfaction, Cynthia m'expliqua qu'il était facile de savoir si le client allait venir ou pas. En général, lorsque ce dernier pose beaucoup de questions sur le physique de la prostituée et l'interroge sur ses prestations exactes, c'est mauvais signe : il est sûrement en train de se masturber et ne viendra pas. Par contre, les clients qui ne s'inquiètent pas du prix viennent presque assurément : ils connaissent les tarifs et savent ce qu'ils veulent. Selon Cynthia, au téléphone, il est préférable de parler *business* de manière claire et concise, plutôt que de décrire son physique et ses pratiques. Si les clients aiment parler au téléphone, ils ont la possibilité d'utiliser les lignes roses payantes !

²⁴⁴ Une chose assez amusante es lorsqu'une *bicha* répond pensant que c'est un client et s'aperçoit ensuite qu'il s'agit d'une copine ou collègue qui l'appelle : elle reprend alors sa voix d'homme en éclatant de rire.

5 Conclusion

Le quotidien des prostituées demeure une réalité sociale largement méconnue. Le fait de « vendre son corps » implique souvent toute une série de représentations sur le sexe et sur la manière dont la sexualité devrait être vécue pour être « normale », ou du moins « socialement acceptable ». La prostitution provoque des prises de positions politiques et/ou morales non seulement de la part des auteurs qui en parlent, mais aussi des assistants sociaux, des médias et de la population dans son ensemble. La plupart du temps ces dernières ne trouvent pas d'écho chez les prostituées, ce qui rend particulièrement difficile l'application des programmes sociaux leur étant pourtant destinés. De plus, au niveau des études migratoires, l'attention est souvent centrée sur la traite d'êtres humains sans considération pour les autres formes de prostitution. Ainsi, les prostituées qui migrent de leur propre chef restent peu considérées. Ceci mène à s'interroger sur l'envergure des champs de recherche en migration et sur le positionnement des chercheurs face à la prostitution *per se* : possède-t-on à l'heure actuelle des outils d'analyse permettant de rendre compte au mieux de la vie des prostituées ? Comment, en tant que chercheur, gérer des *a priori* face à son objet de recherche ?

L'élément clef que je retiens au terme de cette recherche (en comparant notamment ma vie avec celle de Cynthia), est que, quelle que soit la réalité qui nous entoure, nous sommes tous, à un moment où à un autre, conditionnés par des paramètres extérieurs qui influencent l'organisation de notre quotidien. Si ceci paraît une évidence, il s'agit, pour le chercheur, d'une position essentielle à adopter pour ne pas biaiser d'emblée sa conception de la vie d'autrui par ses propres projections.

Dans ce travail, j'ai particulièrement insisté sur l'importance de considérer le point de vue des acteurs sociaux sur lesquels est porté un regard ou un discours. A ce titre, l'approche phénoménologique a permis de révéler les multiples tentatives que fait tout acteur social pour comprendre, se positionner et justifier une réalité vécue : tous les individus produisent du sens (*sens-making*) face à la réalité qui les entoure. Rendre compte de la vie des prostituées d'un point de vue qui ne soit ni jugeant, ni stigmatisant ne peut se faire qu'en leur donnant la parole, en accordant crédit à leurs discours et au sens qu'elles donnent à leur réalité. Tout au long de ce travail, cette posture scientifique m'a permis de mettre en avant plusieurs éléments représentatifs d'une existence certes marquée par la précarité, mais définie par un projet de vie que mes informatrices ont entrepris en toute conscience et comptent mener à bien.

L'exemple des *bichas* nous a permis d'intégrer à la problématique de la prostitution celle du genre. Il montre qu'au-delà de l'influence des facteurs historiques et culturels dans la construction de la sexualité, le genre n'est pas une entité fixe, mais se façonne continuellement en fonction du contexte dans lequel il évolue. Dans le cadre de leur travail, les *bichas* sont amenées à renégocier une identité sexuelle en accord avec les attentes des clients.

La clandestinité induisant le travail au noir, est un élément central déterminant les modalités de travail dans la prostitution. Elle pousse non seulement les clandestines à développer des stratégies pour éviter les contrôles de police, mais conditionne une multitude de facettes de leur quotidien : relations entre elles, avec les propriétaires des chambres et avec les clients, manière de gérer leur argent ou encore de se protéger. Au-delà de ce que le paramètre de la clandestinité nous apprend sur la vie des prostituées, il nous livre des pistes de réflexion intéressantes sur la manière dont de telles

« problématiques sociales » sont appréhendées par les gouvernements et par la société de manière globale. De fait, comme le montre la législation sur les salons de massage, les lois sur la prostitution sont en (re-)formulation constante, tentant de se mettre à jour face aux évolutions des formes de prostitution.

Ce travail de recherche met en exergue une manière d'approcher des personnes fortement stigmatisées socialement, en l'occurrence les travestis prostituées clandestines. Les différents aspects de leur vie abordés ici ne sont en rien exhaustifs et doivent être compris comme des éléments pouvant mener à des réflexions ultérieures. L'exemple de vie relaté dans ce travail révèle plusieurs facettes d'une problématique multidimensionnelle plus large. Cette dernière ne pourra être appréhendée qu'au travers d'investigations plus approfondies des diverses thématiques abordées menant ainsi à une compréhension plus pointue de la prostitution.

6 Références

6.1 Bibliographie

AGUSTIN D'ANDREA Laura Maria:

- 2002/a. – “The (Crying) Need for Different Kinds of Research”, in: *Research for Sex Work*, n° 5, pp. 30-32. (http://www.nodo50.org/conexiones/Laura_Agustin/)
- 2002/b. – « Challenging « Place »: Leaving Home for Sex » in: *Development*, 45.1, pp. 110-116. (http://www.nodo50.org/conexiones/Laura_Agustin/)
- 2003. – “Forget Victimisation: Granting Agency to Migrants”, in: *Development*, 36.3, pp. 30-36. (http://www.nodo50.org/conexiones/Laura_Agustin/)
- 2005. - “The Cultural Study of Commercial Sex” in: *Sexualities*, SAGE publications (London, Thousand Oaks, CA and New Dehli9, vol. 8(5), pp. 618-631. (http://www.nodo50.org/conexiones/Laura_Agustin/ Ce texte est aussi disponible sur la bibliothèque virtuelle du SFM à Neuchâtel.)
- 2006. - “The Disappearing of a Migration Category: Migrants Who Sell Sex” in: *Journal of Ethic and Migration studies*, Vol. 32, n°1, pp. 29-47. (http://www.nodo50.org/conexiones/Laura_Agustin/ Ce texte est aussi disponible sur la bibliothèque virtuelle du SFM à Neuchâtel.)

ALÈS Catherine et BARRAUD Cécile (sous la direction de):

2001. – *Sexe relatif ou sexe absolu ? De la distinction de sexe dans les sociétés*, éd. De la Maison des sciences de l’homme, Paris, 426p.

ANDERSON Benedict:

1989. – *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism first appeared*, London, New York, Verso, 160 p.

ANDERSON Bridget et J. O’CONNELL:

2003. - *Is Trafficking in Human Beings Demand Driven? A Multi-Country Pilot Study*, IOM (International Organisation for Migration), Migration Research Series n°15, Genève, 50 p.

BEARE Margaret E.:

1999. - “Illegal Migration: Personal tragedies, Social problems, or National Security Threats?” In: *Illegal Immigration and Commercial Sex: The New Slave Trade*, ed. P. Williams, pp. 11-41, Pittsburgh University, London, Portland.

BECKER Howard Saul:

1985. – *Outsiders*, étude de sociologie de la déviance, trad. de l’américain par J.-P. Briand et J.-M. Chapoulie, Paris, M.-A. Métaillé, 247 p.

BENOIST Joceline et KARENTI Bruno (sous la direction de):

2001.- *Phénoménologie et Sociologie*, Puf, Collection: Fondements de la politique, Série essays, Paris, 253p.

BERGER Peter et LUCKMANN Thomas:

1966. - *The Social Construction of Reality, a Treatise in the Sociology of Knowledge*, Penguin Books, USA, 219 p.

BOLIN Anne:

1988. – *In Search of Eve, Transsexual Rites of Passage*, Bergin and Gravey, New York, 210 p.

BRENNAN Denis:

2004. - “Women Work, Men Sponge, and Everybody Gossips: Macho men and Stigmatized/ing Women in a Sex Tourist Town”, in: *Anthropological Quarterly*, Vol. 77, n°4, pp. 394-405, George Washington University Institute for Ethnographic Research.

BUTLER Judith:

1993. - *Bodies that Matter, on the Discursive Limits of “Sex”*, Routledge, New York, London, 288 p.

CASTAÑEDA, et all. :

1996. - “Sex Masks: the Double Life of Female Commercial Sex Workers in Mexico City”, in: *Culture, Medicine and Psychiatry* 20 (2), pp. 229-247.

CASTEL Robert:

1995. - *Les métamorphoses de la question sociale: une chronique du salariat*, Fayard, Paris, 813 p.

CLIFFORD James et MARCUS George E. (éditeurs) :

1986. - *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*, Experiments in contemporary anthropology, University of California Press, Berkley, 305 p.

CORBIN Alain:

1978. - *Les filles de noce : misère sexuelle et prostitution (19e et 20e siècles)*, Paris : Aubier Montaigne, Collection historique, 571 p.

CORNWALL Andrea:

1994. - “Gendered Identities and Gender Ambiguity Among *Travesties* in Salvador, Brazil”, in: *Dislocating Masculinity, Comparative Ethnographies*, Ed. A. Cornwall & N. Lindisfarne, pp. 111-133, London, New York, Routledge, 236 p.

CORNWALL Andrea et LINDISFARNE Nancy:

1994. – “Dislocating Masculinity: Gender, Power and Anthropology”, in: *Dislocating Masculinity, Comparative Ethnographies*, Ed. A. Cornwall & N. Lindisfarne, pp. 11-47, London, New York, Routledge, 236 p.

CORTAZZI Martin:

2001. - “Narrative analysis in ethnography”, in: *Handbook of Ethnography*, ed. Atkinson et all, Sage, London, pp. 384-394.

DAHINDEN Janine et STANTS Fabienne:

2006. - *Arbeits- und Lebensbedingungen von Cabaret-Tänzerinnen in der Schweiz*, SFM Studien 48, Neuchâtel (disponible sur le site du SFM: www.migration-population.ch).

DA MATTA Roberto :

1983.- *Carnavals, bandits et héros, ambiguïtés de la société brésilienne*, (1^{ère} éd. 1978), Seuil, Paris, 310 p.

DE MEIS Carla:

- 1999. – “Subjectivity, Social Suffering, Liminality and Suicide among Prostitutes In Brazil” in: *Urban Anthropology and Studies of Cultural Systems and World Economic Development*, vol. 28, n° 1, pp. 65-101, ed. J. R. Rollwagen, New York, 101 p.

- 2002. - “House and Street: Narratives of Identity in a Liminal Space among Prostitutes in Brazil”, in: *Ethos* (1/2), pp. 3-24, American Anthropological Association, Washington.

GAY Josie:

2001. - “Des messagères ouvrent les portes des lieux clos de la prostitution”, in: *Migrantes, la médiation, nœud de l’insertion*, Repère social (revue d’information sociale n°26), éd. : Hospice général, institution générale d’action sociale, Genève.

GARFINKEL Harnold:

1967. - *Studies in Ethnomethodology*, Engelwood Cliffs, N.J. Prentice-Hall, 288 p.

GARFINKEL Harnold, HERITAGE John et VARENNE H.:

1985. - « L’ethnométhodologie », in : *Sociétés*. - No 5, p. 5-10, p. 35-39.

GOLDSTEIN Donna :

2003. – *Laughter out of place, Race, Class, Violence and Sexuality in a Rio Shantytown*, Berkeley [etc.]: University of California Press, 349 p.

HANSELMANN Magaly et LAMAMRA Nadia :

2002.- « Témoignage d’une professionnelle dans les métiers du sexe, entretien avec Cathy, ex-prostituée et intervenante dans le bus de l’association « Fleur de Pavé », in : *Nouvelles questions féministes*, Revue internationale francophone vol. 21 n°2, pp. 94-105, Ed. Antipodes, Lausanne.

HANSEN Helena et GROCE Nora Ellen:

2001. - “From Quarantine to Condoms: Shifting Policies and Problems of HIV Control in Cuba”, In : *Medical Anthropology*, Vol 19, pp. 259-292, OPA.

HAOUR-KNIPE Mary et all:

1999. - “Médiateurs et prévention du VIH/SIDA”, In: *Raisons de santé* n°41, Institut universitaire de médecine sociale et préventive, Lausanne, Suisse.

HIRT Caroline :

2005. – *La baisse ou l’absence de désir sexuel après l’accouchement : analyse de la construction d’un problème social*, mémoire de Licence en ethnologie, Institut d’ethnologie, Neuchâtel, publication interne), Switzerland, 104 p.

HÜRLIMANN Brigitte:

2004.- *Prostitution – ihre Regelung im schweizerischen Recht und die Frage der Sittenwidrigkeit*, Schulthess, Universität Freiburg, Schweiz. 302 p.

IACUB Marcella:

2003.- *Le crime était presque sexuel et autres essais de casuistique juridique*, Flammarion, Collection Champs 538, Paris, 375 p.

KEMPADOO Kamala:

1999. - "Continuities and Change, Five Centuries of Prostitution in the Caribbean", in: *Sun, Sex and Gold, Turism and Sex Work in the Caribbean*, pp. 3-34, Lanham [etc.]: Rowman & Littlefield publ. ed. Kamala Kempadoo, Oxford, 356 p.

KULICK Don:

- 1996. - "Causing a Commotion: Public Scandal as Resistance among Brazilian Transgendered Prostitutes", in: *Anthropology today*, Vol. 12, n°6, pp. 3-7, Royal Anthropological Institute of Great Brittain and Irland (Cf. www.jstor.org).

- 1997/a. - « A man in the house : the boyfriend of Brazilian Travesti Prostitutes », in : *Social Text*, n°52/53, Queer Transenxions of Race, Nation and Gender, pp. 133-160, Duke University Press (Cf. www.jstor.org).

- 1997/b. - "The Gender of Brazilian Trangendered Prostitutes", in: *American Anthropologist*, New series, Vol 99, pp. 574-585, (Cf. www.jstor.org).

- 1998. - *Travesti: Sex, Gender and Culture among Brazilian Transgendered Prostitues*, Chicago, 269 p.

LAQUEUR Tomas :

1992.- *La fabrique du sexe : essai sur le corps et le genre en Occident*, Gallimard, Paris, 355 p.

LARVIE Sean Patrick:

1997. - "Personal Improvement, National Development: Theories of AIDS Prevention in Rio de Janeiro, Brazil", in: *The Medical Anthropology in Brazil*, ed.: Berlin VWB.

LATOUR Bruno:

1996. - *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*, Le Plessis-Robinson : Synthélabo, Collection Les empêcheurs de penser en rond, 103 p.

LEVENE Joshua:

2000. - "Responding to reality: The efficacy on Anthropological and Participatory Methods for the Implementation of Sustainable Contraceptive Programmes", In: *Contraception across culture, Technologies, choices, constraints*, pp. 51-80, éd.: Russell, Sobo, Thompson, New-York.

LISBORG Anders:

2002. - "Bodies Across Borders: Prostitution-related Migration from Thailand to Denamark" in: *Transnational prostitution, Changing Patterns in a Global Context*, , pp. 100-120, ed. S. Thorbek et B. Pattanaik, Zed Books, London, New York.

LOHMOND Brigitte:

2000. - « Nature et homosexualité, du troisième sexe à l'hypothèse biologique », in: *L'invention du naturel, Les sciences sociales et la fabrication du féminin et du masculin*, pp. 153-158, sous la direction de D. Gardey et I. Löwy, ed. des Archives contemporaines, Histoire des sciences, des techniques et de la médecine, Paris, 227 p.

MASO Ilja:

2001. - "Phenomenology and ethnography", in: *Handbook of Ethnography*, ed. Atkinson et al, Sage, London, pp. 136-144.

MATHIEU Lilian:

- 1999. - « Une mobilisation improbable: l'occupation de l'église Saint-Nizier par les prostituées lyonnaises », in: *Revue française de sociologie*, pp. 475-499.

- 2000. - "Une profession inachevée: animatrice de prévention en milieu prostitutionnel", in: *Sociologie du travail*, Ed. scientifiques et médicales Elsevier SAS, pp. 263-279.

- 2002. - « La prostitution, zone de vulnérabilité sociale », in: *Nouvelles questions féministes*, Revue internationale francophone vol. 21 n°2, pp. 55-75, Ed. Antipodes, Lausanne.

MATHIEU Lilian et WELZER-LANG Daniel:

1995. - « Les transgenders ou comment classer l'inclassable », in: *Constructions sexuelles*, Coll. Quel corps ? n° 47/48/49, pp. 181-192, Montpellier, 345 p.

MC NEAL Keith E.:

1999. - "Behind the Make-up: Gender Ambivalence and the Double-Bind of Gay Selfhood in the Drag Performance", in: *Ethos* n°27 (3), pp. 344-378

NATHAN Tobie :

1999. - « Georges Devereux et l'ethnopsychiatrie clinique », éditorial, pp. 7-19, in: *Petit manuel de psychopathologie des migrants* n° 35/36, Nouvelle revue d'ethnopsychiatrie, éditions La pensée sauvage, Grenoble.

O'CONNELL DAVIDSON Julia et SANCHEZ TYLOR Jacqueline :

1999. - "Fantasy Islands, Exploring the Demand for Sex Tourism", in: *Sun, Sex and Gold, Tourism and Sex Work in the Caribbean*, pp.37-54, ed. Kamala Kempadoo, Oxford.

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre :

1996. - « La violence faite aux données. De quelques figures de la surinterprétation en anthropologie », in: *Enquête n°3: interpréter, sur-interpréter*, pp. 31-59, Ed. Parenthèses, Marseille.

PARKER Richard:

- 1987. - "Acquired Immunodeficiency Syndrome in: Urban Brazil", in: *Medical Anthropology quarterly*, pp. 155-175, Washington.

- 1989. - "Bodies and pleasures: on the construction of erotic meanings in contemporary Brazil", in: *Anthropology and humanism quarterly* 14 (2), pp. 58- 64, New-York.

- 2001. - "Sexuality, Culture, and Power in HIV Research", in: *Annual review of anthropology*, vol. 30, pp, 163-179, Palo Alto.

PIKE Kenneth L.:

1967. - "Étic and emic standpoints for the description of behaviour", in: R. T. Mc Cuthon ed.: *The insider / outsider problem in the study of religion: A reader*, pp. 22-38, London, N-Y: Cassell 1999.

PLUMMER Ken:

2001. - "The Call for Life Stories in Ethnographic Research", in: *Handbook of Ethnography*, ed. Atkinson et all, Sage, London, pp. 395-406.

POULAIN Richard :

1995. - « Pornographie et rapports sociaux de sexe », in : *Constructions sexuelles*, Coll. Quel corps ? n° 47-48-49, pp. 279-299, Montpellier.

REVELLI Carlo:

1998. – *Intelligence stratégique sur Internet: Comment développer efficacement les activités de veilles et de recherché sur les réseaux*, Dunod, Paris, 212 p.

RITTER RAIMUNDO MATIAS Catherine:

2001. - *Rapport d'évaluation « Aspasia prévention migrantes »*, Institut de Médecine sociale et préventive, Genève, Suisse, 69 p.

RUBIN Gayle:

- 1975. - "[The traffic in women : notes on the "political economy" of sex](#) », in : *Towards an anthropology of women*, ed. R. R. Reiter, New York, London.

- 1992. - "Thinking sex: Notes for a radical theory of the politics of sexuality", in: *Pleasure and danger, exploring female sexuality*, ed. C. Vance, (1ère ed. 1984), pp. 267-319, Pandora.

RUBIN G. et BUTLER J.:

2001. - *Marché au sexe*, EPEL, Paris, 175 p.

RUENKAEW Pataya :

2002. - "The Transnational Prostitution of Thai women in Germany: A Variety of Transnational Labour Migration?", pp. 24-41, in: *Transnational Prostitution, Changing Patterns in a Global Context*, pp. 69-85, ed. S. Thorbek et B. Pattanaik, Zed Books, London, New York.

SAHLINS Marshall:

1999. - "What is Anthropological Enlightenment? Some Lessons of the Twentieth Century", in: *Annual Review of Anthropology*, vol. 28, p. I-XXIII, Palo Alto.

SCHOORL Jeannette :

2000. - *Push and Pull Factors of International Migration : a Comparative Report*, European Commission, Eurostat, Office for Official Publications of the European Communities, Luxembourg

SCHWEIZER Marianne:

1998. - *Evaluation du travail effectué à Genève pour l'implantation du projet "Barfüsserfrauen"*, document inédit, réalisé pour Aspasia dans le cadre du Certificat de Soins et Santé Communautaire de l'Institut de Médecine Sociale et Préventive à Genève, 16 p.

SHOSTAK Marjorie :

1981. - *Nisa, the Life and Words of a !Kung Woman*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 402 p.

SCHÜTZ Alfred:

- 1973. - "Concept and Theory formation in the Social Sciences", in: M. Natanson, *Alfred Schütz, Collected Papers I: The Problem of Social Reality*, The Hague: Martinus Nijhoff.

- 1998. - *Éléments de sociologie phénoménologique* (traduit par Thierry Blin), Ed. L'Harmattan, coll. Logiques sociales, Paris, 156 p.

SCOTT James C.:

1985. - *Weapons of the weak: everyday forms of peasant resistance*, Yale University Press, New Haven, London, 389 p.

SOLE Jacques:

1993. - *L'âge d'or de la prostitution : de 1870 à nos jours*, Plon, collection : Civilisations et mentalités, Paris, 666 p.

TABET Paola:

1987. - « Du don au tarif, les relations sexuelles impliquant une compensation », in : *L'Amérique noire*, éd. Les temps modernes n°490, pp. 1-53, Paris.

THORBEEK Susanne:

2002. - "Prostitution in a global Context: Changing Patterns", pp. 1-10; "The European inheritance: Male perspectives", pp. 24-41, in: *Transnational prostitution, Changing Patterns in a Global Context*, ed. S. Thorbek et B. Pattanaik, Zed Books, London, New York.

TURNER Francis:

1990. - Interpreters and social workers: contemporary professional challenges, in: *Interpreting – yesterday, today and tomorrow*, American Translators Association; ed. By David and Margareta Bowen, Binghamton, NY.

VALASTRO Maria Orazio:

2003. - "Recherche ethnographique et communautés virtuelles: entretien avec Alessandra Guigoni" in: *Espritcritique.org* [en ligne: <http://www.espritcritique.org>], vol. 5, n°4

VITALI Rocco et CATTACIN Sandro:

1997. - *La prévention du VIH/sida dans les cantons suisses : une analyse organisationnelle*, Muri : Zentralsekretariat SGGP.

WHITE Luise:

1980. - *Women's domestic labour in colonial Kenya : prostitution in Nairobi 1909-1950*, African studies centre, Working papers n° 30, Boston University, Boston.

6.2 Liens Internet sur les lois sur la prostitution et la traite des êtres humains

<http://www.ejpd.admin.ch> (département fédéral de justice et police)

<http://www.rsv-fic.vd.ch/943.05.html> (loi sur l'exercice de la prostitution)

<http://www.ne.ch/neat/site/jsp/rubrique/rubrique.jsp?DocId=16206&StyleType=marron>
(loi sur les salons à Neuchâtel)

<http://www.ofj.admin.ch/bj/fr/home/themen/kriminalitaet/gesetzgebung/menschenhandel.html> (traite des êtres humains)

<http://www.vd.ch/fr/organisation/services/police-cantonale-du-commerce/prostitution/>
(loi sur la prostitution dans le canton de Vaud)

<http://www.vd.ch/fr/organisation/services/police-cantonale-du-commerce/prostitution/prostitutionsalon/> (loi sur les salons de massage dans le canton de Vaud)

6.3 Autres

Liste des « mots et expressions litigieux » des annonces classées « érotiques » dans les titres Edipresse (*Le Matin*, *La Tribune de Genève* et « *24 heures* ») et dans les « Minies » (*L'Express*, *L'impartial* et *Le Courrier neuchâtelois*).

Diverses annonces classées *Erotique*, années 2006 dans les titres d'Edipresse et dans les Minies, dont spécialement *Le Matin*.

7 Annexes

7.1 Loi sur la prostitution

(<http://www.rsv-fic.vd.ch/943.05.html>)

Loi 943.05
sur l'exercice de la prostitution
(LPros)

du 30 mars 2004 (état: 01.09.2004)

LE GRAND CONSEIL DU CANTON DE VAUD

vu les articles 189, 193, 195 et 199 du Code pénal suisse du 21 décembre 1937^A

vu la loi du 29 mai 1985 sur la santé publique^B

vu le projet de loi présenté par le Conseil d'Etat décrète

Chapitre I Définition, but et champ d'application

Art. 1 Définition

1 La prostitution est l'activité d'une personne qui se livre habituellement à des actes sexuels ou d'ordre sexuel, avec un nombre déterminé ou indéterminé de clients, moyennant rémunération.

Art. 2 Buts et champ d'application

1 Les buts de la présente loi sont :

- a. de garantir, dans le milieu de la prostitution, que les conditions d'exercice de cette activité sont conformes à la législation, soit notamment qu'il n'est pas porté atteinte à la liberté d'action des personnes qui se prostituent, que celles-ci ne sont pas victimes de menaces, de violences ou de pressions ou que l'on ne profite pas de leur détresse ou de leur dépendance pour les déterminer à se livrer à un acte sexuel ou d'ordre sexuel;
- b. de garantir la mise en oeuvre de mesures de prévention sanitaires et sociales;
- c. de réglementer les lieux, heures et modalités de l'exercice de la prostitution, ainsi que de lutter contre les manifestations secondaires de la prostitution de nature à troubler l'ordre public.

Art. 3 Réserve des compétences fédérales, cantonales et communales

1 Les dispositions suivantes sont applicables sous réserve des compétences déléguées aux communes.

2 Sont également réservées les dispositions de droit fédéral^A et cantonal^B concernant notamment l'aide aux victimes et la santé publique.

Chapitre II Recensement

Art. 4 Principe

1 La police cantonale procède à un recensement des personnes exerçant la prostitution. L'annonce volontaire et personnelle est possible en tout temps.

Art. 5 Modalités

1 La police cantonale gère les données recueillies en vertu de l'article 4 de la présente loi.

2 La personne concernée peut annoncer qu'elle cesse toute activité liée à la prostitution. Le dossier et les données la concernant sont alors radiés.

3 La personne concernée peut en tout temps consulter son dossier. Pour le surplus, la loi sur les dossiers de police judiciaire^A est applicable à ces documents en ce qui concerne leur conservation et leur destruction.

4 Les données récoltées en vertu de la présente loi ne sont utilisables que dans le cadre de l'accomplissement des buts de la présente loi.

Chapitre III Exercice de la prostitution sur le domaine public, sur des lieux accessibles au public ou exposés à la vue du public

Art. 6 Définition

1 L'exercice de la prostitution sur le domaine public, sur des lieux accessibles au public ou exposés à la vue du public est le fait de s'y tenir avec l'intention reconnaissable de pratiquer la prostitution.

Art. 7 Restrictions

1 L'exercice de la prostitution sur le domaine public, sur des lieux accessibles au public ou exposés à la vue du public, quelles qu'en soient les modalités, peut être interdit aux moments ou dans les endroits où il est de nature à troubler l'ordre et la tranquillité publics, à entraver la circulation, à engendrer des nuisances ou à blesser la décence.

2 Dans les limites de la présente loi, les municipalités sont compétentes pour édicter des restrictions à l'exercice de la prostitution sur le domaine public, sur des lieux accessibles au public ou exposés à la vue du public.

Chapitre IV Prostitution de salon

Art. 8 Définition

1 La prostitution de salon est celle qui s'exerce dans des lieux de rencontres soustraits à la vue du public.

2 Ces lieux, quels qu'ils soient, sont qualifiés de salons par la présente loi.

3 Les établissements au sens de la loi du 26 mars 2002 sur les auberges et débits de boissons^A qui sont fréquentés par des personnes exerçant la prostitution sont considérés comme des salons au sens de la présente loi et ne peuvent pas être mis au bénéfice d'une licence ou autorisation simple d'établissement.

Art. 9 Déclaration

1 Tout salon doit faire l'objet d'une déclaration à l'autorité compétente. Dite déclaration précise le lieu et les horaires de l'exploitation ainsi que, le cas échéant, le nombre de personnes occupées.

Art. 10 Protection des données

1 Les données recueillies en application de l'article 9 ci-dessus sont soumises au régime prévu par l'article 5 de la présente loi.

Art. 11 Ouverture d'un salon

1 L'ouverture d'un salon peut être d'emblée interdite s'il existe l'un des motifs de fermeture prévus aux articles 15 et 16 de la présente loi.

Art. 12 Contrôle

1 Les autorités compétentes au sens de la présente loi peuvent en tout temps, dans le cadre de leurs attributions respectives et au besoin par la contrainte, procéder au contrôle des salons définis par la présente loi et des personnes qui s'y trouvent.

2 Ce droit d'inspection s'étend aux appartements particuliers de ceux qui desservent ces salons ou qui y logent lorsque ces appartements sont attenants au salon.

Art. 13 Registre

1 Dans tout salon doit être tenu un registre, constamment à jour, portant tous renseignements sur l'identité des personnes exerçant la prostitution dans le salon.

2 Les autorités compétentes au sens de la présente loi peuvent contrôler ce registre en tout temps.

3 Le Conseil d'Etat^A définit le contenu de ce registre.

Art. 14 Communes

1 Dans les limites de la présente loi, les municipalités sont compétentes pour édicter des restrictions à l'exercice de la prostitution de salon.

Art. 15 Fermeture d'un salon

a) immédiate

1 La police cantonale peut procéder immédiatement à la fermeture d'un salon, pour trois mois au moins, lorsque celui-ci :

- a. n'a pas été annoncé;
- b. a fait l'objet d'une annonce concernant des informations manifestement erronées sur le lieu, les horaires d'exploitation ou les personnes qui y exercent;
- c. n'offre pas des conditions satisfaisantes, notamment en matière d'hygiène, de sécurité et d'ordre public. Un règlement d'application^A de la présente loi fixe ces conditions;
- d. ne bénéficie pas de l'accord écrit du propriétaire ou des copropriétaires de l'immeuble pour exercer cette activité.

2 Après qu'il a été procédé à la fermeture, le cas doit être transmis de suite à la police cantonale du commerce comme objet de sa compétence.

Art. 16 b) définitive

1 La police cantonale du commerce peut prononcer la fermeture définitive d'un salon :

- a. lorsque, dans celui-ci, se produit une atteinte majeure à l'ordre, à la tranquillité et à la salubrité publics, la commission d'un crime, de délits ou de contraventions répétés, des violations réitérées de la législation, ou lorsque s'y trouve un mineur;
- b. lorsque, dans celui-ci, les conditions d'exercice de la prostitution ne sont pas conformes à la législation, soit notamment lorsqu'il y est porté atteinte à la liberté d'action des personnes qui se prostituent, si celles-ci sont privées de leurs pièces

d'identité, si elles sont victimes de menaces, de violences, de brigandage, d'usure ou de pressions ou si l'on profite de leur détresse ou de leur dépendance pour les déterminer à se livrer à un acte d'ordre sexuel.

Art. 17 Interdiction de fréquenter les salons

1 Si la responsabilité d'un motif prévu aux articles 15 et 16 de la présente loi peut être attribuée en particulier à une ou plusieurs personnes, il est prononcé à leur encontre une interdiction de fréquenter les salons.

2 La police cantonale du commerce fixera selon les circonstances la durée de cette interdiction; cependant elle sera :

- a. d'un mois au minimum;
- b. de six mois au minimum si la personne, malgré l'interdiction, a fréquenté un salon ou si la fréquentation des salons doit lui être interdite pour réalisation d'un motif prévu à l'article 16 de la présente loi dans les deux ans depuis l'expiration de la dernière interdiction.

3 Lorsque la personne n'observe pas les conditions imposées ou trompe d'une autre manière la confiance mise en elle, l'interdiction sera prononcée à nouveau.

4 L'interdiction pourra être prononcée définitivement à l'encontre des personnes ayant récidivé plusieurs fois.

5 Lorsqu'une interdiction a été prononcée pour une longue période, elle peut être levée conditionnellement à l'échéance d'au moins douze mois, si l'on peut admettre que la mesure a atteint son but.

Chapitre V Prévention

Art. 18 Coordination

1 L'Etat veille à coordonner l'intervention des différents acteurs impliqués dans la lutte contre la prostitution contrainte, notamment par la création d'une commission cantonale consultative pluridisciplinaire chargée de la coordonner.

Art. 19 Aide aux victimes

1 L'autorité compétente organise l'aide aux victimes des délits commis en infraction des articles 195 ou 196 du code pénal suisse du 21 décembre 1937^A. Elle leur accorde la protection nécessaire contre toute nouvelle atteinte à leur dignité.

2 Lorsque les victimes coopèrent activement avec la justice, en qualité de plaignantes ou de témoins, et se mettent ainsi en situation de grand danger, se plaçant en situation de détresse, l'autorité sollicite à leur attention une autorisation de séjour auprès de la Confédération ou, si elles le souhaitent, leur accorde une aide au départ. La décision de la Confédération demeure réservée.

Art. 20 Prévention dans les pays de recrutement

1 L'Etat soutient des actions de prévention dans les pays de recrutement des personnes exposées, en qualité de victime, à la traite des êtres humains ou à l'encouragement à la prostitution.

Art. 21 Associations

1 Les autorités compétentes au sens de la présente loi collaborent avec les associations indépendantes dont le but est de venir en aide aux personnes exerçant la prostitution (ci-après : les associations), notamment par un échange d'informations et dans les domaines mentionnés à l'article 22 de la présente loi.

2 Dans le cadre de leurs interventions, les autorités compétentes en vertu de la présente loi communiquent aux personnes concernées les renseignements nécessaires concernant l'existence, le statut et l'activité des associations.

3 Sous réserve des données visées par le chapitre II de la présente loi, elles peuvent également communiquer aux associations les informations nécessaires à l'exercice de leur activité.

Art. 22 Mesures de prévention et d'encadrement sanitaires et sociales

1 Les mesures de prévention et d'encadrement sanitaires et sociales sont prises par les services concernés, notamment par le Service de la santé publique en application de la loi sur la santé publique^A, en collaboration avec les associations.

2 Elles consistent, entre autres, en l'octroi de subventions aux associations mentionnées à l'article 21 de la présente loi.

Chapitre VI Dispositions diverses

Art. 23 Autorités compétentes au sens de la présente loi

1 La police cantonale du commerce, le Service de la santé publique, la police cantonale et les services sociaux du canton sont les autorités compétentes au sens de la présente loi.

2 La police cantonale du commerce peut déléguer tout ou partie de ses compétences à une police communale du commerce.

3 Le Commandant de la police cantonale peut déléguer tout ou partie des compétences de la police cantonale à une police locale.

4 La police peut être requise par les autres autorités en cas de besoin.

5 Les autorités compétentes au sens de la présente loi se communiquent tout fait pouvant entraîner une mesure administrative ainsi que toute autre décision prise en application de la présente loi.

Art. 24 Emoluments et frais perçus par :

a) l'Etat

1 Le Conseil d'Etat fixe dans un règlement les émoluments perçus pour tout acte ou décision de l'autorité pris en application de la présente loi.

2 La facturation des frais, notamment en cas de déplacement de la police, est réservée.

Art. 25 b) les communes

1 Les communes peuvent percevoir des émoluments et frais dans les limites de leurs compétences.

Art. 26 Infractions à la présente loi et à ses dispositions d'application

1 Est passible des peines prévues par l'article 199 du code pénal suisse du 21 décembre 1937^A, celui qui :

- a. exploite un salon au sens de l'article 8 de la présente loi sans respecter les conditions légales et réglementaires;

b. contrevient aux articles 7, 9, 13, 14, 15, 16, 17, 24 et 25 de la présente loi.

Chapitre VII Dispositions finales

Art. 27 Exécution et entrée en vigueur

1 Sous réserves des dispositions constitutionnelles, la présente loi entre en vigueur le 1er septembre 2004.

2 Le Conseil d'Etat est chargé de son exécution. Il en publiera le texte conformément à l'article 84, alinéa 1, lettre a de la Constitution cantonale et la mettra en vigueur, par voie d'arrêté, conformément à l'alinéa ci-dessus.

7.2 *Lexique des petites annonces dans les titres Edipresse*

(Dernière mise à jour : 01.04.2003)

7.2.1 (Autres) mots interdits

Abréviations (excepté SM)	Fellation faciale	Pénétrer, pénétration
Adolescent(e), enfant, gamin, garçon, mineur	Femelle	Pipe, piper
Avaler	Fist-fucking	Profond
Banane	Forniquer, fornication	Putain, pute
Bestial	Gicler (-ée), goutte	Rondelle
Bourses, Couilles	Gynécologie (accessoires, table de)	Sauter
Branler (se), branlette	Humilier, humiliation	Scatologie
Cul, Enculer	Inceste, incestueux	Sodomiser
Dans la bouche	Jeune fille, minette / garçon	Sperme
Débauche, -é(e)	Jouir dans ma bouche	Sucer, sucette
Déchirer, défoncer, foutre	Jus	Testiculaire, testicules
Déluré(e), dépravé(e), dévergondé(e), garce	Lavement	Tirer
Dilatation	Lécher	Trempé(e)
Doigter (se)	Limer	Vagin, vaginal
Enceinte	Masturber	Vice, vicieux (-euse)
Esclave	Mettre	Viol, violer
Exploser	Nichons	Zoophile, zoophilie
Farfouillage	Orifices, trou	

7.2.2 Mots permis dans les titres Edipresse

69	Faire l'amour	Passif
Actif (-passif)	Fantasme	Pied (prendre son)
Age	Fellation (sans complément)	Pile (ou face)

Allumeur (-euse)	Fessée, fesses	Poitrine
Attacher	Fétichisme	Poupée
Black	Fille des îles	Pulpeuse
Body-body	Finition (sans description)	Punition, punir
Bondage	Fouet, fouetter	Rapport
Bouche	Gay	Rasée(e)
Calibre	Glisser	Recto-verso
Caresser	Gode, (-michet), (-ceinture)	Sandwich érotique
Chaud(e)	Hard	Sens (dans tous les sens)
Chocolat	Homo (-sexuel)	Sens, sensuel(le), sensualité
Cm (slmt tour de poitrine)	Humide	Sex-clinique
Complet	Jeun(e) femme, homme	Sexe, sexuel(le), sexy
Coquin(e)	Jouer, jouet	SM
Couleur	Jourir	Sodomie
Couple	Lesbienne, lesboshow	Soft (/hard)
Culotte	Levrette	Soumission, soumise
Domination	Ligotage. Ligoter	Super
Electro-stimulation	Maître (-esse)	Suspension
Embrasser	Mâle	Tabou
Erection	Massage	Total (e), tout
Erotique, érotico-	Membre, membré	Toucher
Etudiant(e)	Menottes	Travesti, travestissement
Exciter, existante, excitation	Métisse	Triolisme
Exhibitionniste	Minou	Universitaire
Expert(e)	Nypho (-mane)	Vibro (-masseur)
Explosive	Obsédé(e)	Voyeur (-isme)
Extase	Orgasme	XXL (poitrine)
Extrême	Partouze	